

*S*ouvenirs  
**DES PYRÉNÉES,**

PAR

M. SAMAZEUILH,

*Avocat.*



AGEN,  
IMPRIMERIE DE PROSPER NOUBEL.

M DCCC XXVII.

3 pl. et 1 cadit

SOUVENIRS

DES

PYRÉNÉES.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

2007-2008

102

BY RENE P.

# SOUVENIRS

DES

# PYRÉNÉES ,

PAR

*E.-F. Souazeuilh , Avocat.*

AVEC CARTE ET GRAVURES.



AGEN ,

IMPRIMERIE DE PROSPER NOUBEL.

---

M DCCC XXVII.

SOUVENIRS

DES

PYRÉNÉES

PAR

M. DE MONTMAYEUR, Secrétaire

AVEC CARTE ET GRAVURE



AGEN

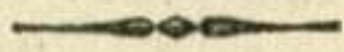
IMPRIMERIE DE PROSPER MOUTIER

M DCCC XXVII

# SOUVENIRS

DES

## PYRÉNÉES.



### CHAPITRE PREMIER.

#### Départ.

Thémis allait quitter son glaive et sa balance ;  
Et pour deux mois suspendant nos débats,  
Son repos forçait au silence  
Les plaideurs et leurs avocats.  
Mais, en sortant de l'audience,  
La Chicane nous avait dit :  
« Consolez-vous ; je reviendrai, je pense,  
« Pour la messe du Saint-Esprit. »

Nous touchions, en un mot, aux vacances ;  
j'étais fatigué de procès, et du sein des vapeurs

malsaines qui s'exhalent des dossiers, des greffes et des cabinets, ma santé soupirait après un air libre et pur. Il fallait le chercher au loin, et je pensai aux Pyrénées, dont l'aspect fugitif, toutes les fois que je gravissais les hauteurs de la Baïse, me donnait un violent désir d'y faire une excursion. Je reçus dans mon trouski mon confrère V..... et M. A... B...., et le soir du 24 août .... nous entrâmes dans Condom, entassés sur cette étroite voiture, mais nous sentant de plus en plus à l'aise à mesure que nous nous éloignions des affaires et des plaideurs.

Je n'ai rien à dire de la ville de Condom, où nous ne passâmes qu'une partie de la nuit, car le soleil du 25 août nous trouva à la vue de Valence, où nous quittâmes la route d'Auch et de *Castera-les-Bains*. Nous dédaignâmes de visiter cet établissement, empressés que nous étions d'arriver à Bagnères et de nous y réfugier contre l'ennui de nos plaines et les chaleurs qui les embrâsaient alors.

Une route étroite, mais agréable, part de Valence et s'avance directement vers les montagnes, qui semblent s'élever à chaque pas que l'on fait vers elles. La Baïse coule sur la gauche et serpente de prairies en prairies, dont l'aspect frais et riant donne un avant-goût du Bigorre.

Nous admirâmes, en passant, les travaux du



marquis de Grisoni. Mais l'imagination s'épouvante, dit-on, des sommes que ses essais en agriculture ont dévorées. Il a semé de l'or pour obtenir du blé ; et par le temps qui court, je laisse à juger s'il peut se féliciter de ses spéculations.

Plus loin, l'œil se repose agréablement sur les jardins et les bosquets que le général Delort

Arrosa d'une main qui gagnait des batailles.

Ces plantations sont encore dans l'enfance ; ses lauriers sont plus vieux, quoiqu'aussi frais ; car ce moderne Cincinnatus n'a pu s'occuper de la charrue que lorsque l'épée est devenue oisive dans ses mains.

Nous voici au village de *Saint-Jean-Pouge*, où nous fîmes halte. Mes lecteurs ne seront pas fâchés sans doute d'y relâcher avec nous.





## CHAPITRE II.

### Préface.

Nous avons déjà fait huit lieues ensemble, mes lecteurs et moi, et pourtant ils ne me connaissent pas encore. Ils ont cependant le droit de me demander qui je suis ; car on n'aime point à voyager avec un inconnu. Mais comment m'y prendre ? Nos provinces ne sont pas riches en graveurs, et ma vanité d'auteur n'a pu faire orner cette brochure de l'image obligée. Heureusement la police est une artiste distinguée ; on vante son adresse pour attraper les ressemblances, et je garantis en conséquence celle du portrait suivant, car je l'ai trouvé dans mon passeport en ces termes :

« De par le Roi, nous, maire de la ville  
» de ....., invitons les autorités civiles et mili-  
» taires à laisser passer et librement circuler  
» de ..... à Bagnères, le sieur Jean F. S.,  
» avocat, natif de Casteljaloux, âgé de .... ans,

» taille d'un mètre 63 centimètres , cheveux  
 » châtons , front couvert , sourcils châtons ,  
 » *yeux gris , nez gros , bouche moyenne* ( l'ex-  
 » pression est adoucie ) , barbe châton , menton  
 » rond , visage ovale , teint clair , etc. »

Cette invention des passeports est bien singulière ! Ne lui trouvez-vous pas quelque rapport avec les *congés* et les *acquits à caution* de la défunte administration des droits réunis et de son héritière , *in universum jus* , la régie des impositions indirectes ? Avec un passeport on peut *librement circuler* ( c'est le terme , lisez plutôt ) comme un tonneau de vin ou une balle de tabac. On jauge , on pèse les uns ; on toise , on décrit les autres , et l'on confisque le voyageur comme une marchandise de contrebande , toutes les fois qu'on le trouve hors de la ligne tracée par son passe-avant..... C'est un agrément qui n'est pas trop payé de la bagatelle de deux francs , au moyen de laquelle on obtient *aide* et protection de toutes les *autorités* constituées , c'est-à-dire constitutionnelles , car vous savez que c'est la même chose , ou peu s'en faut..... Mais cette digression m'éloigne trop de mon but , et le lecteur attend de me connaître. S'il sait comme je suis fait , il désire apprendre aussi comment je pense , et il existe bien quelque part des renseignemens positifs sur ce point. Mais pas

d'indiscrétion ; la question est délicate , et j'y répondrai dans un langage où il est permis de laisser quelque chose à faire à l'imagination des auditeurs , et où le vague est même de mode aujourd'hui.

J'avais promis à ma paresse  
 De renoncer au culte des neuf sœurs ,  
 De fuir leur stérile richesse ,  
 De dédaigner leurs gênantes faveurs.  
 « Oui , pour moi d'une folle ivresse ,  
 » Disais-je , le temps est passé ;  
 » A dix-huit ans qui chanta la tendresse ,  
 » Après trente est désabusé. »

Dans un court moment de sagesse ,  
 Ainsi parlait mon cœur , qui se croyait guéri.....  
 Mais , de sa trop prompte promesse ,  
 Mon cœur s'est bientôt repenti.  
 Au doux aspect de sa maîtresse ,  
 Il a de nouveau palpité ,  
 Et de l'Enfant-Dieu qui me presse ,  
 Ma voix a de nouveau chanté  
 Et la puissance enchanteresse  
 Et l'enivrante volupté.

Pour l'amour , pour ma jeune amie ,  
 J'ai repris mon luth oublié ,  
 Quand l'aspect d'un puissant génie  
 Tout-à-coup m'a terrifié.  
 Sa bouche respirait les haines ;  
 Dans ses yeux roulaient des fureurs ;  
 Sa main , sous des drapeaux de diverses couleurs ,  
 Cachait une verge et des chaînes.

« Laisse, laisse, a-t-il dit, et le fils de Vénus,  
» Et la fille que ton cœur aime ;  
» Des factions je suis le Dieu suprême :  
» Choisis un maître et chante ses vertus. »

Je voulais obéir à la voix du génie.

J'allais chanter.... Pardonne, ô mon amie!

Mais mon luth s'était détendu ;

Mais ma langue s'était glacée ;

Et dans mon esprit éperdu,

Je n'ai pas trouvé de pensée.





### CHAPITRE III.

Saint - Jean - Pougé , Montbert ,  
Le Bronilh.

Le village de *Saint-Jean-Pougé* est situé sur la croix que forment dans son sein , en se coupant , la route de Valence à Mirande , et celle d'Auch à Nogaro. Cette dernière traverse la Baise à vingt pas de l'hôtel sur un beau pont de pierre ; mais l'une des arches fut détruite par un corps de l'armée du maréchal Soult , dans sa retraite d'Orthez sur Toulouse , et reconstruite en bois ; elle dépare aujourd'hui ce monument de l'administration des Intendants d'Auch.

Nous venions de quitter Saint-Jean-Pougé , lorsque nous aperçumes un voiturin venir à nous. Des cartons sur l'impériale nous annoncèrent des dames , et l'un de mes deux compagnons de voyage , plongeant ses regards à travers

la portière, s'écria tout-à-coup : « C'est M.<sup>me</sup> B... ; » retournons à l'hôtel ; elle s'y arrêtera , sans » doute. » M.<sup>me</sup> B... pouvait retarder beaucoup notre arrivée à Bagnères , et peut-être nous priver d'une société bien agréable. Je n'avais pas le bouclier d'Ubalde pour arracher M..... à cette séduction ; mais je donnai un violent coup de fouet à mon cheval , qui , devinant à ce signe ma pensée , partit au galop , et le souvenir de M.<sup>me</sup> B... resta en arrière.

Nous fûmes bien distraits de cet incident par l'aspect agréable des collines boisées de Montbert, autrefois Montverd. ( Que mes lecteurs veuillent bien se souvenir que nous sommes dans le département du Gers , au cœur de la Gascogne , et que dans cette belle contrée il n'existe pas plus de différence entre le *b* et le *v* , qu'entre la fable et la vérité. ) <sup>1</sup>

Le Maire de Montbert a établi un usage qui rappelle les fêtes de Salency. Lorsqu'il célèbre le mariage d'une fille de sa commune , il ne manque jamais de l'embrasser , si elle a mérité par sa conduite l'estime générale ; mais pour peu que sa conduite soit équivoque , le magistrat se refuse au plaisir de cueillir cette espèce de

<sup>1</sup> Scaliger , parlant des Gascons et de leur habitude de mettre un *v* pour un *b* , et *vice versa* , a dit plaisamment : *Felices populi quibus bibere est vivere.*

droit du seigneur. Aussi est-ce une récompense bien désirée que l'accolade municipale ; et n'est-ce pas une légère injure que de dire à une jeune fille de Montbert : « Va ! à tes nœces , le » Maire ne t'embrassera pas. »

Encore une observation sur la commune de Montbert : c'est là que l'on commence à trouver des Cagots (à Montbert Capots), qui deviennent plus nombreux en approchant des montagnes. J'en parlerai plus en détail quand nous serons arrivés à Bagnères.

Au pied des côteaux de Montbert, le voyageur traverse le village du Brouilh , quelques instans avant de passer sur la rive droite de la Baise et d'atteindre le château de Mazères.







## CHAPITRE IV.

### Les Châteaux.

Des vieux murs et des vieux créneaux,  
Que j'aime l'aspect romantique !  
Oui, j'en conviens, nos modernes châteaux  
Ne valent pas une tourelle antique.  
Et quoique des Seigneurs le pouvoir redouté  
Fasse rêver encor quelques têtes chagrines,  
J'aime la féodalité  
En ruines.

Je n'ai pas voulu, depuis notre départ, arrêter les yeux de mes lecteurs sur chaque site et sur chacun de ces mille castels qui hérissent la Gascogne. Il en est pourtant de remarquables ; et je suis loin de blâmer ceux qui se plaisent à contempler leurs tours couronnées de lierre et leurs murailles noircies par le temps. Ces ruines sont intéressantes, si on les considère sous leur rapport historique ; et lorsque l'on songe aux scènes de guerre et d'amour dont elles furent le théâtre, on leur pardonne de nous rappeler une

puissance désastreuse pour le trône comme pour la civilisation.

J'ai passé une nuit d'hiver dans le château de S....., dont le nom rappelle ce brave maréchal que Voltaire place dans ses vers avec Dunois, et qui fut le plus fidèle des guerriers de Charles VII.

La tradition a conservé les souvenirs d'une tragédie dont les murs de ce château furent les témoins. On disait qu'une dame de Sabran y avait été renfermée dans une tour, où son mari l'avait condamnée à mourir de faim. La marquise de L.... fit explorer cette tour. Elle descendit la première d'étage en étage jusqu'à l'appartement inférieur, où les restes de la victime lui prouvèrent que la tradition, cette fois, n'était pas mensongère. Des ossemens, de blonds cheveux gâtés par la chaux, cette complice de tant de crimes, les débris d'une robe de brocard ornée de galons d'or, révélèrent à une noble dame du 19.<sup>me</sup> siècle toute la brutalité des maris féodaux. Assise au coin du feu, courbée sur un métier de tapisserie, elle me parla de cette histoire tragique. Nous causâmes aussi du maréchal de S....., et je témoignai le désir de voir son portrait qu'on venait de sauver, comme par miracle, du milieu des décombres d'une aile du château, récemment tombée en ruines. « Il était là comme

» sur la brèche », me dit la marquise. Notre marche à travers les salles et les allées avait quelque chose de grave ; et lorsque nous fûmes en présence du tableau , je pris plaisir à comparer , à l'insu de mes hôtes , leur physionomie et leur costume avec le vieux guerrier couvert de son armure et tenant en main son bâton de commandement. Je dédaignai presque la toilette que portait cependant si bien la marquise ; j'aurais désiré la coiffure antique à la place du berret de velours qui cachait ses cheveux , et quoique un ruban fit , dans son élégante simplicité , ressortir la beauté de sa taille , oui , je crois que la ceinture féodale , dont les chaînons de métal tombaient jusques aux pieds de la châtelaine , lui auraient mieux convenu dans ce moment. Quant au marquis , on sait comment il a parcouru la carrière où s'illustra le maréchal ; et sa haute stature , et les insignes du brave qui brillaient sur sa poitrine , me parurent attirer un regard de complaisance et d'orgueil de la part du vieux P.....

Je passai la nuit dans un appartement isolé , après avoir , pour y parvenir , parcouru des couloirs sans fin , d'où partaient divers escaliers rapides et étroits , et où je remarquai plusieurs portes revêtues encore des planches de fer ,

qui les avaient mises à l'épreuve de la hache d'armes.

Eh bien ! je l'avouerai sans détour, un charme inexprimable m'attachait à cette demeure ; et, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, j'aurais même entendu avec plaisir les cris redoutables de la fée Melusine, dont la forme orne encore les armes de la maison de L.....





## CHAPITRE V.

### Mazères et autres lieux.

Le château de S..... nous a bien rejetés en arrière de notre route. Revenons au château de Mazères que l'on trouve sur la rive droite de la Baïse, après avoir, en sortant du Brouilh, traversé cette rivière, sur un pont de bois, qui mérite les regards du voyageur.

Ce château appartenait autrefois à l'opulent archevêque d'Auch. La route traverse son parc, dont j'essayerai vainement de peindre la beauté. Hélas! la fraîcheur qui y règne, l'air pur que l'on y respire, ne pûrent en 1793 adoucir le cœur d'une horde d'assassins. Un neveu de l'archevêque s'était caché à Mazères contre les persécutions d'alors. Une *visite domiciliaire* l'en chassa, et le malheureux jeune homme se réfugia dans le parc dont il aimait, dans des temps plus heureux, à parcourir les détours, et dont par conséquent il connaissait les endroits les plus écartés et les plus

sûrs. Mais il y fut poursuivi comme une bête fauve, relancé de bosquets en bosquets, et une balle l'atteignit au cœur, dans une allée où plus d'une fois il était venu respirer le matin et lire son office. On dit que l'un de ses assassins en a conservé le surnom de *tue curé*, qu'il ne considère pas comme une injure. Quelle époque! Quels excès! et quelles armes la révolution a fournies à ses ennemis! Il faut se rappeler sans cesse ces belles lignes de Montesquieu dans son dialogue de Sylla et d'Eucrate : « Les Dieux qui ont donné » à la plupart des hommes une lâche ambition, » ont attaché à la liberté presque autant de » malheurs qu'à la servitude. Mais quel que doive » être le prix de cette noble liberté, il faut bien » le payer aux Dieux. La mer engloutit les » vaisseaux; elle submerge des pays entiers, et » et elle est pourtant utile aux hommes. »

Le parc de Mazères est la limite de la richesse d'une part et de la stérilité de l'autre; car nous ne trouvâmes plus au-delà le même aspect au pays que nous parcourions. Des côteaux dépouillés de verdure, des terres rougeâtres, voilà ce que l'on rencontre jusques aux environs de Rabastens. Il faut cependant noter ici la culture gracieuse qu'on y donne à la vigne. Planté au pied d'un arbre fruitier, chaque cep lance ses rameaux autour des branches de son tuteur; le paysan prend soin lui-même

d'entrelacer leurs feuillages , et d'un vignoble il fait un bosquet touffu. C'est ce qu'on nomme *des hautins*.

Mais ces contrées sont fertiles du moins en hommes de mérite ; non loin de Mazères on aperçoit la petite maison d'*Argues* , qu'habita long-temps M. *Tarrible* , magistrat aussi intègre que savant ; *Montesquieu* , patrie de M. de *Barris* , président à la cour de cassation ; le village de *Barran* , où restait le conventionnel *Laplaigne* ; et l'*Ile de-Noë* , qui a donné son nom au comte de *Noë* , pair de France. Je ne puis donner de grands détails sur ce dernier , car il n'occupe pas plus de place dans la Biographie des Contemporains que dans l'Almanach Royal. Mais qu'importe ? Sa place est meilleure dans le cœur reconnaissant de ses concitoyens , car il a usé son crédit à leur rendre service , et M. le Comte paraît avoir adopté cette excellente maxime , qui rend si non célèbre du moins heureux : « Cache ta » vie et tes bienfaits. »

L'*Ile-de-Noë* ne mérite que le nom de presque-île , puisqu'elle est bâtie au confluent des deux rivières *Baïse de derrière* et *Baïse de devant* , qui réunies forment la *Baïse* proprement dite. C'est un village entouré de murs et possédant deux portes bien conservées ; mais l'une d'elles qui regarde *Mirande* a été démolie , ou du moins

ébréchée en partie, pour donner passage à un bloc de granit que M. le comte Dijon a fait voiturer depuis la vallée d'Argelez jusques à Nérac, et qui devait servir de piédestal à la statue en bronze d'Henri IV.

Hâtons-nous d'arriver à Mirande où nous passâmes la nuit.







## CHAPITRE VI.

### Mirande.

Mirande fut fondée en 1289, sous Philippe-le-Bel. On dit que ces contrées étaient autrefois couvertes de forêts de châtaigniers, où se réfugiaient une foule de brigands protégés par leur ombrage et par les mœurs féodales. Un nommé *Marciac*, gouverneur de Toulouse, les défricha et y bâtit Mirande et Marciac qui porte son nom. *Oihenart* semble contredire cette opinion; car il dit que Mirande prit naissance sous les auspices d'Eustache Beaumarchais (Bellomarchesius), sénéchal de Toulouse, de Centulle, comte d'Astarac, et de l'abbé et des religieux de Verdun. Ce n'est qu'à l'occasion de Marciac qu'il parle du préfet de Toulouse de même nom. Cependant les deux villes paraissent avoir été évidemment tracées sur le même plan; dans l'une et dans l'autre, les rues sont tirées au cordeau, et du milieu de la place on aperçoit les portes de la ville; on remarque égale-

ment que presque toutes les constructions y sont de bois de châtaigner, quoique cet arbre soit maintenant fort rare dans les environs.

Mirande, autrefois capitale ou principale ville du comté d'Astarac, est aujourd'hui le chef-lieu d'un arrondissement du Gers et le siège d'un tribunal de première instance.

Henri IV faillit de périr devant ses murs, longtemps avant son avènement au trône de France. Le fait mérite d'être rapporté, et pour le faire connaître, j'emprunterai le récit de Sully, qu'il serait dommage de gâter :

« Le Roi de Navarre laissa Bethune gouverneur  
 » dans Eause, et s'avança en diligence vers  
 » Mirande sur l'avis qu'il reçut que Saint-Cricq,  
 » gentilhomme catholique de son parti, s'en était  
 » emparé; mais que n'ayant pas assez de monde  
 » pour la garder, il avait été obligé de se retirer  
 » dans une tour où il était assiégé et fort vivement  
 » pressé par les bourgeois joints à la garnison de  
 » la place. En effet, quelque diligence que fit le  
 » Roi, il ne put prévenir le malheur de cet officier  
 » qui venait d'être forcé et *brûlé avec toute sa*  
 » *troupe*, lorsque le Roi de Navarre se présenta  
 » devant Mirande. Les habitans qui voulaient le  
 » faire tomber dans le même piège, eurent soin  
 » de cacher ce qui était arrivé, et commencèrent  
 » à sonner les fanfares, comme eût pu faire

» Saint-Cricq, pour témoigner sa joie du secours  
 » qu'on lui amenait. Un soldat huguenot de la  
 » ville, vit le danger dans lequel le Roi de  
 » Navarre allait se précipiter, et où nous aurions  
 » tous péri infailliblement avec lui, vu la trop  
 » grande disproportion des forces. Il passa par-  
 » dessus la muraille et vint nous avertir de l'em-  
 » bûche qu'on nous dressait ; après quoi, le Roi  
 » ne songea plus qu'à faire retraite : comme il  
 » s'était extrêmement avancé, les habitans de  
 » Mirande, qui s'aperçurent dans le moment  
 » que leur dessein avait été éventé, sortirent et  
 » l'attaquèrent dans sa retraite. Nous nous trou-  
 » vâmes, le jeune Bethune et moi, engagés si  
 » avant que nous fûmes enveloppés : nous nous  
 » battîmes en désespérés, qui veulent du moins  
 » vendre chèrement leur vie. Mais il aurait fallu  
 » succomber, l'extrême lassitude nous permet-  
 » tant à peine de soutenir nos armes. Heureu-  
 » sement pour nous, Lusignan et Bethune  
 » l'aîné, envoyés par le Roi de Navarre à notre  
 » secours, firent une charge si rude que nos  
 » attaquans plièrent et nous donnèrent moyen  
 » de nous retirer. Le sieur d'Yvetot, gentil-  
 » homme normand, et La Trappe, mon valet  
 » de chambre, me furent d'un grand secours  
 » dans cette occasion. Le Roi de Navarre,  
 » voyant le jour baisser, fit cesser le combat et  
 » se retira à Jegun, etc. »

Si l'on rapproche ce fait des dangers qu'Henri IV venait de courir à Eause, où sa jupe d'écarlate servit de point de mire; de ceux qu'il courut quelque temps après à Cahors, et de tant d'autres, on demeurera convaincu que jamais Prince ne paya autant de sa personne.

L'église de Mirande attira nos regards et notre visite; mais le jour baissait et le temple me parut obscur, ce qui du reste n'est pas un défaut à mes yeux; nous cherchions à distinguer les ornemens du maître-autel, lorsque le bruit du froissement d'une robe de soie à nos côtés nous fit brusquement tourner la tête, et nous vîmes une jeune dame dont les traits méritaient mieux que les murs de sa ville le nom qu'on leur a donné. Sans fatuité nous crûmes que nous étions pour quelque chose dans le mouvement qui fit incliner vers nous sa marche un peu circulaire, car nous n'étions point dans la direction de la porte. Mais A. B..... était en blouse, et dans tous les lieux où nous passions, il ne manquait jamais d'attirer sur nous des regards de surprise, qui le décidèrent à la fin à ne plus se vêtir d'un costume que la grâce française a subi trop long-temps. Cet incident, du reste, a privé nos lecteurs d'une belle description de l'église de Mirande.

Les promenades sont situées vers la porte qui

s'ouvre au nord de la ville. Elles étaient peuplées de monde, et nous trompâmes notre désœuvrement de *voyageurs*, en cherchant à deviner les professions et les caractères par les costumes et les physionomies. Il est vrai qu'on nous faisait beau jeu, et que les habitans de Mirande, nous accordant peu d'attention, marchaient, parlaient, agissaient comme on fait chez soi. Une dame ôta son chapeau et son peigne, comme nous passions devant son banc, et nous montra toute la longueur de ses cheveux dont elle défit chaque tresse. Si j'imitais cet anglais qui écrivit sur ses tablettes, à l'aspect de son hôtesse de Calais, que toutes les Françaises étaient rousses, que dirais-je des belles Mirandaises ?

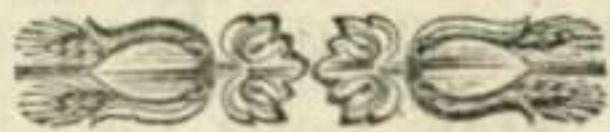
« Voyons ! nous dit V....., quel est ce grand » homme chauve, qui se promène seul, et qui » paraît si préoccupé. » En ce moment le grand homme s'approcha d'un groupe voisin de nous, en disant que le baromètre était descendu à 26 degrés, et je répondis à mon confrère : « c'est le savant *de l'endroit*. »

« Quelle est, dit à son tour A. B., cette petite » femme, dont la taille est si élégante, et dont » les manières paraissent si vives ? » La réponse était difficile, car pour une Française c'étaient là des généralités. Mais nous l'entendîmes dire à ses compagnes. « La cause a été retardée par

une fin de non recevoir. » Et nous nous écriâmes V..... et moi, « c'est une des nôtres. »

Un troisième personnage nous embarrassa beaucoup plus, car seul devant son mérite, il ne lui échappa aucun de ces mots qui nous servaient d'indices pour juger des autres promeneurs. C'était un homme maigre, sec, au teint jaune, à l'œil louche. A. B. le prit pour le maire à son air : V..... pour un avoué à son regard, et moi pour un juge à son habit, et (le croira qui voudra), à notre retour à l'hôtel, nous apprimes que nous avions tous deviné, *à peu de chose près.*

Je ne pousserai pas plus loin cette galerie, et je ne rappellerai point ce que nous présumâmes d'un homme grave, tout vêtu de noir, qui trouva moyen, en passant près de nous, de nous faire entendre cette phrase dont il paraît avoir l'habitude : « mes amis Lainé et Ravez ; » d'une dame dont le chapeau dénoué, les rubans flottans, le teint pâle et la démarche languissante, nous rappelèrent la *Nina Vernon* de Picard, et vingt autres. Le lecteur n'a pas eu le bonheur de connaître Mirande, et il ne saurait s'intéresser à des portraits dont il n'a pas vu les originaux.





## CHAPITRE VII.

### Miéland.

Nous quittâmes Mirande le 26 août, avant le jour. Je l'ai déjà fait observer, depuis *Mazères* le pays a changé d'aspect. Aux plaines fertiles ont succédé d'arides côteaux dont les chaînes perpendiculaires aux Pyrénées courent parallèlement du sud au nord, à une lieue de distance l'une de l'autre. La première suit le cours de la *Baïse devant*. Nous la laissâmes sur notre gauche en quittant l'Ile-de-Noë. La seconde borde la *Baïse derrière*; nous la traversâmes avant de descendre à Mirande. La troisième sépare la banlieue de Mirande de la plaine située en avant du village de Miéland, et voit naître la petite rivière de Losse. *Miéland* est bâti sur la quatrième, que baigne le Boués; et la cinquième domine *Villecomtal*. Le voyageur descendu à Rabastens la suit jusques à Bagnères, d'abord sur la rive droite, et depuis Tarbes sur la rive gauche de l'Adour; car ce fleuve pendant plusieurs lieues

s'éloigne peu de cette dernière chaîne. Depuis l'Ile-de-Noë, la route coupe en diagonale ces différens côteaux, jusques aux rives de l'Adour; et il n'est pas indifférent de remarquer que c'est à *Miéland* que naissent les deux versans et le partage des eaux des bassins de l'Adour et de la Garonne. Cette crête, partie d'*Arreau*, dans les Pyrénées, passe à *Sarrancolin*, à *Miéland*, à Eause (l'ancienne Éluse), à Gabarret, traverse les grandes Landes et va se perdre dans les riches vignobles du Médoc.

On montre à Miéland un édifice qui verse ses eaux dans l'Adour et dans la Garonne; car le stillicide de sa façade nord coule dans la rivière de Losse, qui se joint à la Gélise près de Nérac, et se mêle à la Garonne non loin d'Aiguillon; et l'autre grossit les eaux du Boués qui se jette dans l'Adour; ce village est donc une sommité géographique; qu'on me permette cette expression, pour distinguer Miéland des *sommités sociales*, créées par M. le procureur du Roi de Saint-Quentin.

Nos anciens géographes ont indiqué par une chaîne de montagnes, cette crête ou partage des eaux des deux bassins, comme on peut s'en convaincre en jettant les yeux sur les vieilles cartes de la France. C'est là le terrain élevé qu'il s'agit de franchir pour joindre par un canal



l'Adour à la Garonne, et la Méditerranée à l'Océan, dans une direction plus droite et par une navigation moins dangereuse que celle du Golphe de Gascogne. Quatre canaux ont été projetés à cet effet.

Le premier, pris à la jonction de l'Adour et de la Midouze, venue du Mont-de-Marsan, passerait à Saint-Sever, et remonterait l'Adour jusques au-dessus de Tarbes, en baignant Grenade, Gazerès, Aire, Riscle et Vic-Bigorre, au-dessus de Tarbes; il se séparerait brusquement de l'Adour, et se joindrait à l'Arros, qu'il remonterait pendant quatre lieues. Puis tournant à angle droit, il atteindrait les eaux de la Nesle au-dessus de Sarrancolin, d'où se jettant dans la Garonne, au-dessus de Montrejeau, il descendrait à Saint-Gaudens, à Muret, à Toulouse. Ce canal, comme on le voit, couperait le pays illustré par la retraite du maréchal Soult; on en attribue le projet au général Lamarque, dont les savantes conceptions consolent ses concitoyens du repos de son épée.

Le second canal, pris dans la Midouze à Tartas, courrait parallèlement à cette rivière jusques au Mont-de-Marsan, d'où il remonterait La Douze, en alimentant le commerce de Roquefort, de Saint-Justin, de Labastide et de l'Armagnac. Il se séparerait de La Douze, au-dessous de Cazau-

bon; desséchant ensuite les vastes marais de Gabarret, il recevrait le Rhimbez avant de joindre la Gélise, et passant à Sos, riche des eaux de la Gueyse, il baignerait Mezin et Barbaste, et se jetterait dans la Garonne non loin d'Aiguillon. Cette ville, dont le site est déjà si remarquable, deviendrait dès-lors un entrepôt important, puisqu'elle se trouverait en quelque sorte à cheval sur une croix dont toutes les branches seraient navigables; je veux parler de la partie supérieure et de la partie inférieure de la Garonne, du Lot, et du Canal des Landes dont le Lot semblerait être le prolongement. Ce canal voiturerait les riches productions de la Chalosse et de l'Armagnac. Il révélerait au commerce français les vastes ressources de ces Landes, que l'on méprise parce qu'on ne les connaît point. La première idée de cette entreprise remonte au célèbre Riquet; c'est le complément du canal de Languedoc.

Le troisième canal partirait de la Midouze entre le Mont-de-Marsan et Tartas; il atteindrait dans le désert la Leyre, qu'il descendrait parallèlement à la mer, dont il serait distant d'environ dix lieues; se séparant ensuite de la Leyre, il tomberait dans le ruisseau de Castres, et déboucherait dans la Garonne au-dessous de ce village. Maigre d'eau, traversant constamment un terrain pauvre, inhabité, ce canal ne peut soutenir la

concurrence avec le précédent , et ne saurait être considéré comme un canal de spéculation , mais bien d'amélioration , ce qui flatterait peu une compagnie d'entrepreneurs.

Enfin , le quatrième canal , projeté uniquement , à ce qu'il paraît , pour éviter les malheurs journaliers de notre cabotage sur les côtes du Golphe de Gascogne , courrait en deçà des Dunes , parallèlement à la mer , dont les navigateurs entendraient constamment la voix menaçante. Il traverserait les étangs que forment sur toute cette côte les eaux des Landes refoulées par les Dunes. Alors le magnifique étang de Caseaux et de Sanguinet verrait les barques du commerce sillonner ses eaux , qui , jusqu'ici , n'ont subi que des bateaux pêcheurs , et les voyageurs ne regretteraient plus la perte de ce bassin d'Arcachon , que les sables encombrent et déforment chaque année. La Leyre qui s'y jette , rendue navigable , établirait une communication utile entre le canal de Castres et ce quatrième canal , qui traversant le Médoc , se joindrait à la Gironde vers son embouchure.

Mais tous ces canaux sont encore en portefeuille.





## CHAPITRE VIII.

### Villecomtal et Rabastens.

Des collines qui dominant Villecomtal, nous vîmes enfin se dérouler devant nous tout le riant Bigorre. On ne peut trouver ailleurs un spectacle plus digne d'être contemplé ; en face du voyageur s'étend et se développe la chaîne des montagnes, dont la droite et la gauche s'inclinent également devant une autre merveille de la création, et humilient leurs sommets à l'Est, devant la Méditerranée, et à l'Ouest, à l'aspect de cet Océan terrible, dont les vagues, vers Saint-Jean-de-Luz, cherchent à démolir les premières marches des Basses-Pyrénées. Nous n'apercevions pas les deux mers ; mais nous les devinions, et l'éloignement qui répand son azur sur l'extrémité des plaines, produisait une illusion qui nous tenait lieu de leur aspect. Au centre de la chaîne, le *Pic du Midi*, garde avancée des plus hautes montagnes, image permanente des grandeurs

de position <sup>1</sup>, montre son front neigeux bien au-dessus des nuages qui s'amoncèlent autour de sa base. Plus loin, le *Mont-Perdu*, le *Cilindre*, les *Vignemales*, et tant d'autres, forment une barrière élevée par la nature même contre la superstition. *Vérité en deçà des Pyrénées*, a dit Pascal, *erreur au delà* ; puissent ces rochers redoutables nous défendre long-temps encore des déplorables erreurs qui désolent d'autres pays ! Puissions-nous n'entendre jamais dire, par l'ultramontisme satisfait : « Il n'y a plus de Pyrénées. »

Tout l'intervalle entre ces monts et le lieu où nous sommes est frais, fertile, riant, magnifique. Nous nous arrêtàmes d'admiration ! Certes, il ne faudrait pas qu'on renouvelât ici la tentation dont parle l'Évangile. Un Dieu seul résisterait à celui qui pourrait lui dire : « Si tu veux m'adorer, tout ce que tu vois est à toi ! » Et comme si tout devait se réunir pour charmer nos yeux sur cette agréable colline, notre extase durait encore, lorsque la plus jolie femme que nous ayons vue dans ce voyage, passa à nos côtés sur un char rapide, coiffée d'un berret des montagnes, tandis

<sup>1</sup> Le pic du midi a passé long-temps pour la Pyrénée la plus élevée. Cette erreur était causée par la position de cette montagne qui se trouve à plusieurs lieues en avant du Mont-Perdu et des Vignemales.

que deux soldats , haletant de fatigue et couchés à l'ombre d'un chêne sur les bords de la route , regardaient cette scène avec des yeux indifférens , et sans s'en douter complétaient ce tableau.

Quel dommage ! disions-nous , que la grêle vienne tous les ans ravager de si riches contrées ! Les montagnes sont bien belles , mais que leur voisinage est dangereux !

Partis de leurs sommets cent nuages glacés  
 Dans les plaines de l'air l'un sur l'autre entassés ,  
 S'élevant en créneaux , se roulant en colonne ,  
 Poursuivent dans leurs cours l'Adour et la Garonne.  
 A leur aspect , du jour l'astre a voilé son front ;  
 La nuit , avant le soir , descend dans le vallon ;  
 L'oiseau cherche un asile ; et , présageant l'orage ,  
 La forêt de terreur agite son feuillage.

Mais qui n'a connu ce fléau ! et qui n'a cherché à le peindre ! Il serait plus heureux de le conjurer , et jusqu'ici il a été plus facile à la poésie d'y puiser des images et des émotions , qu'à la physique de lui opposer des paragrêles.

Des collines de Villecomtal , nous vîmes distinctement le but de notre voyage , quoique distant de nous de huit lieues. Le mont d'Asté , qui ferme à demi la vallée de Campan , a une coupe brusque et particulière qu'il est facile de reconnaître. V..... ne s'y méprit point. « C'est » là qu'est Bagnères , nous dit-il » , et nous

partîmes avec toute la joie que nous donnait l'espoir de l'atteindre bientôt. Car voilà l'homme ! Il a hâte de partir, il a hâte d'arriver, et toute la vie s'écoule entre l'ennui des voyages et l'impatience d'en finir.

De Villecomtal à Rabastens il ne reste qu'une faible élévation de terrain à franchir, et parvenus bientôt à cette petite ville, où le marbre commence à frapper l'œil du voyageur dans tous les édifices, sans paraître cependant aussi agréable qu'on pourrait le penser, nous descendîmes sur la place, à l'hôtel de l'ancienne poste, où nous fîmes connaissance avec le Bigorre, en goûtant de son vin de Madiran et de ses truites de l'Adour, qui ne valent pas celles de Tarbes ; lesquelles ne valent pas celles de Bagnères, encore moins celles de Gripp ; lesquelles sont inférieures aux truites du lac de Gaube. Car c'est aux bords glacés des lacs Pyrénéens, qu'il faut prendre et faire cuire ce délicieux et joli poisson, pour en apprécier toute la délicatesse.

Rabastens est situé sur le canal d'Alaric, dérivé de l'Adour près de Pouzac, dernier village avant Bagnères. La tradition fait remonter la construction de ce canal à *Alaric*, roi des Goths, qui fut tué par Clovis à la bataille de Vouglé. Il fait mouvoir cinquante-neuf moulins à farine, baigne près de vingt villages, et arrose toutes les terres

de la rive droite de l'Adour, jusques au-dessous de Rabastens, où ses eaux rentrent dans le fleuve.

Cette ville a conservé le souvenir des fureurs des guerres de religion qui l'ont dépeuplée. La guerre étrangère n'a presque pas laissé de traces dans la mémoire de ses habitans, qui se rappellent beaucoup plus les atrocités de Montluc que le passage de Soult et de Wellington. Mais aussi le moyen d'oublier de pareils massacres! Écoutons Montluc lui-même :

« Il (le sieur de Sart) ne fut pas sitôt parti d'au-  
 » près de moi, que voici M. de Madaillan, mon  
 » lieutenant, lequel était à mon côté quand j'al-  
 » lai à l'assaut, et M. de Goas à l'autre, qui venait  
 » voir si j'étais mort, et me dit : « Monsieur,  
 » *réjouissez-vous!* prenez courage, nous sommes  
 » dedans ; voilà les soldats aux mains *qui tuent*  
 » *tout*, et assurez-vous que nous vengerons  
 » votre blessure. » Alors je lui dis : « je loue Dieu  
 » de ce que je vois la victoire à nous avant que  
 » de mourir ; à présent je ne me soucie point de  
 » la mort ; je vous prie de vous en retourner,  
 » *et montrez-moi toute l'amitié que vous m'avez*  
 » *portée, et gardez qu'il n'en échappe un seul*  
 » *qui ne soit tué*. Et à l'instant s'en retourna  
 » et tous mes serviteurs même y allèrent ; de  
 » sorte qu'il ne demeura auprès de moi que  
 » deux pages et l'avocat de Las et le chirurgien



» gien. *L'on voulut sauver le ministre et le capi-*  
 » *taine de là dedans nommé Ladons, pour les*  
 » *faire pendre devant mon logis.* Mais les soldats  
 » faillirent de les tuer eux-mêmes et les ôtèrent à  
 » ceux qui les tenaient et les mirent en mille  
 » pièces. Les soldats en firent sauter cinquante  
 » ou soixante du haut de la grande tour, qui  
 » s'étaient retirés là dedans, dans le fossé, les-  
 » quels se noyèrent. Il se trouve que l'on en sauva  
 » deux qui s'étaient cachés; il y avait tel prison-  
 » nier qui voulait donner 4,000 écus. Mais ja-  
 » mais homme ne voulut entendre à aucune  
 » rançon, *et la plupart des femmes furent tuées,*  
 » *lesquelles aussi faisaient de grands maux avec*  
 » *les pierres.* Ils'y trouva un espagnol marchand  
 » qu'ils tenaient prisonnier là dedans, et un  
 » autre marchand catholique aussi qui furent  
 » sauvés. *Voilà tout ce qui demeura en vie des*  
 » *hommes* qui se trouvaient là dedans, qui fu-  
 » rent les deux *que quelqu'un déroba,* et ces deux  
 » marchands qui étaient catholiques. Ne pensez  
 » pas, vous qui lirez ce livre, que je fisse faire  
 » cette exécution tant pour venger ma blessure  
 » que pour donner épouvante à tout le pays,  
 » afin qu'on n'eût le cœur de faire tête à notre  
 » armée. Et me semble que tout homme de  
 » guerre au commencement d'une conquête en  
 » doit faire ainsi contre celui qui oserait atten-

» dre son canon. *Il faut qu'il ferme l'oreille à*  
 » *toute composition et capitulation*, s'il ne voit  
 » de grandes difficultés à son entreprise, et si  
 » son ennemi ne l'a mis en peine de faire brê-  
 » che. Et comme il faut de la rigueur (*appelez-*  
 » *la cruauté, si vous voulez*); aussi faut-il de  
 » l'autre côté de la douceur, si vous voyez qu'on  
 » se rend de bonne heure à votre merci, etc. »

*Appelez-la cruauté, si vous voulez!* le barbare!

La route de Rabastens à Tarbes, sur une étendue de quatre lieues est tirée au cordeau, et l'on dit que du clocher de l'une on aperçoit le clocher de l'autre, ce que je ne crois pas cependant, car Tarbes et son église ne sont pas dans la direction du chemin, et le pays est couvert d'aulnes, de peupliers et de chênes. Cette route sans fin est désespérante et doit être un supplice pour les piétons; malheur aux chevaux de selle ou de voiture qui vont de Rabastens à Tarbes! Je doute qu'il se rencontre beaucoup de voyageurs qui consentent à y garder le pas, malgré l'aspect des prairies immenses, qu'arrosent sans cesse mille ruisseaux dérivés du canal d'Alaric ou de l'Adour, malgré *le doux murmure* des eaux limpides qui coulent à droite et à gauche de la route. Ce doux murmure dure pendant quatre lieues; à ces prairies succèdent d'autres prairies, et à celles-ci d'autres encore. Aucune élévation,

aucune inégalité de terrain ne coupe la monotonie de cette riche plaine. C'est là comme une vie tranquille, sans plaisirs vifs, sans chagrins, sans émotion en un mot; et de même que j'aime dans la vie des incidens et des contradictions, j'aurais voulu trouver sur la route de Tarbes quelque excavation, un coteau décharné, une route défoncée, que sais-je? un précipice; dussé-je payer par un accident le désir d'une distraction.





## CHAPITRE IX.

### Tarbes.

Sur les bords de l'Echéz, aux rives de l'Adour,  
Dont l'onde détournée arrose ce séjour ,  
Et dans son sein se divise et serpente ,  
Quelle est cette cité si fraîche et si riante ,  
Dont le toit d'ardoise embellit  
Les murs de marbre et de granit ?  
Dans ses jardins l'oiseau timide  
Sous les feux de l'été retrouve le printemps ;  
Et bravant la poêle homicide  
La truite par ses bonds, en un ruisseau limpide ,  
Au sein de la cuisine allèche les gourmands.

Il était deux heures ; nous étions fatigués et desséchés. .... Mais voilà l'Adour ; voilà la ville de Tarbes , et toutes nos fatigues furent oubliées. Nous traversâmes le beau pont dont les parapets de marbre dominant le lit du fleuve. Mais un filet d'eau , échappé aux digues de cailloux que le cultivateur et le citadin multiplient pour inonder la campagne ou pour arroser la ville, coule à peine sous ces arches élevées et mouille le fond

de l'Adour. Après le pont, nous parcourûmes la ville pour arriver à l'hôtel de la Paix. La place du Marcadieu nous offrit son immense étendue que bornent des bassins où l'eau coulait à pleins bords. C'est là que se tiennent tous les jours de grands marchés où la France et l'Espagne échangent leurs productions et leurs marchandises. Nous parvinmes enfin à la place du Maubourguet, qu'embellissent six cafés, quatre hôtels et une promenade charmante. Une des façades de l'hôtel de la Paix soutient à chaque étage des galeries en bois, d'où le regard peut compter toutes les aiguilles de la chaîne des Pyrénées. L'autre domine la place du Maubourguet, et de ses fenêtres on plonge les yeux sur un torrent qui sort de l'aîle droite de l'hôtel où il anime un moulin, et tournant vers la gauche se divise dans la partie inférieure de la ville.

On ne peut se peindre l'agrément de ce séjour; et si les fatigues et la monotonie de la route, le poids du jour et de la chaleur n'avaient point préparé nos sens en quelque sorte à des prestiges, si je ne me défiais de mes illusions, c'est là que je voudrais vivre et mourir, dans cette ville *Orientale* que le beau ciel du midi réchauffe, que le vent des Pyrénées assainit, et que les plus belles eaux rafraîchissent.

Nous y visitâmes les êtres les plus heureux que l'on puisse peut-être rencontrer en France :

Dans un palais de marbre , au bord de vingt fontaines,  
Ces nobles fainéants, sans travail et sans peines,  
Etalant à l'envi leur force et leur beauté ,  
*S'engraissent d'une longue et noble oisiveté ;*  
Et leurs grands officiers , en vrais *amis du Prince* ,  
Sans croire déroger , du fond de la province  
Amènent les beautés dont le brûlant Amour  
A fixé le plaisir dans cet heureux séjour.

« Eh quoi ! me direz-vous , le sol de notre France ,

» Peut des moines encor nourrir l'intempérance ?

» Vous parlez d'un couvent , je ne me trompe pas..... »

Tu te trompes , lecteur , je parlais..... *des haras.*

Les haras de Tarbes sont dignes du gouvernement , et quand je vis les magnifiques écuries que l'on y vient de construire , les bassins que l'on y a creusés , les gazons qu'une eau pure y ranime et arrose sans cesse, le nombre des palefreniers et leurs soins presque serviles pour les chevaux qui leur ont été confiés, je me demandai quel était de l'homme ou de l'étalon le plus noble animal ; et me rappelant Gulliver, je craignais de me trouver dans la tribu des Houyhnhnms.

Des *Haras*, nous allâmes au palais. Dans une chambre , une cause , en quelque sorte locale, s'agitait devant le tribunal de commerce ; il était question de livraison d'ardoises. Dans une autre , c'était une cause malheureusement européenne , car il s'agissait du délit d'usure. Le

magistrat qui remplissait les fonctions du ministère public, improvisa un discours plein de force et de logique, sur lequel je n'ai que des éloges à lui donner; mais il me semble qu'il serait plus convenable que le Procureur du Roi parlât debout. Assis devant son bureau, il a l'air d'un rapporteur, et sa posture gêne nécessairement ses gestes et nuit à son éloquence. J'ignore le nom de l'avocat qui défendait le prévenu; il doit être un membre distingué du barreau de Tarbes; quel qu'il soit cependant, je le prie de me permettre une simple observation. Il nous parut que se jouant d'une heureuse facilité, il fait trop souvent dégénérer son éloquence en faconde; nous trouvâmes qu'il employait beaucoup plus de mots que d'argumens pour prouver qu'en fait d'usure les victimes du prêteur sont de dangereux témoins. Son mérite grandirait encore, s'il imitait l'éloquente concision de son compatriote Ph. Ferrère, né à Tarbes, et dont j'ai eu le bonheur d'entendre à Bordeaux les derniers accents, beaux comme les chants du Cygne.

La salle des assises est belle et décorée avec richesse. Mais je suis fâché qu'une galerie en forme de loges, lui donne trop de ressemblance avec une salle de spectacle; les séances d'une cour criminelle ne sont pas une comédie,

et s'il est nécessaire d'en offrir les débats et le dénouement au public, il ne faut pas que le lieu des séances présente aux auditeurs des idées riantes, et les détourne de ses méditations, dont une salle plus sombre et plus convenablement disposée aurait augmenté l'effet.

Nous quittâmes Tarbes le samedi 26 août, après déjeuner.







## CHAPITRE X.

### Route de Tarbes à Bagnères.

Quatre lieues de poste séparent Tarbes de Bagnères. Nous les franchîmes, en moins de deux heures, en traversant rapidement les neuf ou dix villages qui donnent à cette route l'aspect d'un long et riant faubourg.

On y distingue surtout le village de *Laloubère*, et le château et les bosquets où s'élève la flèche d'un obélisque de marbre surmonté d'une fleur de lis de bronze doré ; le village de *Mongillard* dont le site est digne d'être transporté sur la toile, et le village de *Trébons*, où nous revîmes l'Adour toujours plus bruyant, plus bondissant, plus Gave en un mot ; là il se grossit des eaux de l'Ossouet ; et ce dernier torrent descend d'une vallée à laquelle il donne son nom, et où l'on puise les eaux ferrugineuses de Labassère.

Tous les voyageurs pourront vérifier l'exactitude de mon observation sur une illusion dont

nos yeux furent dupes pendant notre course de Tarbes à Bagnères. Il semble , en s'avancant vers les montagnes, que l'on descend, au lieu de monter vers elles ; et , pour se convaincre du contraire , on a besoin de remarquer la rapidité des torrens qui se précipitent vers les plaines que l'on vient de quitter. Ce prestige est dû sans doute au voisinage des monts , à la coupe brusque de leurs versans , qui paraissent presque perpendiculaires sur leurs bases , et sur-tout aux vapeurs qui s'élèvent à ces mêmes bases , et semblent les éloigner de l'œil du spectateur.

Depuis Mongaillard tout nous annonçait Bagnères ; des promeneurs à pied ou à cheval , des dames assises prudemment sur des ânes ou galopant sur des chevaux de montagne , une berline pleine de Russes , un groupe d'Anglaises , les laitières qui regagnaient leurs chaumières , la hardiesse de leurs regards , qui prouvait leurs relations journalières avec la ville , le rapprochement des montagnes , dont notre œil voyait distinctement les anfractuosités , tout nous faisait espérer dans une heure , dans vingt minutes , dans un instant , la fin de notre voyage. A notre gauche , au sommet du coteau de la Ramière , une cavalcade se dessinait dans l'azur des cieux ; à la droite se présentaient les bosquets naissans de la fontaine d'Angoulême , les bains de la

Reine et les bains de Cazeaux. Au-dessus de la ville commençaient à nous apparaître les arbres qui ombragent la route et le plateau de Salut ; et comme un rideau digne de la grandeur de cette scène , le mont d'*Asté* nous dérobait encore la vue de la délicieuse Campan.

Nous avançâmes vers Bagnères à travers les champs de maïs que rafraîchissent de tous côtés les eaux de l'Adour, et nous descendîmes à l'hôtel d'Angleterre, où nous fûmes assez heureux pour trouver des appartemens , qui venaient de se vider la veille , et qui auraient sans doute été occupés le lendemain.





## CHAPITRE XI.

### Séjour de Bagnères.

Deux jours s'étaient écoulés depuis notre arrivée à Bagnères, et je ne connaissais encore rien de ce que j'y étais venu voir. Le tonnerre grondait dans les montagnes, un voile noir nous en dérobaient les sommets, mille nuages lourds et épais s'abaissaient sur leurs flancs; il était impossible, en un mot, de sortir de la ville; et dans l'intervalle des ondées, nous visitâmes la promenade des *Coustous*, le musée *Jalon* et l'établissement de *Frascati*.

M. *Jalon* n'est pas la pièce la moins curieuse de son musée; et son enthousiasme pour les montagnes, les faits qu'il en raconte, les charmes de sa conversation, l'originalité de son esprit, de ses traits, de son costume, nous rappelaient chez lui à toute heure. Il nous montrait avec complaisance ses marbres, ses médailles et les restes d'un établissement thermal fondé par les Romains. Il nous exprimait avec énergie ses re-

grets de ne pouvoir suivre convenablement ces fouilles, à cause des maisons voisines, et dans son amour pour l'antiquité, il eût volontiers démoli la Bagnères moderne pour retrouver les traces de la Bagnères des Romains.

Nous nous plaisons à prendre un avant-goût des Pyrénées dans les charmantes aquarelles qui ornent les murs de son musée. Je me permettrai cependant sur elles une observation : il me semble que M. Jalon soigne les détails avec trop de scrupule, et ce genre de mérite nuit à la beauté de l'ensemble et gâte les grands effets.

L'établissement de *Frascati* réunit toutes les jouissances et toutes les utilités ; c'est le *Palais Royal* des Pyrénées. Les étrangers y trouvent tout : logement, restaurateur, café, billard, bains minéraux, bains de santé, salle de jeu, salle de bal, salle de comédie, cabinet de lecture, etc.

Les appartemens du propriétaire y sont magnifiques ; et l'on ne craint pas de les montrer aux plus illustres voyageurs. On y remarque un tableau où M. L..... est représenté à cheval, escaladant le Pic-du-Midi. Cette idée est fautive et petite. Pour ceux qui connaissent l'impossibilité de gravir ainsi le cône de ce pic, elle trompe les intentions de M. L....., puisqu'elle laisse croire qu'il n'a jamais fait cette ascension. Le peintre a voulu sans doute imiter le tableau

de David représentant Bonaparte dans les Alpes. Mais, outre que tout cela n'annonce pas beaucoup de modestie, on aurait dû songer que le tableau de David est une allégorie, et que pour peindre la conquête de l'Italie, on ne pouvait décemment représenter le conquérant dans sa véritable posture, s'il est vrai, comme on l'assure, que c'est en glissant sur son derrière, à travers les neiges, qu'il descendit dans la patrie des Césars.

Je vis à *Frascati* la Terpsichore des Pyrénées, M.<sup>lle</sup> L.....; elle enlevait à son ordinaire, par la grâce de ses pas, des suffrages, que son père avait soin de recueillir en parcourant les groupes. Je suis fâché de savoir comment M.<sup>lle</sup> L..... conserve la gentillesse de son pied, et cette trahison, qu'une dame a bien voulu commettre pour moi, m'a, je l'avoue, désenchanté. On assure que, chaque jour de bal, un bain d'eau-de-vie et plusieurs bandelettes de lin resserrent sa peau et compriment ses chairs, et que c'est au sortir d'une machine douloureuse qui torture ses pieds et ses genoux, qu'elle s'élançe vive, gracieuse, légère dans les contredanses et les walses de *Frascati*<sup>1</sup>. C'est là

<sup>1</sup> Ceci rappelle ce que Mad. de Genlis raconte d'une dame de la cour, chargée de servir des cerises à Louis XV. Elle se faisait

son théâtre ; elle y brille , elle y règne ; elle y bondit comme un Gave ; elle enchaîne tous les spectateurs à ses pieds. Plus d'un amant brigue l'honneur de sa main , pour la contredanse seulement ; car il serait difficile d'engager une personne aussi légère autrement que dans une chaîne anglaise. D'ailleurs, ils se demandent tous (notre jeunesse est si bourgeoise ! ) si ce bras , qui soulève une robe avec tant de grâce , se plierait aux soins du ménage ; si ce joli pied ne craindrait pas de gâter l'inclinaison de sa pointe en agitant le berceau d'un nouveau-né , et si ce sein , si habilement emprisonné , voudrait rompre ses liens pour s'acquitter du plus doux des devoirs d'une mère. Or , il paraît que jusqu'ici ce problème n'a pas été favorablement résolu ; car il y a bien des saisons que Bagnères voit et admire la danse périodique de M.<sup>lle</sup> L..... , et la fatigue autant que la mode ralentissent chaque année et appesantissent ses pas , et pourtant M.<sup>lle</sup> L..... est aimable , spirituelle ; on vante ses talens , son éducation distinguée , l'aménité de ses manières , l'excellente bonté de son cœur. Mais le moyen de deviner ces choses là dans une pirouette ou un flicflac.

saigner fréquemment pour conserver la beauté et la blancheur de ses mains , que le Roi aimait beaucoup. C'est le fanatisme de la coquetterie.

Non loin des plaisirs sont les soucis, les inquiétudes, le désespoir. Une simple cloison sépare les danseurs des joueurs, et souvent, trompée par la fortune, une victime de l'*écarté* vient demander des consolations aux amours, qui s'effarouchent à l'aspect de son regard sombre, de ses cheveux en désordre, de son teint pâle, de son sourire convulsif. La marche tortueuse de ces joueurs dans la salle du bal, à travers des groupes brillans de joie et de fraîcheur, a l'effet de ces nuages qui passent devant le soleil, et dont l'ombre se promène dans une riche vallée. Je vis plus d'un walseur jeter, à la dérobée, en passant devant la porte de l'ancre, un regard intéressé sur le tapis verd, et, à l'aspect d'un *roi* tourné ou d'un *à-tout* impuissant, frémir de crainte, quand, dans les bras de sa danseuse, dont la walse livrait tous les trésors à sa vue, il n'aurait dû palpiter que d'amour et de plaisir.

Les dames quittent *Frascati* vers minuit, fatiguées, pâles, défaites, éteintes. Mais la nymphe de *Salut* attend le lendemain toutes ces danseuses; et son onde bienfaisante leur rend la force et la santé. C'est dans un vallon charmant que la nature a placé ces sources heureuses. *Salut* est le remède des gens bien portans. On quitte sa fontaine avec un appétit que la promenade aiguise encore, et les maîtres-d'hôtel de



Bagnères redoutent beaucoup le léger exercice que leurs pensionnaires font pour revenir de *Salut*.

Nous y allions tous les matins, en variant nos courses. Tantôt nous suivions l'allée qui y conduit directement; tantôt nous serpentions dans le vallon au-dessous du *tir*, à travers des prairies émaillées, en suivant le ruisseau formé par la réunion des eaux thermales venant de Salut. Il est impossible de décrire le charme de ces lieux.

De cent beautés, ces ondes fugitives,  
Ont caressé les contours enchanteurs,  
Et leur ont dérobé les fleurs  
Dont elles parsèment ces rives.

Nous gravissions, au retour, les montagnes qui dominant Salut, et par des sentiers étroits, dont la pente rapide nous causait une émotion qui n'était pas sans jouissance, nous parvenions à l'*Elysée*, qui a retenu le souvenir et le nom de l'auteur de Mathilde, et au mont Olivet. Là, plus libres, ce nous semblait, dans cette atmosphère épurée, nous aimions à chercher des échos, et à leur faire dire les chants de Despourrins. C'est dans ces lieux sur-tout qu'on apprécie sa romance :

La haout sur las mountagnes, u pastou malhurous,  
Sedut aou pé d'u haou, negat en plous,  
Souniabe aou cambiamen de ses amous,

Cò leouyé, cò boulatye, dizé l'infourtunát,  
 La tendresse et l'amou que you t'ey dat,  
 Soun acco lous rebuts qu'ey meritát ?

Despuch t'es accoustade dab yen de counditiou,  
 As prés u ta haout bol, que ma maysou  
 N'ey prou haoute en ta tu d'u cabirou.

Tas oillies dab las mies nous degnen plus mescla,  
 Et tous superbs moutous, despuch ença,  
 Nous s'appressen d'eous miés qu'en t'aous tuma.

Encor que you siey praoube dens moun petit estat,  
 Aymi mey moun berret tout espelat,  
 Qué nou pas lou plus bet chapeou bourdat.

Adiou, cò de tigresse, pastoure chens amou ;  
 Cambia, bé pos cambia de serbidou,  
 Yamey nou'n troubaras u taou coum you.

Après le déjeuner je montais à cheval, et les côteaux de la Ramière, la route de Tarbes et la vallée de Campan étaient tour-à-tour l'objet de mes promenades.

Où trouver un pinceau assez facile et des couleurs assez fraîches pour peindre la vallée de Campan ? J'emprunterais aux poètes leurs plus riantes images, aux peintres leurs traits les plus doux et leur coloris le plus riche, mais ce ne serait pas Campan. Les féeries du Tasse, les champs Elysées de Virgile, et même le paradis de Milton, n'approchent pas de ces monts, sur le penchant desquels la nature a jeté ses plus riches tapis, et mille ruisseaux, dont les flots

blanchis d'écume, semblent une traînée de neige ou une cascade de lait. Chaque cabane est située où le goût le plus délicat pouvait la désirer, et l'expérience, qui enseigne au montagnard à placer son toit d'ardoise ou de chaume à l'abri des lavanges, sous la protection d'un rocher en saillie ou d'un bosquet touffu, a parsemé cette vallée de tout ce que recherchent les paysagistes; et pour nous apprendre que rien n'est beau sans les contrastes, la nature a empilé en face de ces mille beautés, des rochers noirs, des monts décharnés, des précipices affreux, l'Enfer, en un mot, vis-à-vis l'Eden; tandis que l'Adour, circulant au fond de la vallée, baignant chaque village, ici cachant ses flots sous des aulnes, plus loin les divisant dans la plaine, ou pour seconder l'agriculture, ou pour animer l'industrie manufacturière, complète en tous lieux le tableau, varie chaque aspect, rafraîchit chaque site, et par ses méandres dans ces beaux lieux, fait ressortir la coupe hardie des monts qui les couronnent. J'écris ces lignes aux bords de la Baïse, où des poètes et des peintres ont trouvé d'heureuses inspirations: dans ce parc tout plein des souvenirs d'Henri IV et de Fleurette, et dont les bosquets semblent être encore empreignés de leur amour, au mois de mai dont les feux tempérés donnent à toute la nature un air

de jeunesse, et pourtant rien de ce qui m'entoure ne me sert pour peindre Campan, et ma mémoire seule, dans l'esquisse que je viens d'en faire, m'a servi d'imagination.

C'est en marchant de plaisir en plaisir et de surprise en surprise que, parti quelquefois pour atteindre seulement la capucinière de *Médous*, je dépassais le prieuré de Saint-Paul, le village de Campan; je parvenais aux murs de Sainte-Marie, aux cabanes de Gripp, aux cascades de Tramesaïgues. Qu'il est dommage de ne pas trouver dans les habitans de cette belle plaine la pureté de l'air qu'ils respirent, l'innocence que la fraîcheur de ces lieux faisait espérer! Vous, qui vous plaisez encore dans la peinture de l'âge d'or, n'allez pas à Campan recevoir des jeunes filles les bouquets et les cristaux qu'elles présentent aux voyageurs, ou vous égarer avec elles sous les voûtes de *la grotte*. Vous connaîtrez à la hardiesse de leur démarche, à leurs regards équivoques et à leurs agaceries, que *l'amour a passé par là*; non cet amour de l'Arcadie que vous aimez, mais celui que l'étranger marchandé avec son or et qu'il paie avec ses regrets. La fleur de la vallée retrouve chaque printemps sa beauté et sa fraîcheur; mais la fille de Campan a vu depuis long-temps se flétrir, dans les caresses de la séduction, des charmes dont la nature, si

libérale en ces lieux, n'avait pas été avare pour elle. Combien de fois leurs poursuites m'ont repoussé vers Bagnères! car, sans prétendre me faire plus sage, hélas! que je ne suis, il me semblait que, dans cette vallée si belle et si fraîche, leur amour aurait été une profanation.

Je rentrais en ville, vers les trois heures du soir, pour voir réuni, aux *Coustous*, ce que Bagnères possédait de plus brillant.

Je ne puis m'empêcher de noter ici une observation que je n'ai pas été le premier à faire. Pourquoi ce que nous sommes convenus de nommer le *beau monde* court-il chaque été avec empressement à Bagnères? Ils vous le disent tous : pour fuir l'ennui de l'étiquette, pour échapper à l'influence de cet air impur et corrompu qui s'exhale des lieux où une trop grande population est encombrée. Ils vous le disent; mais n'en croyez rien : ce sont là de ces protestations philosophiques, toujours familières aux hypocrites de salon comme aux indépendans d'antichambre. Arrivés aux pieds des montagnes, ces grands s'encombrent aussi dans Bagnères, et ne promènent que dans Bagnères leur visage tellement fait à l'ennui, qu'il en conserve l'empreinte dans le pays des prestiges. Il en est parmi eux qui font, depuis vingt ans, ce pèlerinage à la mode, et ne connaissent pas encore

Campan ; et si cette mode les entraîne péniblement à Salut , ils parcourent ce vallon en calèche ou en chaise-à-porteurs , et ils rentrent à Bagnères sans avoir senti le charme des montagnes , sans avoir respiré leur brise fraîche et pure, contre laquelle ils ont le soin d'élever leurs stores ou de tirer leurs rideaux.

Bagnères possède deux promenades , l'une intérieure , l'autre extérieure. Celle-ci (*les Vigneaux*) est charmante ; elle est en plein vent ; son gazon , sans cesse arrosé par les ruisseaux limpides qui s'échappent d'une belle fontaine en marbre construite au centre de ses allées , est d'une verdure délicieuse. Tout autour de lui l'étranger retrouve les merveilles qui l'ont attiré dans ces contrées. La Ramière , sur sa droite , lui présente , au-dessus des aulnes de l'Adour , sa croupe adoucie et ses arbres alignés et funestes aux ramiers. Olivet s'élève sur sa gauche , et lui montre en amphithéâtre les bains de Cazeaux , de la Reine, et les jeunes bosquets de la fontaine d'Angoulême , tandis que devant lui se déroule et s'étend jusques à Tarbes cette plaine si belle , qu'on la trouve digne des montagnes qui l'avoisinent et la barrent. Les *Vigneaux*, en un mot, ne ressemblent à aucune de nos promenades , et la cité la plus opulente ne pourrait en dessiner de pareilles. Eh bien ! ce n'est jamais aux

*Vigneaux* que l'on trouve la *bonne compagnie* ; et comme c'est toujours après la *bonne compagnie* que l'on court par ordre de ce vieux tyran nommé *bon ton* , qui règle tout en France , personne ne visite les *Vigneaux* , et les étrangers s'amoncèlent sur les *Coustous* , que l'on a plantés dans l'intérieur de la ville. Là , des colonies de tous les pays se réunissaient , se rencontraient et se heurtaient dans des nuages de poussière. On y distinguait M.<sup>lle</sup> L.. H... , et la beauté de ses formes et de son profil grec ; M.<sup>lle</sup> L.. L... , dont les charmes avaient toute la fraîcheur des fleurs de Salut ; M.<sup>me</sup> R... , de qui les envieux , ou pour mieux dire les envieuses , ne savaient que dire , sinon qu'elle appartient à une tribu d'Israël ; mais qu'importe le culte ? Ses appas , *chrétiens ou juifs* , n'en étaient pas moins adorables. Ici nous rencontrions des Anglaises , qu'on reconnaissait à la délicatesse de leurs traits , à la disgrâce de leur démarche , à leurs habitudes de cosmopolites. Plus loin , une famille russe promenait sa taille élancée , ses jambes en échasses , son col long et grêle et son nez de Kalmouk , qui seul gâtait leur ressemblance avec le héron de La Fontaine. On nous montrait l'évêque d'Oxford , dont on faisait l'éloge en disant qu'il était bon vivant et qu'il buvait sec. Un baron prussien parcourait l'allée en paro-

diant la vivacité française, et faisait voir, en un instant, dans tous les groupes, sa chevelure blonde et ses traits fleuris de jeunesse et de chambertin. Mais les Coustous se gâtaient et s'appauvrissaient de jour en jour; septembre avait fait évacuer tous les tribunaux du midi, et une avalanche d'*hommes noirs* (car c'est notre nom dans ce pays) était venue fondre sur Bagnères, tandis que l'essaim brillant des étrangers avait fui avec le mois d'août. Un jour V..... accourut me dire: « Devinez qui j'ai vu dans » une chaise-à-porteurs? La chose m'aurait paru » impossible; mais je l'ai vu..... Et tenez, le » voilà. » C'était le long président de la Cour de ....., qu'on avait renfermé à plusieurs plis dans une chaise, comme on ferait d'un serpent curieux dans une fiole d'esprit de vin. Il fatiguait de son poids ses porteurs, accoutumés à la légèreté de nos petites maîtresses ou au peu de pesanteur spécifique d'un fat. L'honorable magistrat (et il l'a prouvé par ses talens et son indépendance) n'aurait pas été aussi déplacé dans son fauteuil de Cour ou à la tribune aux harangues.

Vers les cinq heures, la table-d'hôte de l'hôtel d'Angleterre nous réunissait au nombre de quarante environ; mais cette assemblée n'avait d'une académie que le nombre, et aucun de nous



n'y sommeillait. Près d'un voyageur de commerce, qui nous fatiguait sans cesse du récit de ses bonnes fortunes dans les auberges et les comptoirs, dînait et se taisait un lourd propriétaire, qui venait tous les ans à Bagnères se taire et dîner ! Tous les jours le meunier D..... rentrait en calèche, tandis que le marquis de R..... visitait Campan à pied, ou Gripp sur un cheval de louage. Ce dernier cependant ambitionnait toutes les gloires, et il nous vantait en même temps l'esprit de ses brochures et la beauté de sa jambe. D'autrefois il s'interrompait dans le récit d'une course de chevaux où il avait triomphé, en nous prédisant les succès qu'il obtiendrait à la tribune, quand son indemnité lui aurait donné le cens nécessaire pour y parvenir. La table était parsemée, de loin en loin, de ces prétendus gentilshommes qui trouvent tant de facilité à Bagnères pour y accréditer un titre d'emprunt ; car c'est le pays du monde où l'on est le plus disposé à croire sur parole les prétendans au marquisat ou à la vicomté, pourvu qu'ils parlent d'or, et sur-tout qu'ils en répandent.

Pendant que j'étais à Bagnères, une jeune et jolie marchande de modes eut la fantaisie d'aller goûter les truites de Gripp. Il ne lui fut pas difficile de trouver un compagnon de voyage, qui

consentit à en faire les frais. Un cabriolet fut emprunté ; un cheval fut loué ; mais la pauvre bête était exténuée , et ils arrivaient à peine à Sainte-Marie , qu'elle s'abattit et refusa d'aller plus loin. Notre modiste n'était pas femme ou fille à reculer pour une cause aussi frivole , et le jeune homme s'élança de la voiture dans le village pour se procurer un autre cheval. Peine inutile ! Il s'en retournait désespéré , quand sa bonne étoile lui fit rencontrer le curé de *l'endroit*, juché sur une superbe jument navarrine. « Ah ! » monsieur l'abbé , s'écria-t-il , tirez-moi d'un » embarras cruel. Madame la comtesse de la » Palanque <sup>1</sup> est à quatre pas d'ici dans sa » voiture ; son cheval s'est abattu.... Je n'ai pu » en trouver pour le remplacer.... votre mon- » ture.... — Madame la comtesse me fait trop » d'honneur , dit le curé , et je suis tout à son » service ; mais j'y mets une condition : qu'il me » soit permis de lui présenter mes hommages. » On n'avait garde de le refuser. Il fut mené à la comtesse , qui , au premier mot et au premier

<sup>1</sup> Il avait , en route , cité à sa jolie compagne ce quatrain , de Daubasse :

« Bous ets pu bère qué lou jour ,  
 » Et la nège n'es pas pu blanche.  
 » Né bourri pas d'aoute palanque  
 » Per trabersa lou riou d'amour. »

signe , devina la mystification , et joua son rôle avec toute la dignité désirable ; car tous les jours de grandes dames visitaient son magasin , et leurs airs se prennent si aisément ! La jument fut acceptée , et si elle eût su parler , comme l'âne de Balaam , la première fois qu'elle reçut sur son dos le curé de Sainte-Marie , elle aurait pu lui raconter tous les ris , toutes les folies que sa complaisance fit naître pendant le restant du voyage , et lui aurait appris à se défier des comtesses de la Palanque et de leurs compagnons.

Mais revenons à notre table-d'hôte ; elle mérite que nous lui consacrons quelques instans de plus.

Parmi nos convives , un sur-tout était , à chaque repas , l'objet de nos regards et de nos observations. C'était M. D..... , pour qui les aubergistes du Gers et des départemens voisins ont établi un prix particulier et une carte personnelle. Son œil ardent parcourait en un instant tout le service , et l'aigle des montagnes ne fond pas avec plus de fureur sur sa proie que lui sur l'isard ou la perdrix. Je l'ai vu souvent indécis entre un plat qu'il tenait de sa main droite , un second qui occupait sa main gauche et un troisième que son regard tenait en arrêt , et réalisant ainsi le problème d'un âne entre deux mesures de son. Mais au lieu de mourir de

faim , comme l'ont décidé les savans , il trouvait toujours le moyen de s'approprier les trois mets à la fois. Sur sa droite , cinq ou six pains entassés , sur sa gauche , une douzaine d'assiettes empilées , le tout pour ne pas être distrait par le soin d'appeler les filles à chaque instant , l'isolaient à table et préservaient ses voisins de ses éclaboussures. Nous avons remarqué son goût prononcé pour les fraises , et nous nous arrangeâmes un jour de manière que le plat lui parvint vide ou à-peu-près..... Il nous quitta de colère , et se fit servir à part.

On le dit extrêmement *libéral* ; mais quel compte peut-on faire du libéralisme d'un gastronome de cette force , et comment un semblable appétit serait-il à l'épreuve d'un repas électoral ?

On assure aussi que M. D..... est *Cagot* d'origine , ce qui ne signifie pas hypocrite , tartufe , comme on pourrait le penser. On nomme ainsi , dans les montagnes , les descendans d'une caste vouée autrefois au mépris et aux humiliations. Leur origine est un problème qui n'a pas été encore résolu , et il serait trop long de rappeler ici les conjectures de différens écrivains à leur égard. L'opinion la plus commune <sup>1</sup> les

<sup>1</sup> Elle n'est pas cependant adoptée par Ramond , autorité si respectable pour tout ce qui touche aux Pyrénées.

fait descendre des Maures qui , vaincus par Charles-Martel , et refoulés dans les Pyrénées , où ils furent vaincus de nouveau par la population vaillante des montagnes , laissèrent partout des débris , des fuyards , objet éternel de haine et de mépris pour les peuples qu'ils avaient voulu asservir. On ne les souffrait pas dans les villes ; des distinctions flétrissantes les désignaient partout à l'exécration de leurs concitoyens , et les poursuivaient même dans le temple de celui devant qui les hommes sont égaux , comme les grains de la poussière de granit au pied du Vignemale ou du Mont-Perdu. On montre encore , dans l'église de Luz , la porte qui leur était réservée ; car un chrétien se serait cru souillé en rencontrant à l'entrée un de ces Cagots réprouvés ; et toute l'eau lustrale n'aurait pas suffi pour effacer une pareille tache. On dit que ces humiliations et le sentiment d'infériorité qu'elles ne manquent jamais d'inspirer , quand elles n'exaspèrent point et ne forcent point à la révolte , avaient porté atteinte , à la longue , non-seulement à leur moral , mais même à leur physique , et que c'est à cette cause qu'il faut attribuer l'existence des goîtres et l'idiotisme des crétins. De telles observations sont au-dessus de mes lumières , et je suis fâché que ma mémoire ne puisse rappeler ici tout ce que j'ai entendu

dire d'intéressant là-dessus par un savant médecin que je vis chez M. Jalon. Pour en revenir à M. D....., j'ose assurer que la trempe de son caractère pourrait dérouter les partisans de cette dernière opinion ; les gens d'affaires du Gers et du Lot-et-Garonne attesteraient au besoin l'activité de son esprit, comme tous les maîtres-d'hôtel redoutent l'activité de sa mâchoire.

Je ne quitterai point Bagnères sans parler de sa position délicieuse. Cette ville est assise aux pieds des montagnes, entre le riche Bigorre et la riante Campan ; elle s'étend depuis l'Adour, qui baigne la base des côteaux de la Ramière, jusques au mont Olivet ; ses rues, comme celles de Tarbes, sont arrosées par mille ruisseaux dérivés de l'Adour, dont l'un alimente un moulin à papier et plusieurs autres usines, et reçoit dans son cours les eaux salutaires de Salut et des autres établissemens thermaux, et les flots brûlans de la fontaine de Salies, dont on arrose, pour les cautériser, les blessures des chevaux. C'est entre ce ruisseau et la montagne, que l'on élève en ce moment un palais de marbre, où toutes les sources du gouvernement seront conduites, réunies et distribuées ; les constructions, encore ébauchées, de cet établissement permettent d'espérer que bientôt Bagnères surpassera en magnificence les lieux les plus célèbres et les plus fréquentés.

Pour jouir d'une vue admirable de panorama, il faut s'élever sur le mont qui domine ce palais au-dessus des bains de la Reine, dans une des allées qui circulent sur les flancs de la montagne. De là l'œil plonge sur Bagnères; et ses toits d'ardoise, ses murs de marbre, le labyrinthe de ses rues, la population brillante qui s'y agite en tous sens, forment un aspect pittoresque qui délasse les curieux du peu de fatigue occasionnée par cette ascension, tandis que, semblables aux traits à demi effacés d'une mémoire qui s'éteint, ou aux vagues pressentimens de l'avenir, les villes et les villages du Bigorre se présentent au loin enveloppés de vapeurs et confondus dans l'horizon avec les nuages.

Il ne faut pas non plus descendre du mont Olivet sans visiter la fontaine d'Angoulême, découverte et construction récentes, dont les eaux, sous la protection de M.<sup>me</sup> la Dauphine, sont déjà célèbres par leurs merveilleuses guérisons. Hélas! puissent-elles devenir salutaires à celle que j'y ai rencontrée! Cette enfant montrait tous les matins, sur le seuil de l'édifice, son visage pâle et souffrant; et souvent la fatigue et l'émotion de la course coloraient ses joues et lui donnaient une apparence de vie. Qu'elle était belle alors! Et peut-être.....

Ah ! rejetons cette triste pensée ! Espérons qu'elle n'a pas quitté un monde dont elle eût été l'ornement.

Un chemin rapide ramène le voyageur à Bagnères, en traversant le champ funeste où le malheureux Pinac succomba, victime de l'honneur français.

Dans le cabinet de lecture de *Frascati* se trouvait une brochure sur la bataille de Toulouse ; l'auteur y rendait un juste hommage à la valeur de notre armée et aux talens du maréchal Soult. Un jour, quelques jeunes Français, relisant cette brochure, s'aperçurent de plusieurs notes marginales nouvellement insérées au crayon, et qu'ils trouvèrent injurieuses pour l'honneur de l'armée française. Aussitôt il fut résolu d'en chercher l'auteur et d'en tirer vengeance. On soupçonnait trois Anglais qui fréquentaient *Frascati*. Pinac, officier distingué de notre armée, jeune encore quoique vieux de gloire, le plus beau de cette belle population des Pyrénées, plein d'honneur et de feu, tenait en main la brochure, lorsqu'il aperçut les Anglais, jouant dans la salle du billard : « Connaissez-vous ceci ? » dit-il à l'un d'entr'eux, en lui montrant les notes. — « Je ne vous comprends pas, répondit ce dernier. — « Moi, je le



» comprends », s'écria aussitôt l'un de ses compatriotes ; et il s'avoua l'auteur des notes que montraient Pinac. Pinac demanda raison, comme officier français, d'une insulte faite à la valeur française, et le combat fut demandé et accepté. On assure cependant que, dans la journée, l'Anglais donna des explications écrites qui auraient satisfait Pinac, si elles lui avaient été communiquées ; mais il ne les vit que sur son lit de mort. Ils se rendirent au lieu désigné, avec leurs témoins ; l'arme fut le pistolet. Deux cannes, placées à une courte distance, servirent de barrière à l'honneur, qui ne les dépasse jamais ; mais la mort, que de fois elle l'a franchie ! Pinac se porta sur sa ligne, résolu d'essuyer le premier feu ; son adversaire s'avança, en l'ajustant, et l'œil fixé ainsi sur son arme et sur son ennemi, il n'apercevait pas la canne restée derrière lui, quand Pinac lui dit, sans tirer : « Vous avez dépassé la ligne. — Cela est » vrai », dit l'Anglais, en reculant, et en l'ajustant toujours ; et quand il sentit son pied sur la canne, il lâcha la détente, la mort ! car Pinac tomba du coup, et mourut le soir à l'hôtel d'Angleterre, où on le porta baigné dans son sang. Il fallut dérober à la fureur de Bagnères l'auteur de sa mort, qui partit dé-

guisé en gendarme. Cette fureur était injuste ; car l'Anglais s'était comporté en brave. Mais il faut excuser l'excessive douleur d'une ville qui perdit, en Pinac, l'un de ses plus généreux enfans.





## CHAPITRE XII.

### Départ de Bagnères, Lourdes et son château.

Lorsque j'eus savouré toutes les délices de Bagnères, lorsque de nouveaux tableaux et de nouvelles émotions me devinrent nécessaires, que le temps moins variable, les nuages plus légers me permirent de poursuivre mon voyage, je partis pour visiter les autres établissemens thermaux, en me dirigeant, le premier jour, sur Lourdes, Argelez et Cauterets.

Il me fallut pour cela reprendre la route de Tarbes jusques au joli village de Montgaillard, d'où le chemin de Pau tourne vers le couchant et s'élève sur les hauteurs de Loucrup, pour descendre ensuite aux rives de l'Echez. Cette course donne l'occasion de passer en revue toute la ligne des Pyrénées, dont les côteaux que l'on traverse sont les avant-postes. Au-dessus de ces montagnes inégales et affectant mille formes

étranges , le Pic du Midi et le Pic de Montaigu se dessinent fièrement , comme les tentes des chefs au milieu d'un camp retranché. Mais quelles tentes ! quels chefs ! et quelle armée de géans !

Après avoir quitté le vallon qu'arrose l'Echez, en se dirigeant vers les plaines de Tarbes , la route se rapproche de la base des montagnes , et bientôt se présente aux regards le rocher où s'élève le château de Lourdes , et qui , sans doute détaché de quelque mont voisin , lors d'une de ces révolutions dont on voit tant de traces dans les Pyrénées , a roulé jusques aux bords du Gave de Pau.

« Sous cette tour , dont la gothique structure »  
 » sied si bien , dit Ramond , à la sévérité du »  
 » paysage , sous ces murs , témoins d'événemens »  
 » si tristement célèbres , et destinés jadis à »  
 » dérober à la pitié publique des gémissemens »  
 » d'eux seuls entendus , le peintre admire et »  
 » s'arrête , l'historien se rappelle de lugubres »  
 » anecdotes , l'ami des hommes passe en silence »  
 » et détourne les yeux. »

Et pourquoi les détournerais-je ? Non , l'ami des hommes ne craint pas de montrer la douleur que lui cause l'aspect de nobles infortunes ; l'ami des hommes n'en redoute pas les pénibles impressions ! Au lieu de passer en silence , élevons

la voix pour plaindre le malheur ; au lieu de détourner les yeux , jetons-les sur ces créneaux , donnons une larme à ces victimes de la politique , que l'on suspendit entre le ciel et la terre , entre des plaines magnifiques et des montagnes plus belles encore , au-dessus de ce Gave qui unit déjà la majesté d'une rivière à la vivacité d'un torrent , au-dessus des routes de Pau , de Bordeaux , de Paris , de l'Europe , que parcourent avec de superbes suites les heureux du siècle. N'en doutons pas , le choix de cette prison d'Etat fut un raffinement de cruauté. On voulait renouveler le supplice de Tantale , et faire sentir au malheureux captif tous les charmes de sa liberté perdue. Un prisonnier ordinaire , abruti par le vice , ne désirant la liberté que pour la licence , n'est guère susceptible de ces sensations douloureuses , qui prennent leur source dans une ame noble , mais opprimée. Le prisonnier d'état , au contraire , quel que soit son crime , c'est-à-dire son opinion (et , dans trente années de révolutions , nous avons appris combien il est facile d'être ainsi criminel) , le prisonnier d'état , disons-nous , est presque toujours sensible autant que fier. Il a , il est vrai , la consolante pensée de ne pas mériter son infortune. Mais si les remords ne bouleversent pas son sein , que de douleurs le déchirent , et qu'il lui en coûte de dévorer ses

larmes et de sacrifier ses plaintes au sentiment  
de sa dignité !

Du Gave qui mugit sondant les profondeurs ,  
Son œil de ces créneaux plonge sur chaque rive ;  
Pleurant sa jeunesse captive ,  
Du foyer paternel il rêve les douceurs.

Que de regrets, quelle peine mortelle ,  
Lorsqu'en un char rapide une jeune beauté ,  
Visitant d'Argelez le vallon enchanté ,  
Passe sous son regard et dans son cœur rappelle  
Ces images d'amour et ces tendres désirs  
Qui, pour lui, ne sont plus que d'amers souvenirs !  
De sa prison comme il envie  
De Français ces brillans essais ,  
Loin du monde et des cours transportant leur folie ,  
Et s'élançant aux monts pyrénéens !

Ah ! vous sur-tout, enfans de la victoire ,  
Qui, dans les camps, fûtes ses compagnons ,  
Cachez-lui, cachez vos galons ,  
Et tous vos insignes de gloire !

L'un de ces prisonniers un jour  
Brisant ses fers s'élança dans l'espace.....  
Mais ses pieds trompant son audace ,  
Il glissa dans l'abîme entr'ouvert sous la tour ;  
De tout son sang la roche fut rougie ;  
De ses geôliers l'ame flétrie  
Retrouva la pitié pour pleurer son destin.....  
Mais lui, non loin du Gave il exhala sa vie ,  
En disant : « Je suis libre enfin ! »

Lourdes est la patrie du général Marransin.  
J'aime mieux noter ici ce titre de gloire, que

de fouiller pour cette ville la poussière des temps passés.

Le voyageur s'y trouve du reste déjà élevé de 1266 pieds au-dessus du niveau de la mer, quoiqu'il ne soit encore parvenu qu'au pied des premières montagnes.





## CHAPITRE XIII.

### Argelès et Pierrefitte.

L'admiration n'a point de bornes , et cet heureux sentiment ne s'use jamais. Feindre d'être ennuyé de tout, se montrer froid et indifférent en face des plus grandes merveilles, est un genre de fatuité assez commun , mais qui donne une triste opinion du goût , de l'esprit et du caractère. Voyez , au contraire , l'observateur éclairé et de bonne foi ; son admiration est inépuisable comme la nature , qui , en lui donnant ce sentiment exquis , a pris soin de lui fournir des alimens ; et l'on ne sait ce qui étonne le plus , ou de ce feu divin qui brûle en nous sans se consumer . ou de ces créations toujours belles et toujours nouvelles. Je citerai dans un voyage des Pyrénées M. Jalon. Il y a peut-être trente ans qu'il habite ces montagnes , qu'il les visite , les gravit , qu'il interroge leurs flancs ou dessine leurs contours et leurs sites , qu'il en parle avec



tous les étrangers. Eh bien ! c'est toujours avec le même plaisir , avec la même vivacité , avec la même fraîcheur d'admiration. La nôtre , toute jeune qu'elle était , pâlisait devant la sienne ; et je ne saurais peindre , comme lui , ses vives sensations lorsque , du Pic-du-Midi , il aperçut l'Océan et *devina* la Méditerranée. M. Ramond a parcouru les Pyrénées dans sa jeunesse ; depuis , il y a vécu proscrit ; il les a revues dans des jours plus tranquilles. Lisez , comparez son voyage aux montagnes Maudites avec ses dernières tentatives sur le Mont-Perdu , et osez décider à quelle époque il a montré le plus d'ardeur , le plus de plaisir , le plus d'admiration. L'adversité , qui jette un voile de deuil sur tous les charmes de la vie , n'avait point désenchanté pour lui les montagnes ; tandis que les hommes le poursuivaient , il utilisait sa fuite en étudiant le sol de chaque retraite ; et lorsqu'il s'élevait , comme l'izard devant le chasseur , jusques aux gorges les plus affreuses , il s'arrêtait de temps en temps pour y chercher des fossiles ou pour interroger sur les révolutions du globe les couches des rochers qui le dérobaient aux fureurs de notre révolution. Mais aussi quelle retraite , quel exil pour un sage , et que pouvait craindre dans les Pyrénées celui qui s'écriait sur la Maladetta :

« Que ne peut-il vivre ici , où nulle main ne  
 » pèse encore , l'homme paisible , qui ne veut  
 » pas plus subjuguier ses frères qu'en être sub-  
 » jugué ! Soumis seulement à celui qui règne  
 » sur les déserts comme sur les empires , que  
 » ne peut-il y fuir les orages de la société et ne  
 » courber sa tête que sous ceux de la nature ,  
 » n'avoir à redouter que des vents , des eaux et  
 » des rochers , ne connaître comme l'izard léger  
 » d'ennemis que ceux qui en veulent à la vie ,  
 » et d'angoisses que celles de la mort ! . . . . .  
 » . . . . .  
 » Que ne peut-on être sur ces monts témoin  
 » des brumes et des ouragans de décembre ;  
 » construire sur une pente assez rapide , pour  
 » que les neiges ne puissent s'y accumuler , sur  
 » un rocher capable de résister au choc des  
 » lavanges , une demeure chaude , solide , bien  
 » approvisionnée , où un observateur pût être  
 » présent à ces révolutions , dont la nature a ,  
 » jusqu'à ce jour , éloigné tout ce qui respire ;  
 » être spectateur de ces phénomènes qui , de-  
 » puis tant de siècles , n'ont point eu de témoins ;  
 » soumettre à des calculs , assujettir à des mesu-  
 » res les combats des élémens , la vitesse des  
 » vents , la puissance des neiges déplacées , les  
 » convulsions de l'air et de la terre ! Non , ses  
 » jours ne seraient point livrés à l'ennui ! »

Il est vrai que M. Ramond ne manifeste pas toujours des désirs aussi élevés, et que dans un autre lieu il disait avec Tibulle :

Quam juvat immites ventos audire cubantem,  
 Et dominam tenero continuisse sinu :  
 Aut gelidas hibernus aquas quùm fuderit Auster  
 Securum somnos, imbre juvante, sequi !

Mais tout ceci me détourne de ma course et de mon but, car, je voulais seulement dire, qu'après avoir admiré la vallée de Campan, qui, dans mon voyage des Pyrénées, a eu pour moi tout le charme des premières amours, je ne suis pas resté calme et indifférent, dans le magnifique vallon d'Argelez. J'y ai même trouvé plus de beautés, un tableau plus vaste, un cadre plus riche, et un système de contrastes mieux entendu. La plaine de Tarbes touche à la vallée de Campan ; le voyageur y arrive sans obstacle ; le plaisir de la voir ne lui coûte pas une crainte, une fatigue, une émotion. Mais dans Argelez, quelle différence ! A peine quittez-vous Lourdes, dont le château vous a déjà disposés aux sombres impressions, à peine avez-vous dépassé ses marbrières, que la route vous élève brusquement au-dessus du Gave, dont les ondes roulent à vos pieds, tandis que des montagnes d'ardoises pendent au-dessus de vos têtes et vous écrasent de leur aspect. De temps en temps une

mine qui éclate, répand dans cette gorge le retentissement de son tonnerre factice. Vous passez le Gave, mais la rive gauche ne change pas encore les impressions de la rive droite. Le Gave, il est vrai, s'éloigne déjà et commence à caresser la plaine; mais l'aspect lourd et triste des montagnes à demi-nues pèse encore sur vos yeux. Des ruines, des tours, des créneaux semblent vous défendre l'entrée de ce pays de féeries. Que l'homme est petit quand il ose placer ses faibles travaux au milieu de ces gigantesques créations! Si ces ruines furent des remparts élevés contre une invasion ennemie, il faut plaindre ce pays d'avoir été obligé jadis de transformer ses bergers en soldats. Si ces constructions sont l'ouvrage de l'orgueil, elles l'ont mal servi, car elles ne prouvent que la faiblesse. La main des hommes ne parviendrait pas au bout de plusieurs siècles à atteindre la hauteur du moindre coteau d'Argelez; un caillou seul domine quelquefois la demeure de toute une famille; la plus forte tour féodale disparaîtrait en poussière devant le plus faible éboulement; et lorsque le comte Dijon voulut faire transporter à Nérac, pour servir de piédestal à la statue de Henri IV, le moindre des blocs d'Argelez, il fallut démolir des remparts et élargir des portes de ville, afin de lui ouvrir un passage. Je crois

l'avoir déjà dit, c'est surtout aux pieds des montagnes que tous les hommes devraient se trouver égaux, dans leur petitesse et leur néant.

Mais revenons à des idées plus riantes. Voilà Vidalos ! Le rideau de la plus belle des scènes est levé. Tout est frais et gracieux maintenant, si tout était auparavant noir, aride et terrible ! Quel luxe de végétation ! Quels torrens de lumières ! Et j'étais seul ! et je cherchais vainement près de moi un ami, un étranger même, à qui je pusse dire : « Cela est beau ! Cela est admirable ! » Ah ! ne gâtons pas ce tableau dans une copie mesquine ! Pour peindre ces vieux chênes qui étendent leurs rameaux sur le penchant des montagnes ; ces peupliers qui élèvent au bord du Gave leur élégante pyramide de verdure ; les détours du Gave qui semble accourir partout où se présente un joli paysage pour en compléter la grâce et la beauté ; ces prairies qu'arrosent mille ruisseaux, ces montagnes que la nature a revêtues de ses habits de fête et qui offrent aux voyageurs leurs plans doucement inclinés et émaillés comme d'immenses pièces de mosaïques ; toutes les expressions restent sèches et arides, et le sentiment que l'on conserve de ces beautés augmente le désespoir de les rendre d'une manière digne d'elles.

Argelez est assis au milieu de cette plaine que

les montagnes entourent de toutes parts. C'est de là, qu'on peut saisir l'ordonnance de cette vallée longitudinale, où débouchent, chacune avec son Gave, huit vallées plus ou moins étendues, plus ou moins belles. Ce sont : Valsurguère, Castelloubon, Davantaïgue, Extrême de Sales, Azun, Saint-Savin, Cauterets et Barrèges. Les têtes de ces vallées et quelques monticules, débris des monts, tels que Balandraü, les hauteurs de Castelloubon et de Saint-Savin, jettent quelque confusion dans la plaine, et l'œil a de la peine au premier aspect à les démêler. Mais à Vidalos, tout semble changer de place et se ranger en ordre et en symétrie, comme si la baguette d'une fée avait commandé à ces rochers. Une fois introduits dans cette belle vallée, vous n'apercevez plus la brèche<sup>1</sup> qui vous a livré passage, et cette espèce d'enchantement augmente encore votre charme et vous permet de croire aux prestiges.

C'est aux portes d'Argelez, dans le village de Vieuzac, que, semblable à un nuage chargé de

<sup>1</sup> Le mot de brèche me paraît ici convenable et je partage l'opinion de ceux qui pensent que les vallées furent autrefois des lacs, dont les eaux rompirent leurs digues naturelles, et s'ouvrirent un passage représenté aujourd'hui par les gorges qui précèdent chaque vallée. C'est surtout à Gavarnie que l'on peut se convaincre de cette vérité. On y remarque trois bassins dont les eaux paraissent s'être échappées récemment. Le plus élevé n'a point encore de verdure; les deux autres commencent à s'en revêtir.

grêle et de tonnerre , trop souvent l'effroi de ce beau vallon , naquit le conventionnel Barrère. C'est lui qui , je crois , n'a pas craint de dire :  
 » En révolutions , il n'y a que les morts qui ne  
 » reviennent pas. » Mot affreux et qui rappelle celui-ci de l'abbé des Citeaux, dans la guerre des Albigeois : « Tuez-les tous , Dieu reconnaîtra  
 » les siens. »

Après Argelez , Saint-Savin se présente sur la droite, au milieu des arbres et sur le penchant de la montagne. Dans la vallée de Campan , les murailles blanchies , les charmilles taillées et les peupliers alignés de Saint-Paul , m'ont paru mesquins et indignes du cadre où ce prieuré a été placé. Saint-Savin est mieux en harmonie avec ce qui l'entoure , et se cachant à demi derrière un massif de verdure , il unit la majesté des forêts à la noblesse du site , au charme des souvenirs. Fondé par Charlemagne, sur l'emplacement du palais Emilien qu'avaient bâti les Romains , détruit par les Normands , rétabli par Raimond, comte de Bigorre, ce monastère servit de refuge à l'illustre Marguerite , grand'mère de Henri IV , pendant un orage terrible qui la chassa de Cauterets. On aime à voir dans cette vallée rajeunie tous les ans par tous les charmes du printemps et de l'été , ces vieux murs qui rappellent des images de gloire , de piété et

d'amour; car on sait que la réunion des pensées tendres et ascétiques n'est point une monstruosité.

On quitte cet aspect avec peine pour contempler Soulom, qui termine et barre la vallée, et semble défendre la gorge de Cauterets à nos belles languissantes, et le défilé qui mène à Barèges à nos braves mutilés. Mais quand on est à ses pieds, cette sentinelle terrible se recule devant le voyageur, pour lui livrer les deux étroits passages qu'il n'avait pas d'abord aperçus; deux Gaves descendent de ces deux gorges, et se réunissent à Pierrefitte pour arroser ensemble la vallée d'Argelez. Pierrefitte, dernière poste du Royaume, est bâtie à la jonction des deux Gaves, des deux défilés et des deux routes; je pris celle de droite pour monter à Cauterets.







## CHAPITRE XIV.

Gorge de Cauterets, Cauterets, Table-  
d'hôte, Pont d'Espagne, Lac de  
Gaube, Etablissements Chermanx.

Après avoir terminé ma course dans les montagnes, je me suis félicité de l'avoir commencée par Bagnères, Lourdes, Argelez et Cauterets, et d'en être revenu par Barèges, le Tourmalet et Tramesaïgues. M'élevant ainsi constamment du gracieux au terrible, mes premières impressions n'ont jamais nui aux suivantes, et un voyage en sens contraire, m'explique, seul, les étonnantes assertions que j'ai entendu hasarder sur Cauterets et ses environs. Je conçois que le voyageur descendu des horreurs de Barèges et des merveilles de Gavarnie, ne s'attache dans Cauterets, qu'à la partie qui fait contraste, et vante beaucoup plus les douces beautés de son vallon, que sa gorge, ses Gaves

et ses cascades. Mais de même que les ardoisières de Lourdes font ressortir la vallée d'Argelez, la vallée d'Argelez, à son tour, fait mieux apprécier le double défilé de Pierrefitte. Après avoir doublé la maison de poste et gravi la rampe que la route forme brusquement à la sortie du village, je sentis battre mon cœur avec force à l'aspect de cette nature sauvage, de ces montagnes de schiste et de granit, formant sur ma tête d'immenses arcades et montrant au-dessus des nuages un front couronné de sapins ou des aspérités dont l'élévation lassait mon regard. Il semble à chaque minute dans ce noir défilé, où le Gave et la route se pressent l'un contre l'autre, se croisent et se disputent l'étroit espace laissé par les montagnes, que toutes ces masses vont s'écrouler. Le lit du Gave encombré par-tout de débris granitiques, comme les blocs gigantesques qui bordent la route, montre en effet des traces incontestables de semblables éboulemens ; et sur la *côte du Limaçon*, on remarque des marbres étrangers à cette gorge, qui, par une secousse terrible, s'étant détachés d'une montagne calcaire, située au loin au-delà du Gave, et dont on aperçoit encore les murs ruinés, ont roulé dans une gorge voisine, et par un bond que l'imagination ne pourrait admettre, si l'œil ne s'en assurait aisément, ont franchi le Gave.

et le gouffre où il écume, et ont remonté sur les flancs de la montagne opposée. Mais que de fois, depuis, la beauté légère et la jeunesse insouciantes, ont passé au milieu de ces chaos<sup>1</sup>, sans s'enquérir de leur origine, jouissant du présent sans songer au passé, sans puiser dans le passé des craintes pour l'avenir; heureuse disposition de l'esprit français qui sème de fleurs une terre dont chaque place rappelle une destruction! C'était l'heure où la fille d'Argelez et de Pierrefitte rapportait de Cauterets le prix de ses fraises et du lait de ses troupeaux. L'habitude des montagnes lui a donné sur ces routes, où nous nous courbons haletans, une aisance difficile à décrire. Le capulet lui prête un air de mysticité, que démentent un jeu piquant de physionomie et des yeux noirs d'où jaillissent en regards passionnés tous les feux du midi. C'est la grâce française rehaussée par la beauté espagnole.

J'avais dépassé la dernière rampe, celle du Limaçon, et j'accordais un moment de repos à mon cheval, lorsqu'une cavalcade de dames et de jeunes français me dépassa, après m'avoir renfermé pendant quelques secondes au milieu d'eux; à leur tête se faisait remarquer

<sup>1</sup> On nomme *Chaos* dans les Pyrénées les amas de blocs et de débris des monts.

non comme la plus jolie , mais bien comme la plus étourdie , une dame , que je sus ensuite être M.<sup>me</sup> de G..... ; *elle faisait* en ce moment, comme on dit, *le beau* de Cauterets. La nature semblait s'être fait un malin plaisir de déplacer chez elle toutes les beautés qui rendent une femme si attrayante , et elle avait , entr'autres , jeté sur une de ses épaules des contours qu'on aurait trouvés ravissants ailleurs. Le soir , à l'hôtel , j'entendis beaucoup parler d'elle , de son esprit , de ses folies. « Eh quoi ! à son âge ! » dit un beau militaire , qui portait sur sa poitrine le ruban de l'honneur , pour remplacer sans doute le bras qui lui manquait. « Quel » âge , lui donneriez-vous donc ; » répondit un jeune homme qui me parût être un chaud partisan de M.<sup>me</sup> de G..... « — Mais cinquante » ans au moins ; — Cinquante ans ! Elle n'en a » que trente deux. — Peste, reprit le capitaine, » elle est bien formée pour son âge.

On ne se fait pas , du reste , l'idée , sans les voir , du charme que jettent dans ces gorges ces brillans escadrons ; je les suivis de loin , et la montagne de Peguère ne tarda pas à m'offrir en face sa pyramide et son glacier. Tournant insensiblement à gauche , d'abord à travers des prairies dont l'heureuse verdure reposait mes yeux , et ensuite le long des

bosquets plantés par M. Labat , je trouvai Cauterets , assis non loin du Monné , peuplé d'étrangers et me représentant tout le luxe , tout le mouvement d'une grande ville , dans un village des Pyrénées.

Je donnai précipitamment mon cheval au premier garçon d'écurie que je rencontrai ; et pour mettre à profit deux heures de jour qui me restaient encore , je me portai sur la route de la Raillère. Un pont de marbre blanc me conduisit bientôt sur la rive gauche du Gave , que je suivis en le remontant ; et passant devant la Raillère , je parvins à un pont de bois , où je m'arrêtai d'admiration ; car le plus beau de tous les spectacles que j'eusse encore aperçus s'offrit tout-à-coup à moi , comme un changement à vue d'une scène immense. J'en demande pardon à mes lecteurs , mais je suis forcé pour rendre mes émotions de recourir aux expressions et aux figures d'une langue formée au milieu d'une nature défigurée et des ouvrages des hommes. Ces comparaisons réduisent à nos proportions les beautés des montagnes , et pour les peindre il faudrait un langage né dans leur sein et digne d'elles. Ce langage , du reste , existe ; il est brillant d'images , plein d'énergie , tantôt brusque et sauvage , comme le bruit des torrens et leurs

bonds impétueux ; tantôt doux comme le murmure du ruisseau de la vallée , tendre comme le cœur de la fille du midi. Despourrins nous a fait connaître les beautés de cet idiôme , et le charme des chants de ce barde Pyrénéen n'est pas assez apprécié.

Les baigneurs qui vont chaque année implorer les naïades du petit Saint-Sauveur , du Pré et du Bois , le voyageur qui s'élève aux pieds du Vignemale , les dames qui osent visiter le lac de Gaube , tous font une pause sur ce pont de bois que l'on croirait jeté dans cette gorge par le goût exquis d'un Vernet, car toute autre construction y serait une disparate. Le spectateur voit de ce pont le Gave de Lutour se précipiter , plutôt que descendre , à ses pieds , comme des flocons de neige ; et sur sa droite , le Gave du Val de Marcadau , bondir en mugissant sur les rochers qui protègent les établissemens du petit Saint-Sauveur et du Pré.

Trois heures s'étaient à peine écoulées , depuis que j'avais laissé dans la vallée d'Argelez toute la fraîcheur du printemps , toute la lumière de l'été. Ici , c'était l'hiver avec ses neiges et ses brouillards. Le soleil ne plonge qu'un instant ses rayons dans ces profondeurs ; en ce moment , il ne dorait même plus le sommet des monts , et le crépuscule que rendaient plus douteux encore

la poussière des cascades , la fumée des sources thermales et les vapeurs sorties du flanc des montagnes , s'étendait sur tous les objets comme un voile magique , et me disposant aux illusions , me rappelait les créations du barde écossais , et me montrait les formes d'un guerrier dans le nuage qui descendait des monts , ou le palais de Fingal dans les brouillards suspendus au-dessus de la Mahourat.

La nuit me ramena vers Cauterets , et je rentrai au Lion d'or pour y dîner. Une table était servie , et je n'eus que le temps de m'informer du nombre et du caractère de ceux qui la composaient. J'y vis un médecin jeune encore , un vieux officier décoré , un bon propriétaire , qu'un rhumatisme, pris à la charrue, avait amené à Cauterets , et deux étrangers que je venais de rencontrer sur la route du pont d'Espagne ; l'un d'eux avait 20 ans environ , l'autre plus de 50 ; celui-ci était porteur d'une physionomie assez heureuse , mais que gâtait pourtant une légère teinte de pédantisme. J'appris que ces deux derniers étaient un jeune homme de qualité et son gouverneur , faisant un voyage d'étude et de curiosité.

Le plus saillant de cette réunion était le médecin qui ne manquait ni de talent ni de finesse , en y joignant beaucoup d'originalité. Quand il

se décida au voyage de Cauterets, il lui en coûtait d'abandonner sa clientèle, et un docteur gascon était seul capable de trouver l'expédient, au moyen duquel il sut tout concilier. Chacun de ses malades reçut le conseil de prendre les eaux ou les bains de Cauterets, et l'on fut un jour fort étonné dans ce village, de voir arriver tous les trouskis de l'Armagnac, que le docteur avait mis en réquisition pour y entasser ses malades. Quant à lui, il voltigeait à cheval de voiture en voiture, encourageant la paralytique, consolant la pulmonaire et cajolant la vaporeuse.

Le vieux officier dont j'ai déjà parlé, était de cette ambulance. On l'avait surnommé dans Cauterets le colonel S. N. D. D., par allusion à un mot énergique dont il ornait chacune de ses paroles. C'était l'ami intime du docteur, et il était toujours prêt à jurer pour lui. Notre rusé médecin ne se serait pas volontiers privé de sa société, et il fallut lui trouver aussi une maladie. Mais la chose n'était pas facile, car le colonel était gros comme un major, et frais comme un *directeur de nones*. Toutes ses blessures étaient parfaitement cicatrisées; il ne lui restait des incommodités qu'entraîne le service militaire, qu'un appétit dévorant, dont il ne voulait pas se guérir. Le docteur cependant accumula les dissertations, les observa-



tions , les conseils , les menaces , les mots techniques. Le gros juron du vieux officier ne tint pas contre l'artillerie effrayante de son ami , et il demeura persuadé qu'il était à *la veille de faire une grosse maladie*. C'est avec ces impressions fâcheuses qu'il arriva à Canterets , où néanmoins pendant quelques jours il dîna et jura assez bien. Mais un soir , enfin , une marchande lui offrit des mouchoirs dont il acheta une douzaine. Pendant la nuit il faisait chaud , le gras colonel était en nage , et il s'essuya plusieurs fois le front , le col et les joues. Le matin , quand il voulut jeter les yeux sur un miroir , il se fit peur , comme ce garde du café Montpensier. Son aspect était effrayant , en effet. « Le docteur avait raison , » se dit-il , je suis un homme mort. Mais , » S. N. D. D. ! que la mort arrive , et elle ne » me fera pas rompre d'une semelle ! » Pour ce faire , il se remit au lit , et il y resta toute la journée. Vers midi , des douleurs d'estomac le prirent. « Ce ne peut être la faim , se dit-il , » allons , c'en est fait sans doute !... » Et pour se distraire , il se mit à réfléchir au désagrément de mourir dans son lit , comme un bourgeois , et à repasser dans sa mémoire toutes les batailles où il aurait préféré de succomber. Enfin , vers le soir , il n'y tint pas. « S. N. D. D. , s'écria-t-il , » je suis bien bête de l'attendre ici ! Qu'elle me

» cherche, si elle veut ! » Et le voilà qui s'achemine vers l'hôtel. On s'empessa autour de lui ; il avait manqué au déjeuner, c'était un événement, un grand sujet d'alarmes. On s'informa de sa santé avec intérêt, car il était aimé, et digne de l'être. Ces soins l'attendrèrent. « Je suis bien malade », dit-il, d'un air pénétré, en se mettant toutefois à table ; et il commençait à entraîner dans son tourbillon tous les plats qui arrivaient successivement dans son voisinage, le tout au grand étonnement de ses convives, lorsque quelqu'un parla des mouchoirs achetés la veille. « Cela pourrait bien être », dit-il, sans trop s'émoi, et ce ce n'est qu'après avoir copieusement dîné, qu'il consentit à faire disparaître les taches bleuâtres qui l'avaient tant effrayé.

Tels furent les interlocuteurs d'un dialogue dont je vais chercher à rappeler quelques mots.

Les femmes en furent d'abord le sujet, comme de raison, et l'on y traita, à l'occasion de quelques-unes d'entr'elles, la question si plaisamment résolue par Molière dans ses *Femmes savantes*.

Le gouverneur, son jeune élève et même M. le colonel S. N. D. D. soutinrent que les talens s'alliaient fort bien avec les grâces, et que la langue italienne et la langue anglaise ne gâtaient pas une jolie bouche.

Le docteur disait au contraire que , chez les femmes , c'était presque trop d'une langue , et il fut ajouté sur ce texte beaucoup de choses , que ma mémoire n'a pu conserver. On cita les dames qui faisaient en ce moment l'ornement des divers établissemens thermaux ; on parla de M.<sup>me</sup> de L.... J....., qui donnait des fêtes à Barrèges ; de M.<sup>me</sup>\*\*\*, qui était parvenue à chasser l'ennui de Saint-Sauveur ; de M.<sup>me</sup> G. , qui mettait Caute-rets sans dessus dessous. On raconta que M.<sup>lle</sup> D. C. venait d'escalader la brèche de Roland. « Et » ce qui étonne le plus , dit le colonel , c'est » qu'elle y est montée sans caleçon, S. N. D. D. » Le ton de l'officier m'annonçait une épigramme ; j'en demandai l'explication ; et le docteur m'apprit que , pour cette ascension , M.<sup>lle</sup> D. C. avait dû être précédée par un guide , qui taillait , avec sa hache , des degrés dans la glace , et suivie d'un jeune homme dont les yeux surveillaient son ascension , et qui l'aurait retenue si le pied lui eût manqué. « Eh bien ! dit alors le gouverneur , » vous m'en croirez , si vous voulez ; mais si » j'avais une femme , j'aimerais mieux qu'elle » parlât le latin et même le grec , que de la » savoir ainsi sur la brèche , sans caleçons , avec » d'autres que son mari. » On rit un moment de cette sortie ; mais déjà la conversation prenait un ton plus sérieux , car la brèche de Roland

avait rappelé le cirque. « Au reste, dit le médecin, je ne conçois pas l'engouement qu'on a pour Gavarnie; au fait, qu'est cette cascade? »

LE JEUNE ÉLÈVE.

« La plus élevée de l'Europe, puisqu'elle tombe de 1266 pieds d'élévation, et que celle de Lauterbrunnen n'en dépasse pas 900. »

LE MÉDECIN.

« Cela peut être, monsieur; cependant vous conviendrez que la chaîne des Pyrénées ne nous présente ni des monts aussi élevés, ni des lacs aussi étendus que la Suisse et les Alpes. »

L'ÉLÈVE.

« Certainement, monsieur, les Alpes sont en général plus élevées; mais ce n'est pas un motif pour justifier vos dédains à l'égard des Pyrénées. Je sais très-bien que le Mont Perdu, par exemple, n'a que 3436 mètres d'élévation, tandis qu'on en donne 4775 au Mont Blanc; que le Vignemale n'en a que 3356 et le Cylindre 3332, tandis que le Mont Rose s'élève de 4736 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée; qu'enfin le Pic du Midi n'a que 2935 mètres, tandis que le Col du Géant en a 3426. Mais le Chimborozza, au Pérou, domine l'Océan de 6530 mètres;

faut-il donc renoncer à voir les Alpes ? Mais un pic du Tibet a 7821 mètres de hauteur ; faut-il donc mépriser les Andes ? Enfin, monsieur, les montagnes de la Lune ont deux fois la hauteur des Cordilières ; celles de Vénus s'élèvent jusqu'à la hauteur de 22,000 toises..... »

Ici le dialogue fut interrompu par une exclamation du bon cultivateur, qui n'avait jamais entendu parler de pareilles choses, et qui laissa percer dans ses cris de surprise des marques d'incrédulité.

« Que diriez-vous donc, ajouta le médecin, avec un sourire, enchanté qu'il était de se rabattre sur le paysan, que diriez-vous des montagnes du Soleil, que l'on présume avoir 200 lieues d'élévation ? »

Le paysan ne répondit rien. Dans ses habitudes, après son curé, un médecin était la chose qu'il révérait le plus au monde, et il crut en donner une grande preuve en gardant le silence sur les extravagances qu'on venait de lui débiter.

En ce moment on apporta des truites saumonées du lac de Gaube, et leur goût exquis ayant reconcilié le docteur avec les Pyrénées, on parla de ce joli poisson, de son agilité merveilleuse pour lutter contre les cascades. Puis on en vint aux Gaves, aux gorges qu'ils parcourent, aux montagnes qu'ils creusent ; quelques verres de

Jurançon et de Roussillon ayant exalté les cerveaux , on se demanda au dessert quelles causes avaient ainsi sillonné les montagnes en vallées , en gorges , en abîmes ; et pendant que dans cet heureux village de Cauterets , où toutes les saisons apportent leur tribut , nous savourions la pêche du Béarn , les raisins du Bigorre , la fraise des montagnes et les parfums de la framboise espagnole , chacun fit part de ses rêveries , ou pour mieux dire des rêveries de son auteur de prédilection , et le dialogue continua en ces termes :

LE GOUVERNEUR ( d'un ton de professeur ).

« La disposition en couches soit horizontales , soit verticales , soit inclinées , de la portion de l'écorce du globe que la science a pu pénétrer ou que les mineurs ont pu explorer , leurs différentes natures , les débris des corps organisés qui s'y trouvent renfermés , ces fossiles que l'on reconnaît à de si grandes profondeurs , ou dans des climats où les animaux , dont ils sont les restes , ne pourraient vivre aujourd'hui , mille faits , qu'il serait trop long de rappeler , donnent à l'observateur impartial la conviction que la terre a éprouvé différentes révolutions , les unes antérieures et les autres postérieures à la création des êtres vivans , et bien certainement les ébou-

lemens, les avalanches, les alluvions, les dégradations des montagnes, quelque considérables qu'on puisse les supposer, les bancs de coraux, les dunes, les volcans, toutes ces causes qui agissent de nos jours n'ont pu produire les couches de la terre, les incliner, les renverser et y enfouir tout ce que nous y remarquons. Il y a loin de ces objets incrustés dans la pierre à cet homme fossile trouvé à la Guadeloupe. Si les causes modernes peuvent expliquer ce dernier fait, tous les autres restent en dehors, et il en résulte que des révolutions bien autrement terribles ont pu seules produire ces phénomènes, qui exercent nos observations et étonnent notre jugement. »

L'ÉLÈVE.

« Ajoutons que l'on ne saurait fixer le nombre de ces catastrophes; car, comment expliquer par une seule, ces fossiles alternativement d'origine marine et terrestre, que l'on rencontre dans les mêmes lieux, mais dans des couches de même nature ?

LE COLONEL.

Vous m'apprenez du nouveau, S. N. D. D. ! Et voilà des révolutions bien différentes des révolutions Romaines, des révolutions de Suède, et de Portugal, et même de notre révolution

française, qui étaient les seules, je vous le jure, S. N. D. D., que je connusse jusqu'à ce jour. Mais, Docteur, quelles causes trouvez-vous à de si belles choses ?

#### LE MÉDECIN.

Oh ! Colonel, il y a de quoi choisir, et les systèmes, si vous en demandez, ne vous manqueront pas. S'il nous restait plus de vin à boire, je pourrais vous en rappeler plus de quatre-vingts. Voici, du reste, le mien :

Il sortit un jour du soleil des émanations prodigieuses de *fluides aërisformes*, dont les *molécules* s'étant rapprochées produisirent les *planètes*, les satellites, et même les comètes.

C'est ainsi que le noyau de notre globe fut formé par le rapprochement de ces molécules, dont l'*afinité* réciproque fut la plus puissante. D'autres substances enveloppèrent ce noyau et formèrent les *granits*, que l'on trouve toujours les derniers dans les fouilles, dans les excavations, dans les mines, etc., etc. ; puis vinrent les autres *terrains*, et par-dessus tout une mer immense.

« Bientôt la vie vint agiter cette masse. Le *granit* poussa des *excroissances*, des montagnes, qui sont comme les *organes* du Globe, et lui servent au même usage que les *trachées* dans les animaux et les végétaux..... »



« Ne souriez pas ainsi d'un air moqueur. Pourquoi voudriez-vous que les planètes fussent des masses inertes et sans organisation, tandis que la nature a tant dépensé de vie dans la création d'un insecte ? »

#### LE GOUVERNEUR.

« Votre ton, docteur, indique assez que vous partagez l'incrédulité de notre brave commensal, et je ne vous crois pas plus que lui partisan des systèmes. Les gens de votre profession savent pourtant en faire aussi. Par exemple, que d'écrits et de cris de nos jours pour les systèmes de Gall, de Le Roy, de Broussais surtout. On vous a vus, comme les conquérans, compter les morts de chaque parti et.... Mais pardon ! je touche ici une corde délicate. Colonel ! vous préférerez, sans doute, le système du feu, créé par l'un de nos plus beaux génies. »

« Selon lui, il y a 96,000 ans qu'une comète effleura le soleil, et en détacha la 650.<sup>e</sup> partie, qui fut lancée de ce choc dans l'espace. Mais brisée par la force qui l'avait projetée, elle forma toutes les planètes que nous connaissons. »

» Notre globe ainsi formé mit 33,911 ans, pour se refroidir jusqu'au point de pouvoir être touché ; et 74,047 ans, pour devenir capable d'être habité et cultivé. »

« Mais lors de son incandescence , ce globe avait repoussé de sa surface un océan réduit en vapeurs et qui se perdit dans l'atmosphère. A la diminution de la chaleur du Globe , ces vapeurs se condensèrent et retombèrent , mais bouillantes , mais brûlantes encore ; et quel est celui qui pourrait calculer leur force irrésistible , au moyen de laquelle les parties solides et vitrifiées du Globe furent attaquées et dissoutes? »

« C'est le mouvement de ces eaux roulant vers l'équateur en vagues , dont notre imagination même ne peut se représenter l'immensité , qui forma sous elles les chaînes principales des montagnes , qui toutes ont une direction constante de l'orient à l'occident. Puis les eaux diminuèrent et s'enfuirent dans les cavernes intérieures ; les continens parurent ; les animaux et les végétaux s'animèrent. »

« Ce système quoique maintenant réduit au rang des fictions , n'en fait pas cependant moins d'honneur à celui qui l'inventa. Il faut le lire dans le livre de son auteur. Son éloquence est entraînante. Rien n'étonne , une fois le fait principal admis ; et tout en lui refusant notre croyance , nous devons notre respect à une aussi sublime conception. Elle n'est pas d'ailleurs abandonnée en entier ; le feu central combattu par *Saussure* et tant d'autres , est reproduit par M. le marquis

*de Laplace*, et appuyé des expériences de M. *Mitcherlich*; et Buffon pourrait bien dans ce *cercle*, que je n'ose nommer *vicieux*, de systèmes qui, tour-à-tour, sont conçus, combattus, détruits et ressuscités, voir remettre en honneur celui que je viens de vous indiquer, quoique plusieurs pensent que la formation des montagnes est due à un liquide général qui tenait tout auparavant en dissolution, et à la cristallisation qui s'en est ensuivie. Je vais..... »

LE COLONEL.

« Eh! Messieurs, je vous en prie, arrêtons-nous ici un moment. Tout cela est bien beau, et surtout bien clair. Mais, S. N. D. D., ce que j'en comprends me prouve que vous vous éloignez furieusement de la Genèse et de la création du Monde, telle que nous la tenons de Moïse. »

LE JEUNE ÉLÈVE ( en souriant ).

« Pas autant que vous le croyez, Monsieur; quelques savans ont pensé que l'histoire de la création rapportée par Moïse, n'est que le détail de la nouvelle forme que la terre a reçue, quand la main du Tout-Puissant a régularisé sa marche, et que c'était jadis une comète inhabitable, dont l'atmosphère formait le chaos de l'écriture. D'autres se sont attachés à expli-

quer l'état du Globe par la création et le déluge universel. Mais le temps donné leur paraissant trop court, ils ont fait des *six jours* autant de périodes indéfinies. Il s'en est trouvé qui ont créé la terre avec l'atmosphère d'une comète, et l'ont inondée avec la queue d'une autre. Selon eux la chaleur qui lui restait de sa première origine, fut ce qui excita tout le monde au péché. Et un grave savant a dit à ce sujet que *tous les êtres furent noyés, excepté les poissons qui avaient apparemment les passions moins vives.*

#### LE GOUVERNEUR.

« Ne rions d'aucun système, car, tous ceux que l'on pourra faire sur ces matières auront aux yeux de notre faible raison leurs absurdités. Toutes ces merveilles sont au-dessus de nos sens, et c'est une grande erreur que de vouloir les réduire à nos proportions, les soumettre à nos calculs, et les expliquer par nos rêveries. Par exemple, rien de plus prouvé et de plus inconcevable que cette mer immense qui a couvert les plus hautes montagnes, soit primitives, soit secondaires. Tous les naturalistes sont d'accord aujourd'hui sur ce point. Et Ramond, entouré sur la *Maladetta* des preuves de ce fait, leur rend hommage en ces termes : « Impérieuse et accablante évidence, déses-

» poir de tant d'hypothèses , contentons-nous  
 » de te reconnaître , si nous ne pouvons t'ex-  
 » pliquer ; et qu'une fois de plus , on soit  
 » obligé d'admettre à force de preuves , ce  
 » qu'on ne peut établir à force de raison-  
 » nemens. »

LE COLONEL.

« A la bonne heure !..... Mais permettez-  
 moi, Messieurs, de vous citer aussi mes autorités.  
 Voici ce que j'ai lu dans un de nos poètes : »

« . . . . . Les desseins éternels,  
 » Cachés au sein de Dieu , sont trop loin des mortels.  
 » Le peu que nous savons d'une façon certaine ,  
 » Frivole comme nous , ne vaut pas tant de peine.  
 » Le monde est plein d'erreurs ; mais de là je conclus  
 » Que prêcher la raison, n'est qu'une erreur de plus. <sup>1</sup> »

» Bertin dans son voyage aux Pyrénées a  
 dit aussi :

» Là toutes les pièces du procès sous les  
 » yeux , je cherche à décider la fameuse et  
 » *inutile* question de la formation , de l'âge et  
 » des changemens du Globe ; et je m'aperçois  
 » bientôt que la nature m'a formé plutôt pour  
 » jouir de tout ce que je vois , que pour deviner  
 » comment tout ce que je vois existe. »

« Ainsi donc , si vous m'en croyez , nous  
 irons prendre notre café. »

<sup>1</sup> Discours sur les disputes ( Dict. philosoph. de Voltaire.)

Ces mots terminèrent le dialogue.

Le lendemain je partis pour le lac de Gaube.

Je crus pouvoir dans ce voyage me passer de guide, ou pour mieux dire ne prendre à ce titre que le Gave du *Marcadau*, dont le cours en le remontant, devait, selon moi, me guider facilement vers ses sources; et je partis seul malgré les représentations de mon hôtesse que je laissai prête à faire dire une neuvaine pour mon salut. Elle avait raison, du reste, la bonne dame! Car, je dépassais à peine l'établissement informe du Bois, que je perdis le sentier à travers les débris granitiques dont le val du Marcadau est partout encombré. Il me fallut pour le retrouver et le conserver, une attention soutenue, dont la fatigue nuisait beaucoup aux jouissances que cette gorge fantastique m'auraient données. Souvent je me courbais sur le rocher pour y chercher les traces de l'homme, toujours légères et presque imperçues sur ces pierres dures et lisses. Enfin je fus trop heureux de rencontrer dans une plaine peu étendue, et avant de parvenir dans la région des sapins, un vieux berger qui me donna du lait rafraîchi aux eaux du torrent, et qui consentit à m'accompagner jusqu'au lac de Gaube.

Ces débris des monts étendus dans la vallée,

moins grands , moins étonnans que ceux de la *Peyrada* de Gavarnie, ne laissent pas d'étonner les regards. Il en est qui présentent des formes étranges , et souvent le désordre semble y affecter la symétrie et parodier la régularité. Entre la Raillère et le pont de bois qui mène au petit Saint-Sauveur, on remarque un bloc énorme penché sur sa pointe et dont l'aspect rappelle cet œuf de Roc , dont il est si souvent parlé dans les contes Arabes. Il menace de sa chute imminente ceux qui passent auprès de lui , et pourtant la foudre l'a fendu dans sa partie supérieure sans pouvoir le renverser. Plus loin et dans le val même du Marcadau , trois blocs se sont éboulés l'un sur l'autre. Les deux premiers ont servi de pilastres , le troisième d'assise , et leur réunion ressemble à l'un de ces portiques dégradés que l'on trouve dans les gravures de Thèbes ou de Palmyre. Les premiers voyageurs ont trouvé piquant de passer sous cette arche naturelle , et leur gracieux caprice y a frayé un sentier que l'on suit aujourd'hui.

Dirai-je la forme parfois grotesque , parfois élégante de ces sapins nés parmi ces débris , ou accrochés aux flancs des rochers où ces enfans de l'air n'ont demandé qu'un appui , et non un aliment que leur fournissent les brouillards des montagnes et les vapeurs des cascades ?

Cette gorge, du reste, n'est qu'une suite de cascades, ou pour mieux dire, une cascade continue, car le Gave ne cesse pas d'y bondir et d'y mugir, depuis les rochers qui contiennent le lac de Gaube, jusques aux établissemens thermaux. Les voyageurs ont cru cependant devoir signaler d'une manière particulière quatre chutes plus remarquables : celle du *Mahourat*, celle de *Ceriset* et celles du *Pas de l'Ours* et de *Boussés*. C'est par elles, comme par des degrés gigantesques, que l'admiration s'élève jusques aux prodiges du *Pont d'Espagne*.

La cascade du *Mahourat* est la plus voisine de Cauterets. Elle touche aux établissemens thermaux qu'elle insulte et qu'elle menace sans cesse.

En ce moment, une jeune Anglaise assise sur le parapet cherchait à en fixer la vue dans un dessin où je me permis de jeter les yeux à la dérobée. Il n'y manquait que la pose du dessinateur, sa taille légère suspendue sur l'abyme, et son teint qui le disputait en blancheur à l'écume du torrent.

La cascade de *Ceriset* se précipite un peu plus loin, ou pour mieux dire, beaucoup plus haut. J'y ai remarqué surtout le canal profond où le Gave s'engouffre avec fracas, et dont une poussière humide s'élève avec les brillantes couleurs de l'arc-en-ciel. Les eaux ont-elles trouvé cette



route toute tracée , ou se sont-elles frayé ce passage encaissé , à travers quelques couches plus tendres qui en ont détourné le cours en cédant à leur fureur?.... Ces réflexions me tinrent long-temps sur ce gouffre , dont ma pensée aurait voulu pénétrer le secret , comme mon œil cherchait à en sonder la profondeur. Penché sur un bloc lisse et qui avait été autrefois poli par les eaux , incliné au-delà de la saillie du rocher , j'oubliais le danger d'une semblable position , tandis qu'un vertige pouvait m'entraîner dans le tourbillon de la *Ceriset*..... Au reste il ne faut pas exagérer ces sortes de périls. Les premiers pas dans les montagnes éblouissent l'homme de la plaine , le fatiguent , l'intimident même ; mais au bout de quelques jours d'épreuve , l'œil devient plus perçant , le pied plus sûr et la tête plus forte. Pour juger de tout ce que peut produire l'habitude pour ces courses , il faut voir les porteurs de Cauterets chargés du poids des dames qui visitent le lac de Gaube ; l'écureuil n'a pas un pied plus solide , l'izard plus de légèreté.

La cascade de *Boussés* se trouve au milieu des sapins , qui ajoutent à la beauté de son site ; elle prépare convenablement les esprits au *Pont d'Espagne* , où le voyageur oublie tout ce qu'il a éprouvé. Combien serait à plaindre celui qui conserverait , en face de ces merveilles , le senti-

ment de ses douleurs, et qu'il serait cruel le chagrin qui ne se dissiperait pas, comme la poussière des cascades, sous l'influence de ces sublimes beautés! Dans cet air pur et libre, devant cette nature où l'homme n'a pas assez de toutes ses facultés pour admirer, il semble que la dernière inquiétude a été emportée par les flots de ce Gave limpide. Mais à quelques lieues des montagnes, ce torrent va se gâter dans les plaines, dans les marais; et nous y retrouvons aussi les douleurs, les injustices et les décomptes de la vie.

J'ai voulu dépeindre le *Pont d'Espagne*. J'ai essayé deux ou trois esquisses; mais je les ai déchirées, indignes qu'elles étaient de leur sujet. Il faut voir cette merveille; car l'imagination de l'homme n'est pas assez riche pour en créer de semblables; et comment notre langue pourrait-elle rendre ce que nos sens même ne peuvent saisir? Et pourtant le pont d'Espagne n'est ni de fer, ni de marbre. Deux sapins ont été jetés sur un abîme au-dessous d'une chute effroyable, d'une masse énorme d'eau, tombée de tout son poids d'une immense hauteur. Le gazon des flancs de la montagne a été pressé sur ces sapins par le pied du montagnard, pour y former ce véritable plancher de chèvres. C'est une construction bien simple, bien fragile; mais c'est

là sa beauté. Cette simplicité est si belle au milieu de ce luxe des cascades, de cette majesté des monts, de ce désordre des chaos. Cette fragilité est si piquante dans ce fracas de deux Gaves qui y réunissent et accumulent leurs fureurs, au sein de ces traces effrayantes des dernières lavanges et des anciennes révolutions du globe.

Je quittai ces lieux pour monter au lac de Gaube, en gravissant la forêt de sapins qui ombrage le sentier et le ressaut d'une des cascades du pont d'Espagne. Je trouvai sur les bords du lac un Anglais et un Suédois, que le pêcheur de Gaube amusait beaucoup par son langage et ses manières. Il se nomme Gaye ; il a 83 ans, et notre jeunesse énervée lui envierait sa force et son agilité, présens inestimables de la région où depuis trente ans il passe tous ses étés. C'est de ces hauteurs qu'il a entendu le bruit bien amorti de nos révolutions. C'est là que les heureux du siècle l'ont souvent visité. Il nous parlait avec plaisir de la princesse Ponatiouska, de la belle et intrépide Reine de Hollande et de mille autres, qui depuis....., mais alors ils étaient pleins de vie et de bonheur. Il se plaignait amèrement des porteurs et de la suite de Mad. la Dauphine, qui, nous disait-il, la ramenèrent à Cauterets lorsqu'elle croyait monter au lac de Gaube.

Gaye rit beaucoup des caprices des voyageurs qui vont lui porter leur tribut et acheter ses truites. On l'a dessiné plusieurs fois. Une dame le fit un jour poser devant son foyer, armé de la poële et de la fourchette, et il trouvait plaisant de courir l'Europe dans cette posture.

Il nous promena sur le lac dans son bateau, formé de deux sapins creusés et réunis avec des liens en fer. Cette barque porte le nom de *la Jenny*. La plaque où ce nom se trouve gravé est un monument de la galanterie d'un jeune homme qui paya Gaye, pour procurer une surprise agréable à sa femme. Celle-ci devait visiter le lac de Gaube, et elle devint, sans le savoir, la marraine de cette faible embarcation.

Ce beau bassin est plus étendu qu'il ne le paraît au premier aspect. Il couvre plus d'une lieue quarrée de ses eaux bleuâtres et profondes de 50 mètres. Les formes énormes du *Pic Mia*, du *Pic Arailé*, du *Pic Done*, et sur-tout des *Vignemales* qui l'entourent, le rapetissent en quelque sorte, et causent dès l'abord une espèce de désapointment au voyageur, qui, pour le voir, a bravé beaucoup de fatigues et quelques dangers. Mais quand on le parcourt dans la barque de Gaye, ses rives s'éloignent, son sein s'élargit, et dès-lors il paraît digne de la scène qui lui sert de cadre.

Et puis ces monts *Vignemales* sont si beaux ! leurs sommets si variés ! leurs coupes si hardies ! C'est du lac de Gaube d'ailleurs que l'on peut apercevoir leurs glaciers, dont les zones éclatantes, semblables au manteau de l'hiver, descendent presque au niveau du lac, et d'où un filet de neige fondue, et conservant, par l'effet de sa chute, toute sa blancheur primitive, coule vers le bassin qu'il alimente.

Le sommet principal des *Vignemales* a 1722 toises d'élévation ; le Mont-Perdu en a 1763, mais il est en Espagne ; et ce *Vignemale* est par conséquent la plus haute Pyrénée française. <sup>1</sup>

Les bains de Cauterets jouissent d'une réputation méritée ; après les eaux de Bagnères de Bigorre, ce sont les plus abondantes, et l'on a surnommé la Raillère, dont on doit la découverte à une vache, la Reine des sources thermales des Pyrénées.

La division de l'*est* se compose :

1.<sup>o</sup> Des bains de César. (Leurs voutes intérieures paraissent l'ouvrage des Romains.)

2.<sup>o</sup> Des eaux de Canarie. (Elles proviennent de la source d'Amour et de la grande source. Les abbés de Saint-Savin y avaient établi un

<sup>1</sup> Pendant mon séjour à Cauterets, j'ai fait également un voyage dans la vallée d'Azun. On en trouvera ailleurs la description.

hospice , connu sous le nom de *Cabanne des Pères*. M. *Canarie* les acquit et leur donna son nom. Plus récemment, M. *Bruzaud* les conduisit au bas de la montagne , aux portes de *Cauterets* , où il a formé un établissement connu sous la qualification de *Bains de Bruzaud*. C'est dans le voisinage de ces lieux que l'inspecteur *Labat* a planté ses bosquets , qui font le charme des promeneurs. )

3.° Des *Bains des Espagnols*.

4.° Enfin , des *Bains de Pause*. (C'est à cette dernière source que l'on puise l'eau que l'on envoie dans toute la France.

La division du *sud* , où l'on parvient en remontant le *Gave* et en traversant le beau pont de marbre blanc , dont j'ai déjà eu occasion de parler , se compose à son tour :

1.° De la *Raillère*. (C'est maintenant un véritable palais thermal nouvellement construit , et l'établissement à la mode. Pour y obtenir une heure , il convient d'obtenir une carte du médecin-inspecteur.)

2.° De la source du *Pré*. (Cet établissement , comme les suivans , est dans le val du *Marcau* , sur la rive droite du *Gave* , et pour y parvenir de la *Raillère* , il faut traverser le pont de bois placé au-dessus de la jonction du *Gave de Lutour* avec celui du *Marcau*.)

3.° Des sources de Mahourat, de Bayard et des OËufs. (C'est là que sont les bains de Saint-Sauveur.)

4.° Enfin, de la source du Bois. (C'est le plus éloigné et le plus informe de tous les établissemens de Cauterets. Il est bien en avant sur le sentier qui conduit au pont d'Espagne.)

Les eaux de Cauterets sont souveraines pour les obstructions, les paralysies, les rhumatismes, les affections de poitrine, les maux d'estomac, etc.

Il faut pourtant dans ces guérisons quelquefois miraculeuses, faire la part des plaisirs de ce séjour enchanté, de la beauté de son site, des courses que l'on fait aux prairies de Combascou, à la montagne de Monné, à l'enclos de Py, au sofa de la Reine de Hollande, à Saint-Savin, au pont d'Espagne, au lac de Gaube, et de la pureté de cet air des montagnes, dégagé de toutes les parties délétères qui corrompent l'atmosphère de nos plaines et de nos villes. Il faut aussi faire la part des charmes d'une société dont la nécessité chasse les distinctions, de cette égalité que le plaisir, mieux qu'une charte, fonda et entretient dans tous les établissemens des Pyrénées, excepté à Saint-Sauveur. Il faut, enfin, compter pour quelque chose, dans ces cures, l'oubli des soins et des inquiétudes de la vie ;

car le malade, en s'élevant dans ces vallées et sur ces monts voisins des cieux, laisse bien au-dessous de lui les chagrins et les infortunes qui affligent la terre.

Il est pourtant des maux que les eaux de Cauterets ne guérissent point ; il est des douleurs que son séjour ne saurait dissiper. On en vit, il y a quelques années, un bien triste exemple, et Cauterets n'a pas encore perdu le souvenir d'une catastrophe, dont le récit m'a arraché des larmes. J'ai essayé de reproduire les sensations qu'il a fait naître chez moi, dans l'élégie suivante, pour laquelle je demande grâce à mes lecteurs :

Emma voyait, pour la quinzième fois,  
 Les fleurs émailler la prairie,  
 Où chaque printemps plus jolie  
 Du rossignol elle écoutait la voix.  
 Mais d'une plus douce harmonie,  
 Les sons bientôt firent battre son cœur ;  
 Et d'un amant qui lui parlait bonheur,  
 La vierge apprit à connaître la vie.

Loin de moi les rians tableaux  
 De cet amour que mon âge regrette !  
 De son aile le temps a touché ma palette,  
 Et je n'ai plus, pour tremper mes pinceaux,  
 Que des pleurs arrachés à ma peine secrète,  
 Et la poussière des tombeaux !  
 Je dirai mieux leur cruelle souffrance.  
 Au cœur d'Edmond la patrie a parlé,  
 Et sa jeune amante a tremblé  
 Quand ses mains ont repris sa lance.



Sermens d'amour et sermens de constance,  
 Jamais vous n'avez consolé  
 Des douleurs du départ, des douleurs de l'absence,  
 Un cœur par l'avenir troublé,  
 Et troublé par la souvenance  
 Du bonheur qui s'est envolé.

Edmond dans les combats emporta sa tendresse ;  
 Mais les combats ont leur ivresse.  
 Le désespoir aime à braver la mort ;  
 Et même abîmé de tristesse,  
 A l'aspect de la gloire, un cœur palpite encor.

Emma restait solitaire, isolée,  
 Seule avec son amour, seule avec ses regrets,  
 Aux lieux accoutumés, à l'ombre des forêts,  
 Sous le poids des douleurs se traînant accablée.  
 L'aurore l'y trouvait ; on l'y voyait le soir ;  
 Et déjà son ame flétrie  
 Consumait un reste de vie  
 Dans des nuits sans sommeil et des jours sans espoir.

Toujours plus faible et plus mourante,  
 Vainement cette triste amante  
 Fut entraînée à Cauterets ;  
 De *Bruzaud* l'eau fut impuissante ;  
 Et ses yeux éteints et distraits  
 Revoient sans plaisir et quittaient sans regrets  
 Des Gaves l'onde bondissante,  
 Ou des monts la neige éclatante,  
 Ou de Labat les bosquets toujours frais.

Un jour pourtant un messenger fidèle  
 Du prompt retour d'Edmond lui porta la nouvelle.

*Au soleil de l'Espagne il avait échappé,  
 Quand par des guérillas il fut enveloppé ;  
 Sa lance autour de lui terrible, étincelante,  
 S'était fait dans leurs rangs une brèche sanglante.*

*Il avait fui comme fuit un héros,  
Et sa retraite était une victoire.*

*Mais de son sang payant sa gloire,  
A Barrège il venait suspendre ses travaux,  
Et retremper son bras pour des combats nouveaux.*

*L'amour de sa route tracée  
Le détournait jusques au lendemain.*

Et pour le voir son amante empressée  
Déjà de Pierrefitte a suivi le chemin.

Mais bientôt mourante, éperdue,  
Sur un bloc de granit elle attend sa venue,  
En retenant son souffle presque éteint.

Enfin, sur son coursier rapide,  
Elle l'a reconnu..... C'est son air intrépide,  
Ce sont ses traits, ses yeux; c'est Edmond; il accourt,  
Il s'élançe vers le séjour  
Où l'attend, près de sa maîtresse,  
Le tendre baiser du retour.

Ah! réprime, imprudent, cette ardeur qui te presse!  
Vois Emma!..... Se peut-il que ton œil méconnaisse  
La victime de ton amour?  
O douleur! dans les pleurs, les veilles, la tristesse,  
Elle avait perdu ses appas,  
Et son amant ne la reconnut pas!

Il passe en se courbant..... Sa froide politesse  
D'un signe léger a payé  
Et son attente et sa tendresse.

Emma, dans son regard qu'indifférent il baisse,  
A recherché l'amour, n'a vu que la pitié.

Hélas! un mot de son amie,  
Un mot que retint sa fierté,  
A ses pieds l'eût précipité.

Dans ce triste vallon que nous nommons la vie,  
Les bois, les champs, les fleurs, les grâces, la beauté,  
Tout change hors une voix chérie.

A vos pleurs , je le vois , vous avez pressenti  
 Cette aventure déplorable.  
 Edmond revint bientôt ; mais vit , irréparable ,  
 Ce crime de ses yeux , par son cœur démenti.  
 Aux regrets , aux remords vainement il se livre ;  
 La voix de sa douleur ne put la ranimer ;  
 Elle avait cessé de l'aimer ,  
 Car elle avait cessé de vivre.





## CHAPITRE XV.

### Gorge et Plaine de Luz.

Pour parvenir à Luz, il faut descendre de Cauterets à Pierrefitte, et remontant ensuite dans le défilé de Barrèges, le voyageur y retrouve toutes les belles horreurs qu'il vient de quitter. Mais ici tout est plus menaçant, plus sombre, plus terrible. Le Gave fait entendre une voix plus rauque, les abymes sont plus profonds, les montagnes plus arides, et leur teinte ferrugineuse rend les sites plus sévères. Il est des lieux où la route présenterait l'aspect d'un long et tortueux souterrain, si le soleil n'éclairait quelques sommets et les aspérités les plus élevées. C'est là aussi que l'homme a prouvé toute sa puissance et que les prodiges de l'art ont asservi la nature au compas et au niveau. Nous aimons tous, comme le bon La Fontaine, ces contes où une princesse toujours belle, un prince toujours charmant, et sur-tout toujours fidèle, sont condamnés à traverser les monts et à vaincre des

obstacles toujours insurmontables et toujours pourtant surmontés , pour enlever un talisman , détruire un charme funeste ou puiser à quelque fontaine reculée une eau mystérieuse. Le génie des montagnes avait de même placé ses sources les plus salutaires dans le vallon ignoré de Barèges , et il avait accumulé les granits et les monts pour en défendre l'approche à nos héros. Mais l'administration des Intendans d'Auch<sup>1</sup> fut la fée bienfaisante qui leur ouvrit un passage. Un chemin , taillé par eux dans les rochers les plus durs , s'élève parfois des profondeurs du Gave à des hauteurs immenses , se lie comme une liane aux rochers en saillie , s'élançe par sept ponts de marbre d'un rivage à l'autre , d'un bord de l'abyme à l'autre bord , suivant les difficultés qu'il rencontre et les obstacles qu'il ne peut tourner , surmonter ou détruire. C'est ainsi que l'on monte à la plaine de Luz , à 2340 pieds au-dessus du niveau de la mer , et qu'après avoir , comme en sortant de Lourdes , contemplé les montagnes dans leurs sublimes horreurs , l'on trouve l'un de leurs plus jolis vallons , dont la fraîcheur et la grâce représentent , comme dans une miniature faite de main de maître , tous les charmes de la vallée d'Argelez. C'est par une

<sup>1</sup> MM. de la Baube et d'Etigny.

gorge en effet que l'on parvient à ces deux vallons ; c'est par deux gorges ( de Barrèges et de Gavarnie ) que la plaine de Luz se termine , comme la vallée d'Argelez , par le double défilé de Pierrefitte. Le pic de *Bergous* <sup>1</sup> barre Luz et rappelle *Soulom*. Si vous regrettez les ruines de Castelloubon , voyez sur votre gauche les ruines de Sainte-Marie , d'où les Anglais dominèrent long-temps la vallée , avant d'être vaincus et chassés par Jean , comte de Clermont. Si vous désirez un aspect comparable à Saint-Savin , jetez les yeux sur votre droite , et dans une semblable position , vous apercevrez Saint-Sauveur , qui , comme Saint-Savin , semble descendre de la montagne pour vous accueillir. Luz vaut mieux que Pierrefitte. Au-dessus des prairies que vous parcourez , huit ou neuf hameaux vous dédommagent des trente-deux villages dont la vallée d'Argelez s'énorgueillit. Ces trente-deux villages , vous ne les avez vus que l'un après l'autre ; ces huit ou neuf hameaux , vous les apercevez à la fois. Voilà Luz ; voilà , sur la route de Barrèges , Esterre ; voilà les ruines de Sainte-Marie ; en face , les ruines de l'hermitage bâti par les Templiers ; voilà Saint-Sauveur , et derrière vous , sur la cime des monts , voilà *Viscos* , qu'habi-

<sup>1</sup> Il s'élève de 4164 pieds au-dessus de Luz , et de 6504 pieds au-dessus du niveau de la mer.

taient autrefois , dit-on , les géants , et qui semble être la patrie des aigles.

Je traversai lentement ce vallon , qu'il me peinait presque de quitter ; bientôt je passai le *Bastan* sur un pont que ce torrent laisse rarement vieillir <sup>1</sup> , et je m'arrêtai à l'hôtel des Pyrénées , dans Luz , pour y déjeuner et y prendre un guide , qui me conduisit à Gavarnie.

<sup>1</sup> Il l'a encore emporté cette année , avec presque toute la terre végétale qui faisait la richesse de la plaine de Luz.





## CHAPITRE XVI.

### Voyage à Savarnie.

Vers huit heures du matin je fus prêt à entreprendre cette course intéressante. Comme j'avais annoncé l'intention de la faire à pied, la jeune fille de l'auberge m'apparut tout à coup, avec un bâton ferré à la main, qu'elle m'offrit. Les femmes de Luz portent un bonnet qui se noue sous le menton et présente la forme d'un casque. Celle-ci, ainsi coiffée et armée, et d'une beauté remarquable d'ailleurs, me rappela une statue de Minerve, et l'on m'assura que sa vertu n'était pas indigne de cette comparaison. Le bâton ferré est le compagnon obligé de ces sortes de courses. C'est en descendant surtout les rampes un peu roides, que l'on éprouve toute l'utilité de son appui. Le fer dont il est armé n'est pas non plus un secours à dédaigner contre les chiens énormes des Pyrénées; cependant il faut en convenir, un voyageur curieux couvert d'une redingotte sur laquelle



on passe d'ordinaire un havresac , et tenant en main ce long bâton ferré , est d'un aspect assez grotesque.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers le Gave ; puis tournant à gauche , nous laissâmes sur notre droite la route et le pont qui conduisent à Saint-Sauveur. Nous eûmes bientôt dépassé ce joli village dont nous aperçûmes , à travers les arbres et au-delà du torrent, les toits d'ardoises et l'obélisque qu'on vient d'y élever en mémoire de M.<sup>me</sup> la Dauphine.

Jusques-là rien n'annonce les obstacles , disons mieux , les périls dont cette route est semée , et ce que l'on nomme *le chemin de la carrière* , semble un pont de feuillage jeté sur un précipice. Mais au passage de l'*Échelle* ce n'est plus pendant deux cents pas qu'un sentier suspendu en saillie sur un gouffre dont l'œil n'ose sonder la profondeur , et l'on regretterait ici les prodiges de l'art qui ont rendu si facile le passage de Pierrefitte à Luz , si on n'éprouvait dans la monotonie de la vie , le besoin de ces craintes , de ces secousses , de ces fortes émotions , par lesquelles on se sent vivre en quelque sorte , et dont le souvenir après le danger est si délicieux. On nomme ce sentier étroit *la corniche* , parce que le rocher qui le soutient fait retraite au-dessous de lui.

A quelques toises plus bas, on aperçoit, quand on a le courage de s'incliner pour y jeter les yeux, les ruines de l'ancien fort de l'Escalette qui défendait autrefois cette gorge. Sept cents Miquelets furent précipités dans le Gave en 1708, par une poignée de braves montagnards renfermés dans cette tour.

Ce passage était bien plus dangereux avant 1762, et plusieurs accidens avaient fait sentir la nécessité de le rendre plus praticable. Un jeune montagnard, ayant voulu y resserrer la sangle de son cheval, perdit l'équilibre et tomba de 800 pieds dans le Gave. On entendit ses cris affreux que le bruit du torrent ne put dérober à la pitié de ses compatriotes. Le curé de Luz accourut; ce digne et courageux ecclésiastique se prosterna sur les bords du précipice, et après avoir invoqué le secours du Ciel, il se suspendit à un cable, et parvint ainsi à l'infortuné qui mourut dans ses bras.

On a nommé ce passage l'*Echelle*, parce que le chemin y descendait par de brusques contours à travers des rochers élevés au-dessus les uns des autres. En 1762, d'énormes quartiers de granit furent appuyés sur les aspérités de la montagne; d'autres, d'une moindre dimension, sont entassés sur les premiers; au-dessus d'eux d'autres blocs plus petits encore soutien-

nent cette route jetée contre les flancs d'une montagne qui s'élève perpendiculairement à une immense hauteur, et descend de même à une immense profondeur. Ce sentier, du reste, n'est pas sans danger encore aujourd'hui. Il y a quelques années qu'un jeune homme y tomba avec son cheval. Le cheval périt, mais son maître se sauva comme par miracle. Une femme ne fut pas aussi heureuse, et son corps roula dans le Gave sans vie et sans forme humaine. Cependant c'est là que tous les jours l'étranger, avide de sensations, passe à cheval pour aller admirer la merveille des Pyrénées. Ce serait se dévouer à la mort que de prendre un cheval de plaine, dans ces sentiers escarpés, et l'on ne doit s'y confier qu'au pied sûr et léger des chevaux de montagne.

En 1788 MM. Dussaulx et Saint-Amans suivirent ce sentier pour aller à Gavarnie; ils remarquèrent sur le rocher le nom de ceux qui avaient entrepris ces travaux. M. de Saint-Amans eut le premier l'idée d'une inscription qu'il rédigea en ces termes : « Ici le voyageur » frémira. Mais qu'il se rassure; l'art a veillé » pour sa conservation. » M. Dussaulx approuva le projet, traduisit l'inscription en latin, puis la remit en français. Enfin elle fut convenue de la manière suivante :

« *Hommage rendu aux habitans de la vallée*  
 » *de Barrèges par Saint-Amans et Dussaulx,*  
 » *en 1788.*

Contemple

ici

D'une âme ferme et d'un œil assuré  
 Depuis le sommet de ces monts sourcilleux  
 Jusqu'au fond de l'abyme,  
 Les prodiges de l'art  
 Et ceux de la forte nature.  
 Adouci par l'industrie humaine  
 Le fier génie de ces montagnes  
 défend  
 D'y trembler désormais.

---

Travaux exécutés

en

M. DCC. LXII.

---

Un décret des consuls de Luz, stipulant au nom de la vallée de Gavarnie, accepta cette inscription qui fut gravée en lettres blanches sur une espèce de schiste noir, dur et compacte, et posée avec solennité le 22 août 1788 en présence du premier consul de Luz, Lafèche, de M. Laurière qui commandait à Barèges et de qui nous avons un voyage charmant dans les Pyrénées, et de M. de Saint-Amans. Les avalanches l'avaient respectée;

mais elle a disparu dans la tourmente révolutionnaire. <sup>1</sup>

A l'extrémité du passage de l'Échelle, au lieu même où la montagne se recule à droite, où le précipice s'éloigne à gauche et où quelque peu de terre couverte de gazon rassure le voyageur, mon guide eut soin de me faire entendre un écho remarquable qui répéta distinctement tout ce que nous nous plûmes à lui dire. Bientôt le quartier de Lartigue nous offrit de fraîches prairies, de beaux noyers, et quelques cabanes.

On descend de là au pont de *Sia* construit en bois, au-dessus d'une arche de marbre.

Il faut s'arrêter sur ce pont et jeter les yeux sur le Gave qui tonne sous les pieds du spectateur, tandis que sa vague brisée s'élève en fraîche rosée jusqu'à son visage. Tout-à-coup dans le vertige produit par l'élévation où l'on

(1) A mon retour de Gavarnie je repassai l'Échelle vers neuf heures du soir. La nuit était sombre, et d'ailleurs, dans ces gorges étroites la faible lueur des étoiles reste sans effet. Je marchai donc avec précaution sur les pas de mon guide, en tâtonnant sans cesse les rochers de droite que je ne quittais point. Mon guide m'assurait en ce moment qu'il avait quelquefois fait cette route de nuit et à cheval. « Cela est impossible, lui dis-je. » Tenez! » me dit-il, et au même instant nous entendîmes des chants, et un montagnard s'avança sur nous à cheval, au trot, et en chantant. Nous l'avertîmes par un cri comme cela se pratique. Il passa entre nous et l'abyme sans ralentir la rapidité de sa marche, et quand il nous eut salués, il reprit ses chants que l'écho répétait sur l'autre rive.

se trouve , les bases et les soutiens du pont disparaissent ! Le voyageur n'aperçoit que les vapeurs du torrent , n'entend que sa voix , et se croit suspendu par un charme sur l'abyme. A quelque distance , au-dessus , le Gave s'élançe tout entier ; il tombe de tout son poids , de toute sa fureur , sur les rochers qui lui résistent depuis tant de siècles , et tout courroucé encore de n'avoir pu les vaincre , il roule son écume sous l'arche élevée du pont , et s'engouffre , comme pour cacher la honte de sa défaite , dans un labyrinthe de blocs gigantesques qui le dérobent à tous les regards ; c'est un spectacle sublime.

Je suivis pendant quelque temps la rive gauche du Gave , et après avoir traversé le pont des *Darroucats* ( ou pont des éboulemens ) , construction fragile et dont les sapins tremblent sous les pieds du voyageur , je me trouvai enfin de niveau avec le torrent , et je vis le vallon de Pragnères , qu'embellit le Gave descendu du Pic-de-Neouvielle ( vielle neige ) ; ce mont , fier de ses 1619 toises de hauteur absolue , me restait alors à l'orient sur ma gauche , tandisque débouchait en face de lui , l'affreux vallon qui remonte aux montagnes voisines de Caunterets.

Enfin la nature se ranima à mes yeux aux environs de Gèdre. Elle semble y fêter l'hymen

du Gave avec l'onde pure et limpide sortie de la grotte de Palasset et sanctifiée par la vierge d'Héas. Ne passez point sans visiter ce réduit mystérieux qu'une belle mousse recouvre, où quelques plantes parasites penchent leur chevelure sur le miroir des eaux, et où plusieurs cerisiers enlaçant leurs feuillages, forment une voûte de verdure vers le sommet entr'ouvert pour laisser passer un jour tendre et douteux.

Dans son aimable *voyage aux Pyrénées*, M. de Saint-Amans critique, avec trop de sévérité, ce me semble, la description de cette grotte que nous devons au chevalier Bertin, et les *lianes* que ce poète a cru y apercevoir. Nous retrouvons partout le pays qui nous a vu naître; et si ce spirituel Français d'outre-mer s'est souvenu des plantes de son île, au milieu des charmes de cette grotte, ce n'était point certainement une injure pour celle-ci.

Ah! de notre chère patrie,  
 Aux bords lointains, dans le chant des oiseaux,  
 Dans le parfum des fleurs, dans le bruit des ruisseaux  
 Glissant inaperçus sous leur voûte fleurie,  
 Combien de fois le souvenir  
 Fut à nos sens porté par le zéphir!  
 N'avez-vous pas au bal, où la gaité s'agite,  
 Où les cœurs sont ravis, où les yeux sont charmés,  
 Où la beauté s'élançe et précipite  
 Ses pas avec grâce formés,  
 Lorsque le salon étincelle

De l'éclat des flambeaux et du feu des rubis,  
 Vu quelquefois, loin des groupes assis,  
 Un étranger, de l'absence cruelle  
 Sur son front jeune encor conserver les ennuis ?  
 Tout-à-coup il s'émeut et sa morne prunelle  
 Laisse jaillir l'éclair d'une flamme nouvelle.  
 De sa maîtresse ô souvenir bien doux !  
 L'orchestre a retenti..... Quel bonheur il rappelle !  
 C'est le même air qu'il dansait avec elle,  
 Ou qu'il chantait à ses genoux !

Je m'arrêtai à Gèdre pour y reprendre des forces ; et pendant que j'y encourageais mon guide par quelques verres de Madiran, une jeune montagnarde vint me vendre des cristaux et de l'amiante qu'elle trouvait dans les montagnes, en s'y aventurant avec ses chèvres.

A quelque distance de Gèdre j'entendis une voix harmonieuse qui semblait descendre des cieux comme les chants d'une fauvette. Je levai les yeux et je revis cette jeune fille qui s'élançait avec son troupeau, de rochers en rochers, sur le Coumélie<sup>1</sup>, en répétant dans la région des nuages la romance de Despourrins. La beauté de sa voix me rappela que j'étais dans la patrie des Garat et des Lavigne.

Bientôt la cascade de *Soussa* nous présenta, sur la rive gauche du Gave, ses flots argentés où se jouait un brouillard traversé par toutes

<sup>1</sup> La montagne ou plutôt chaîne du Coumélie, sépare près de Gèdre la vallée d'Héas de la vallée de Gavarnie.



les couleurs de l'arc-en-ciel. La cascade de *Soussa*<sup>1</sup> est mal placée; elle tombe presque en face du *Chaos* ou *Peyrada* de Gavarnie, qui absorbe toute l'attention et toutes les méditations de l'observateur. Quelle est cette effroyable révolution? Quelle puissance de destruction peut avoir ainsi comblé toute une vallée des débris de toute une montagne? Le voyageur s'arrête effrayé, au milieu de ces blocs informes, où le sentier se perd et se retrouve sans cesse. Et quand il est parvenu à se rendre le maître de sa stupeur, il contemple, il mesure, il médite; il croit entendre le bruit de l'écroulement, il en suit la marche dans les flancs de la montagne voisine; il en recherche les causes; il en demande compte à l'histoire et aux traditions; enfin au milieu de ce désordre de faits et de pensées, de preuves et de conjectures ou de doutes, il humilie sa raison devant celui pour qui ces convulsions ne sont que des jeux, et qui a seul le secret des bouleversements dont les montagnes portent tant de traces et donnent en tous lieux la conviction.

<sup>1</sup> Il existe deux cascades de *Soussa*, l'une naturelle, et l'autre artificielle. Celle-ci qu'on aperçoit la première, est formée par la réunion et la chute des eaux que les montagnards détournent de l'autre cascade, afin d'arroser leurs prairies; et comme en ces lieux les bords du Gave sont d'une grande élévation, cette chute est presque aussi belle que la seconde, que l'on remarque un peu plus loin.

Au sein de ce *chaos*, sur un de ces blocs de granit, mon guide me fit remarquer l'empreinte ou pour mieux dire la forme d'un fer de cheval gigantesque qu'il me dit être celui de Rolland. Plus loin il me montra aussi la marque d'une botte avec son éperon, le tout dans les plus grandes proportions. Un poète pourrait s'emparer de ces traditions, placées dans des lieux si remarquables ; et transportant ici *Roncevaux*, faire intervenir les convulsions de la nature dans la destruction d'un grand homme.

Nous passions devant un autre bloc, quand je vis mon guide se signer, et son doigt m'indiqua une croix grossièrement sculptée dans le granit, avec ce mot au-dessous : *repau* ( c'est-à-dire repos ).<sup>1</sup>

« Il y a quelques années, me dit-il, que  
 » deux douaniers surprirent ici un contrebandier  
 » qui portait en France une charge de beurre.  
 » Prends toute ma marchandise et cent francs  
 » en sus, dit le montagnard, au premier qui  
 » se présenta, et laisse-moi. Le douanier fit  
 » son devoir. Eh! bien, s'écria le contrebandier,  
 » n'impute ta mort qu'à toi-même; et le malheu-  
 » reux, avant d'avoir pu se mettre en défense,

<sup>1</sup> Il n'est pas rare de trouver dans les montagnes de ces signes funestes qui rappellent au religieux montagnard quelque tragique événement et lui commandent des prières.

» reçut dans le cœur toutes les balles d'une  
 » large espingole. Son camarade s'était enfui  
 » pendant la querelle et avait disparu à travers  
 » les décombres du chaos. Le meurtrier se sauva  
 » en Espagne, après avoir jeté sa victime dans  
 » le Gave; mais le torrent ne voulut pas lui  
 « servir de complice, et ses flots indignés reje-  
 » tèrent le cadavre sur la rive. Cette croix indi-  
 » que le lieu de sa sépulture. »

Après la *Peyrada*, on ne fait plus attention à rien, et la grande cascade peut seule ranimer cette fatigue d'admirer, que l'on éprouve en arrivant à Gavarnie.

Nous approchions d'un pont en bois nommé *Barigui*, lorsque mon guide s'écria tout-à-coup:  
 » Voyez! la voilà! » Mon œil suivit l'indication de son regard et de sa main, et j'aperçus à une courte distance ( je le croyais du moins ), sur ma gauche, dans un enfoncement des dernières montagnes françaises, comme une immense pièce de gaze, d'une blancheur éblouissante, qui se déroulait lentement, refoulée quelquefois par le vent, d'autrefois tombant directement vers la terre, qu'elle semblait lier aux nuages. Un rocher la heurtait au tiers de sa chute; et elle se relevait majestueusement pour retomber encore, en formant un pli magnifique dont les contours transparens con-

servaient toute leur grâce, malgré leurs colossales proportions. C'était la *grande cascade*, haute de 1266 pieds.

Avec quelle ardeur je franchis le pont de Barigüi ! Sans les avertissemens ou pour mieux dire sans les prières de mon guide, chez qui l'appétit se renouvelait plus souvent que l'admiration, je ne me serais pas arrêté à l'auberge. Il me semblait que je touchais déjà au Cirque, et ces objets sont si grands, si fort au-dessus de tout ce que nous avons vu journellement, et de ce qui nous sert ordinairement d'échelle de comparaison, que tous les voyageurs croient faire la part du prestige, en estimant leur distance à un quart de lieue, tandis qu'une forte lieue sépare l'auberge de Gavarnie des ponts de neige et du pied de la cascade.

Au reste tout me rappela dans cette auberge que je n'étais plus en France, que je n'étais pas encore en Espagne ; et l'on pourrait presque appliquer ici figurativement et en le renversant, ce joli vers de Lafontaine :

« Et que n'étant plus jour il n'est pas encor nuit »

Car Gavarnie est presque un pays neutre ; le pont de Barigüi se réparant aux frais communs de la vallée française et de la vallée de Broto. L'hôtesse comprenait notre langue, mais elle

ne la parlait point. La fille avait quelque chose de la gentillesse française, mais quelque chose aussi de la malpropreté espagnole. Autour du foyer (et pourtant à quelques lieues en deçà, septembre avait conservé tous les feux de la canicule), quelques étrangers dormaient étendus et roulés dans des manteaux bariolés ; « Ce sont des contrebandiers », me dit mon guide, à voix basse et avec quelque vraisemblance. L'un d'eux, au bruit de notre entrée, se releva à demi, en appuyant sa tête sur sa main ; et son œil nous demanda si nous étions des gendarmes ou des douaniers. Tel devait être l'assassin de la *Peyrada*. Il nous montra pendant quelque temps dans cette posture, qu'un *Salvator Rosa* se fût estimé heureux de saisir, des traits fortement prononcés, des yeux noirs et ce teint basané que les Maures ont légué à l'Espagne. Les passions avaient profondément sillonné son visage et creusé ses joues, et je ne sais quel charme m'attachait à le contempler. Mais la curiosité était pour son cœur une trop faible émotion, et il ne tarda pas, en retombant sur son manteau, à voiler dans le sommeil son regard sombre et farouche.

Le soir, à mon retour du cirque, j'entendis ces mêmes étrangers chanter en chœur, après leur sieste, l'*Angelus* espagnol, dont on connaît

l'harmonie. En ce moment, si des douaniers avaient paru, ces chants mélodieux se seraient changés en des cris de fureur et de meurtre. Tels étaient sans doute ces guerillas, qui seuls peut-être peuvent se vanter d'avoir vaincu la plus grande puissance du siècle.

C'est dans cette auberge qu'il arriva naguère une anecdote dont on fit grand bruit dans les divers établissemens thermaux.

Le comte de \*\*\*\* visitait Gavarnie avec une brillante cavalcade de dames et de jeunes gens. Il eut l'imprudence, pour fixer l'heure du départ, de tirer sa montre et de la poser sur la table. Elle disparut un moment après. L'aubergiste de Gavarnie est en même temps le maire de ce misérable hameau, et il n'y manque souvent que l'avocat perruquier, pour y compléter les scènes du vaudeville de *la carte à payer*, car on pourrait souvent porter plainte au magistrat, de l'écot qu'il exige en qualité de cabaretier. C'est à lui que le Comte présenta la sienne qui ne produisit aucun effet sur le moment, et il partit avec sa compagnie. Mais ils n'étaient pas encore parvenus à Gèdre, quand ils furent atteints par une troupe de montagnards envoyés par le maire, dans la tête de qui s'était glissée l'idée la plus saugrenue; car ses émissaires fouillèrent de force le noble Comte, les

jolies dames, et leurs aimables cavaliers, fort étonnés de la manière dont on instruisait dans ces contrées les affaires criminelles. Hâtons-nous cependant de détruire les doutes que ce récit pourrait faire naître sur l'honneur Pyrénéen. La montre avait été enlevée par un Espagnol qui se trouvait fortuitement dans l'auberge ; c'est dans la vallée de Broto en Aragon, qu'on parvint à la retrouver ; elle fut remise à son propriétaire.

J'entrai un moment dans l'église ; mais on ne trouve à y remarquer que douze cranes tombant presque en poussière, dont huit sont placés sur une planche dans le temple même, et quatre au-dessus de l'escalier qui monte au clocher. On dit que c'était des têtes de Templiers décapités lors de la destruction de leur ordre. L'auteur de *l'Itinéraire des Hautes-Pyrénées* trouve cette tradition peu vraisemblable, tout en reconnaissant que ces contrées étaient jadis sous l'influence de ces religieux guerriers. Le *Guide du voyageur aux bains de Bagnères* paraît être de la même opinion. Mais cette tradition n'a inspiré aucun doute à M. de Ramond, dans son *Voyage des Pyrénées*, page 71.

Je partis pour le cirque, croyant l'atteindre à chaque instant. Il me fallut, pour y parvenir, une heure et demie d'une marche précipitée et fatigante, que l'on fait d'abord sur la rive gau-

che du Gave <sup>1</sup> et ensuite sur la rive droite, après avoir quitté le sentier d'Espagne et traversé le torrent sur un pont formé de deux sapins recouverts de terre et de mousse. Enfin, après avoir parcouru trois bassins, qui furent autrefois des

<sup>1</sup> Ce Gave est assez considérable encore, quoiqu'il se grossisse depuis d'une foule d'autres torrens ; et si l'on songe au Gave d'Héas, au Bastan, au torrent de Neouvielle, au Gave de Caunterets, à celui d'Azun, et à tant d'autres, on est tout étonné de la petite quantité d'eau qui passe sous le château de Lourdes dans le Gave Béarnais. Cette circonstance a inspiré à M. de Saint-Amans les réflexions suivantes :

« M. Costé venant avec nous de Gavarnie, le 17 du mois dernier, »  
 » et voyant le grand nombre de torrens, de cascades, de filets »  
 » d'eau qui tombaient de toutes parts dans le Gave Béarnais, sans »  
 » qu'il parût néanmoins que son volume augmentât en proportion »  
 » de ces eaux additionnelles, eut l'idée bien naturelle et bien juste »  
 » que ce Gave devait perdre à peu près autant d'eau par des déri- »  
 » vations souterraines, qu'il pouvait en recevoir d'ailleurs dans »  
 » son cours. . . . . Mais que deviennent ces eaux »  
 » souterraines ? . . . . . Elles vont former au loin les »  
 » ruisseaux, les sources vives qui fertilisent nos provinces. . . . »  
 » . . . . . Les sommets ou plateaux inférieurs qu'on voit sur »  
 » le flanc des plus hautes montagnes doivent leur existence aux »  
 » éboulemens de ces montagnes principales qui les dominant en- »  
 » core. Formés de débris, on ne disconvient pas qu'ils sont de »  
 » nature à être facilement pénétrés par l'eau des neiges. . . . . »  
 » Toute l'eau produite par la fonte des neiges et qui filtre dans »  
 » l'intérieur de ces débris accumulés, ne doit pas se rendre dans »  
 » les Gaves. Une grande partie de ce produit se rassemble sans »  
 » doute dans le sein de la montagne et forme des torrens cachés ; »  
 » ces torrens cachés communiquent presque partout avec ceux qui »  
 » coulent dans les vallées, et bien loin de fournir à leur accroisse- »  
 » ment, ils reçoivent au contraire, de la part de ces derniers, des »  
 » augmentations considérables. »



lacs , et qui , à l'exception du plus élevé , commencent à se couvrir de verdure ; après avoir gravi des décombres sans fin , je me vis au pied de la grande cascade , que les variations du temps me présentèrent sous deux différens aspects , ce qui fut pour moi une bonne fortune. D'abord les nuages appesantis sur le Marboré me déroberent l'origine de sa chute , et cette masse d'eau , tombant comme des nuages sur la terre , ressemblait à une trombe immense , mais sans fureur. Tout à coup le soleil , si souvent vaincu dans ces régions froides et humides , parvint à repousser au loin ces vapeurs épaisses , et le Marboré se découpant dans le ciel , j'aperçus son immense cirque , les pompeuses tours qui le dominant , le Daillou , la Frazona , la brèche de Roland , dont l'immensité prouve l'opinion que les montagnards ont conservée des forces de ce guerrier et des prodiges de la Durandal. En ce moment un berger espagnol surveillait , sur le côté droit du cirque , son troupeau de chèvres , que surveillaient aussi deux aigles attentifs du haut des airs ; car ces oiseaux , trop faibles pour enlever les chèvres dans leurs serres , les frappent quelquefois avec leurs ailes , pour les précipiter et se repaître ensuite de leurs cadavres.

La grande cascade n'est pas la seule merveille de ces lieux , et l'on ne peut assez admirer aussi

ce cirque tout ruisselant de cascades <sup>1</sup>, ses hautes murailles de marbre blanc, qui lui ont fait donner le nom de *Marboré*, la symétrie de son immense cercle et de ses gradins, à ses pieds ses ponts de neige, sur sa cime ses glaciers éternels. Il est impossible, quelque bonne opinion que l'on ait de soi-même, de la noblesse de son origine et du mérite de ses aïeux, de ne pas humilier tout son être, et de ne pas s'abymer en présence de tant de grandeurs. Qu'est en effet notre triste forme au centre de ces colossales créations ? Et cependant que sont, à leur tour, ces cirques, ces cascades, ces montagnes, auprès de la création elle-même ? Qu'on me permette de rappeler à ce sujet les calculs d'un beau génie :

« A cette fausse idée sur l'étendue de la  
 » nature et sur les proportions de l'univers,  
 » s'est bientôt joint le sentiment encore plus  
 » disproportionné de la prétention. L'homme,  
 » en se comparant aux autres êtres terrestres,  
 » s'est trouvé le premier. Dès-lors il a cru que  
 » tous étaient faits pour lui ; que la terre même  
 » n'avait été créée que pour lui servir de domi-  
 » cile, et le ciel de spectacle ; qu'enfin l'univers

<sup>1</sup> On en compte sept qui, s'engouffrant sous les neiges accumulées au fond du cirque, forment des ponts qu'on croirait enfantés par l'imagination arabe, tant leur beauté est fantastique.

» entier devait se rapporter à ses besoins et  
» même à ses plaisirs. Mais à mesure qu'il a fait  
» usage de cette lumière divine, qui seule en-  
» noblit son être, à mesure que l'homme s'est  
» instruit, il a été forcé de rabattre de plus en  
» plus de ses prétentions; il s'est vu rapetisser  
» en même raison que l'univers s'agrandissait,  
» et il lui est aujourd'hui bien évidemment dé-  
» montré que cette terre, qui fait tout son  
» domaine, et sur laquelle il ne peut malheu-  
» reusement subsister sans querelle et sans trou-  
» ble, est à proportion tout aussi petite pour  
» l'univers que lui-même l'est pour le créateur.  
» En effet, il n'est plus possible de douter que  
» cette même terre si grande et si vaste pour  
» nous, ne soit une assez médiocre planète, une  
» petite masse de matière qui circule avec les  
» autres autour du soleil; que cet astre de  
» lumière et de feu ne soit plus de douze cent  
» mille fois plus gros que le globe de la terre,  
» et que sa puissance ne s'étende à tous les corps  
» qu'il fléchit autour de lui; en sorte que notre  
» globe en étant éloigné de trente-trois millions  
» de lieues au moins, la planète de Saturne se  
» trouve à plus de trois cent treize millions des  
» mêmes lieues, d'où l'on ne peut s'empêcher  
» de conclure que l'étendue de l'empire du  
» soleil, ce roi de la nature, ne soit une sphère

» dont le diamètre est de *six cent vingt-sept*  
 » *millions* de lieues , tandis que celui de la terre  
 » n'est que de *deux mille huit cent soixante-cinq* ;  
 » et si l'on prend le cube de ces deux nombres ,  
 » on se démontrera que *la terre est plus petite* ,  
 » relativement à cet espace, *qu'un grain de sable*  
 » ne l'est relativement au volume entier du  
 » globe. »

Buffon pousse plus loin ses calculs. Il fait observer que la nature ne forme pas les véritables limites de l'empire du soleil ; que les comètes connues les étendent quinze fois au-delà.

Enfin , chaque étoile n'est-elle pas un soleil , un centre d'un empire pour le moins aussi vaste ? Un savant (M. Huygens) a calculé qu'un boulet de canon emploierait près de 70,000 ans pour parvenir jusques à ces étoiles , et il suppose que ce boulet , allant toujours de la même vitesse , parcourt environ 100 toises en une seconde ou 3,600 toises par heure. Qu'est notre terre dans cette immensité ? Certainement , le plus imperceptible des grains de la plus impalpable poussière.

Eh bien ! la plus grande montagne de l'Europe , le *Mont-Blanc* , dont la cime se perd dans les cieux pour nos regards humains , n'a qu'une lieue d'élévation , c'est-à-dire que la trois millième partie du diamètre de cet invisible grain

de poussière. Nous-mêmes nous sommes au Mont-Blanc comme un est à trois mille. Que deviennent dans ces proportions, où l'imagination se perd, ce que l'on nomme depuis quelque temps des *sommités sociales*, c'est-à-dire les trois ou quatre pouces d'élévation d'un fauteuil de président, les trois ou quatre degrés qui montent à un hôtel de préfecture, et les palais des plus grands princes ?

Et cependant je sens qu'il est en moi quelque chose qui se refuse à ces humilians calculs. L'homme, ciron par la taille, mais géant par la pensée, se trouve à l'étroit dans cet immense cirque, où l'armée de Moscou aurait pu se déployer et manœuvrer. Il aime à en franchir l'enceinte, à interroger le temps, à dépasser les limites de l'ancienne histoire, à demander compte aux granits, aux marbres, aux torrens, des révolutions du globe; à s'élever jusques aux cieux, dont les murailles du Marboré semblent être le premier degré. Que de merveilles son ame a enfantées ! Que de secrets elle a surpris ! Comme elle a soulevé, par la main de Newton et de ses émules, le coin du voile que Dieu avait jeté sur ses créations ! La comète elle-même, cette lueur vagabonde, a vainement détourné sa course et rompu les règles qui régissent les autres corps lumineux; elle est fidèle à la marche que

lui trace le savant , et l'amant n'est pas plus exact à son premier rendez-vous , qu'elle ne l'est à l'heure , à la minute fixée pour son retour. Ainsi donc , oui , forçons le fat à dépouiller cette vanité qui lui fait attacher tant de prix à son enveloppe microscopique ; prouvons aux ambitieux combien peu les élèvent , sur ce grain de poussière nommé *la terre* , leurs titres et leurs honneurs ! Mais ne nions pas aussi que , semblable à la goutte d'eau que le feu peut répandre dans l'espace en gaz pur et invisible , notre ame enflammée par une étincelle divine ne reconnait plus de limites dans cet univers , dont elle est la plus sublime création.





## CHAPITRE XVII.

### Saint-Sauveur.

Le plus habile des peintres voulut un jour faire un tableau digne de lui. Il prit ses pinceaux dans un moment d'enthousiasme et d'inspiration. Sa main jeta sur la toile tous les trésors de sa riche imagination. Oserai-je les décrire ?

Sur le premier plan, un torrent impétueux courait de la gauche à la droite du spectateur ; son onde était d'azur dans les lieux où elle coulait tranquille ; elle était de neige lorsque les blocs qui encombraient son lit la repoussaient et la courrouçaient. Sur le second plan, une montagne abaissait et adoucissait ses flancs tapissés de verdure et parsemés de ravins et de bosquets ; vers la gauche, une gorge sombre, terrible, semblait un fantôme, dont le noir aspect faisait ressortir toute la fraîcheur des autres parties du tableau ; au-dessus, et dans le lointain, quelques pointes azurées et neigeuses, là se confondaient avec les

nuages , ici se découpaient dans les cieux ; mille ruisseaux sillonnaient la montagne , et venaient tomber en cascades dans le lit du torrent. Cette nature était inanimée , et cependant le peintre trouva qu'elle était bien , et il posa ses pinceaux.

Un de ses élèves vint après lui. Il plaça quelques cabanes sur le penchant des monts ; il dessina un hameau sur le second plan ; il jeta sur le torrent un pont en sapin , dont il eut soin de ruiner quelques parties. Le maître sourit au travail de son élève , et le paysage en effet ne laissait plus rien à désirer.

Un autre élève survint à son tour. Il était jeune ; son goût n'était pas épuré. Cette nature si belle , il voulut la faire riche. Il la symétrisa ; il la gâta. Le hameau couvert de chaume fut métamorphosé en un village dont le luxe des constructions ne serait pas déplacé sur les boulevards de nos grandes villes ; les bosquets furent alignés et taillés ; les sentiers devinrent des rampes et subirent des parapets ; le pont de bois disparut sous un pont de marbre.

Le maître soupira en voyant ces changemens , et n'avoua plus son ouvrage. Il est juste pourtant de dire que le tableau n'est pas sans mérite. Les beautés primitives n'y sont pas entièrement effacées ; la main du maître s'y fait encore sentir. Ce mélange de luxe et de simplicité champêtre



donne enfin au paysage du charme et du piquant : tout le monde est du reste libre d'en juger , car ce site est celui de Saint-Sauveur , que la nature a dessiné d'une manière admirable , et que la main des hommes n'a pu entièrement défigurer. Il touche presque à Luz , dont il est séparé par le Gave de Pau ; et Luz , placé entre Barrèges et Saint-Sauveur , voit tous les jours les malades des deux établissemens se croiser dans son sein pour le visiter et participer aux plaisirs des deux séjours.





## CHAPITRE XVIII.

Barrèges, la Discine, la Gouvernante,  
l'Heronante, l'Almé, la Vivandiere.

Lorsque le voyageur quitte Luz pour monter à Barrèges, distant de deux lieues de poste, chaque pas qui l'élève vers le but de sa course détruit un charme de la plaine qu'il vient d'admirer. Bientôt une nature affreuse, bouleversée, attriste ses yeux et resserre son cœur. Il semble que Walter-Scott a deviné ces lieux, quand il a fait la peinture suivante, dans le troisième chant de son poëme du *Lord des îles* :

« Jamais les yeux des hommes n'ont connu  
» un tableau plus sévère..... Il semble qu'un  
» antique tremblement de terre a ouvert une  
» route escarpée à travers le sein de la montagne,  
» et que chaque précipice, chaque ravin, cha-  
» que sombre abîme atteste encore ses ravages.  
» . . . . .

» D'énormes terrasses de noir granit étaient  
 » pour eux des sentiers rudes et d'un accès peu  
 » facile. C'étaient des débris de rochers arrachés  
 » par l'orage des flancs de la montagne et amon-  
 » celés les uns sur les autres, dans une de ces  
 » nuits de terreur où le chevreuil prend la fuite  
 » pendant que le loup hurle dans sa tanière.  
 » Quelques-uns de ces fragmens informes étaient  
 » suspendus sur un appui incertain, et le bras  
 » d'un enfant eût ébranlé ces masses qu'une  
 » armée entière n'aurait pu soulever, et trem-  
 » blantes sur leur base comme la pierre des  
 » Druides. Les brouillards du soir, dans leur  
 » course inconstante, couvraient tantôt la chaîne  
 » des monts et tantôt abandonnaient leurs fronts  
 » chauves, pour étendre leur voile vapoureux sur  
 » les ondes du lac, ou se disperser en légers tour-  
 » billons sur l'aîle des vents. Souvent aussi, se  
 » condensant tout-à-coup, ils s'arrêtent immo-  
 » biles ; des torrens s'échappent de leurs flancs  
 » entr'ouverts, et se précipitent en flots écumeux  
 » de la cime de la montagne, aussitôt que repa-  
 » raît la clarté joyeuse du soleil. »

Tel était autrefois le séjour de Barrèges, tels étaient les obstacles qui s'opposaient aux vœux des guerriers, et qui forcèrent M<sup>me</sup> de Maintenon à traverser le col du Tourmalet pour y conduire le duc du Maine. Ces lieux n'ont guère changé

d'aspect aujourd'hui ; seulement la culture , le *labor improbus* du montagnard , y a conquis quelques plateaux , et y a jeté de loin en loin quelques tapis étroits de verdure. Une belle route de poste , que chaque hiver dégrade , lie Luz à Barrèges ; une forêt , qui s'étend au pied du pic d'Ayré , domine le village , le protège contre les lavanges et jette quelque différence entre ce paysage et celui qu'a si fièrement dessiné Walter-Scott.

C'est là cependant que m'attendait une des plus agréables journées que j'aie passées dans les montagnes. J'y arrivai un samedi soir à l'hôtel de l'Europe ; on allait servir une table de pensionnaires , et j'y fus reçu et traité avec toute la politesse française et toute la franchise militaire : ce sont là d'heureuses alliances. Ces officiers , plus ou moins mutilés , rivalisaient de gaieté et de folie. Il n'était pas rare , dans leurs réunions , de composer une contredanse de pauvres éclopés où le plus ingambe pirouettait sur une jambe de bois. Leur commandant de place gênait un peu leurs fêtes ; il venait de paraître un ordre du jour qui , attendu que les veilles et la danse échauffaient beaucoup trop ces messieurs , fixait l'heure de l'ouverture et de la clôture de chaque bal , et mettait ainsi les plaisirs et les amours à la ration. On obéit sans murmurer ; c'était une

habitude prise dès long-temps. Mais les médecins n'y perdirent rien ; on prenait à table de plus dangereux dédommagemens , et la santé de ces militaires ne s'en trouvait pas mieux. Ils avaient fait un règlement qui mérite d'être cité : au dîner du samedi il était défendu de plier sa serviette , sous peine d'une amende. Le dîner du samedi était donc la grande affaire de la semaine , et pour multiplier les délits et les peines , il ne manquait point là *d'agens provocateurs*. On n'oubliait jamais d'y soulever quelque question intéressante pour occasionner des distractions. On y traitait de guerre et d'amour ; on y parlait d'un combat ou d'une intrigue , d'une victoire ou d'une bonne fortune , d'une retraite ou d'une infidélité. Sur ces sujets on ne tarissait pas , mais on tarissait les flacons. Dans la chaleur des discussions , quelques-uns , par mégarde et par habitude , pliaient leurs serviettes sur leurs genoux , et aussitôt la condamnation se prononçait par acclamations. Il fallait payer deux bouteilles de Bordeaux , de Bourgogne ou de Champagne. Ils se contentaient des vins de France ; on n'était pas plus patriote qu'eux ; et certes après avoir versé tant de sang pour notre patrie , il était bien juste qu'elle leur versât à son tour ses vins les plus généreux. Ce n'était pas tout ; il fallait, en outre , charmer les ennuis du bain par

le récit dans la piscine d'une aventure de sa vie. C'était l'amende qui coûtait le moins ; car , de ce côté , ces messieurs étaient en fonds. Ce jour-là trois officiers encoururent la condamnation ; c'étaient un capitaine d'infanterie , encore jeune ; un chef d'escadron de hussards , encore étourdi ; et un gros-major qui avait servi en Egypte et en Syrie. D'autres qu'eux auraient distribué les six bouteilles et les trois anecdotes dans toute la semaine suivante. Mais des militaires ! Accoutumés qu'ils sont à ne pas compter sur un lendemain qui dépend de tant de balles , de boulets , de bombes , de grenades , etc. , etc. ; ces bons chrétiens se conforment à l'Évangile , car peu de nos soldats ont pu se dire : « Le boulet » qui doit me tuer n'est pas encore fondu. » Il fut donc résolu que toutes les amendes se paieraient le même jour , c'est-à-dire , les récits à la piscine du dimanche et les six bouteilles au déjeuner. Tout cela me promettait une matinée intéressante. J'obtins facilement d'être de la partie , car je ne pouvais pas désirer plus de grâce dans leurs procédés envers moi.

La piscine est un appartement voûté au-dessus duquel on a construit une terrasse qui sert de promenade aux malades. Une forte odeur de soufre y domine , et j'avais eu de la peine à m'y accoutumer , lorsque les récits commen-

cèrent. Je vais tâcher de reproduire à mes lecteurs tout ce que ma mémoire a pu en conserver.

LE CHEF D'ESCADRON.

« J'étais en Aragon en 1811. Un jour, dans une rencontre avec des *guerrillas*, une balle me perça le bras, et n'ayant pu, pendant le combat, étancher le sang qui coulait de ma blessure, je m'affaiblis considérablement; et quand la victoire fut décidée, je ne pus en goûter la joie, car on me porta mourant à l'ambulance. »

» Un mois après, mon docteur m'ordonna les eaux de Barrèges, et j'obtins un congé pour m'y rendre. Si j'avais voulu suivre les chemins ordinaires, il m'aurait fallu faire un grand détour et perdre un temps précieux; vous savez qu'à cette époque nous n'en avions pas beaucoup de reste; je fis mieux. J'avais depuis quelque temps un cheval né dans le pays, et se jouant des sentiers de montagne; je pris un guide, et traversant la vallée de Broto, j'entrai en France par le port de Gavarnie. J'oubliai dans le cirque les fastueuses ruines de Grenade et de Cordoue, et au pied de la grande cascade, je me représentai quel serait l'étonnement d'un bourgeois de Paris qui va tous les ans voir avec admiration jouer les eaux de Saint-Cloud. Le *chaos*

épouvanta mon imagination ; il me semblait , en le traversant , entendre encore le bruit de ce désastre , dont notre histoire cependant n'a pas retenti. Dans la grotte de Gèdre , je me rappelai les amours , et je sentis avec joie que tout mon sang français n'avait pas coulé en Espagne ; à Barrèges , il m'en revint assez dans les veines pour en verser de nouveau à la première occasion , et vous allez voir qu'elle ne manqua pas de se présenter. »

» J'étais un jour , en me promenant à cheval , parvenu jusques à Luz , et ne connaissant point Saint-Sauveur , j'y fis une visite qui me prit plus de temps que je n'avais cru , de sorte qu'il était nuit quand je repartis pour Barrèges. »

» Au pont jeté sur le Gave , je fis la rencontre de deux femmes , dont l'une , extrêmement jeune , ne semblait qu'avec peine suivre sa compagne , qui me parut être sa domestique. La démarche de cette jeune personne était visiblement contrainte , et elle n'accordait aux incitations de celle qui l'entraînait qu'un demi-consentement. »

» L'heure , le lieu , leur contenance , tout sentait l'aventure. Vous me connaissez , Messieurs , cette disposition que j'eus de tous les temps à prendre la défense du faible , et que l'égoïsme qualifie de *Dom-Quichotisme*. Un



temps de galop me porta à Luz ; j'y laissai mon cheval , résolu d'y passer la nuit , et je revins sur mes pas . »

» Je quittais à peine la ville qu'une berline me devança. Le crépuscule qui restait me permit de jeter un regard à travers les stores , et je remarquai dans le fond un homme que je connaissais. C'était l'un de ces chevaliers d'industrie qui abondent dans nos établissemens thermaux , où ils brillent aux dépens des dupes. Il était chamarré de croix et de rubans. On assurait qu'il n'avait pas le droit de les porter , et je m'étais même promis d'en savoir quelque chose avant de quitter Barrèges. »

» Pour tout autre que moi toutes ces rencontres auraient été fort indifférentes ; mais j'avais déjà des soupçons , des pressentimens..... Je hâtai le pas. »

« Je parvenais au pont , lorsqu'une rumeur sourde mais vive m'annonça que je ne m'étais pas trompé et me promit ce que j'aime le mieux , *une aventure*. L'étranger était descendu de voiture. Il multipliait les prières , les gestes , les protestations , pour engager la jeune personne à y monter. Mais l'incertitude que je lui avais vue d'abord s'était changée en résistance , et les supplications de l'étranger en violence et en fureur. Aidé de la perfide domestique , il allait

consommer le rapt, lorsque j'intervins, en intimant l'ordre de s'arrêter. On ne manqua pas de me demander de quel droit je me mêlais d'une discussion qui ne me regardait pas. « Toutes les discussions intéressent un officier » de hussards, » répondis-je, et d'ailleurs la jeune personne s'étant dégagée de ses ravisseurs, se saisit de mon bras avec vivacité, et dès-lors cette action m'ayant fait connaître qu'elle se mettait sous ma protection, mon ton devint plus péremptoire. »

« En ce moment, on entendit du bruit du côté de Saint-Sauveur; et nous vîmes des flambeaux descendre précipitamment la rampe. L'étranger me prit la main que j'avais libre, et me la serrant avec force : « Demain, me » dit-il, au point du jour sur le chemin de la » Carrière! » Je lui serrai la main à mon tour et il partit dans sa berline avec sa complice, qui n'osa pas sans doute s'exposer au juste ressentiment de sa maîtresse. Quant à moi je tins toujours la jeune personne sous mon bras, qu'il m'eût été d'ailleurs difficile de lui faire quitter, et je m'acheminai vers Saint-Sauveur. »

« Mais les personnes que nous avions aperçues ne tardèrent pas à nous joindre. La plus belle des femmes, dans tout le désordre de la douleur, les cheveux épars, les yeux égarés,

les devançait. Elle se précipita vers nous, et jeta un cri de joie en recevant dans ses bras ma jeune protégée. »

« Les explications s'en suivirent, j'avais rendu le plus grand des services. Profitant de l'extrême jeunesse de M.<sup>lle</sup> de \*\*\* , qu'une maladie de langueur avait amenée à Saint-Sauveur, sous la conduite d'une institutrice, l'étranger dont j'avais déjoué les complots, était parvenu à se faire aimer d'un cœur sans expérience et ouvert aux premières émotions. Elle devait être immensément riche ; et prévoyant que sa main lui serait refusée, il voulait faire un éclat et la perdre de réputation, pour mettre sa famille à sa merci. Une domestique séduite l'avait aidé dans ce plan corrupteur. La jeune personne sans rien accorder, sans rien refuser, ne donnant que des demi-aveux, ne sachant pas se dégager des filets qu'on avait jetés autour d'elle, s'était laissé entraîner jusques sur la route où le ravisseur l'aurait enlevée, sans une énergie que le danger développa dans cette jeune personne, et sans mon heureuse intervention. »

» Comme j'en fus récompensé par la reconnaissance de sa belle institutrice, dont la bouche, les regards et les pleurs rivalisèrent d'éloquence pour me remercier ; je ne pus voir avec indifférence ce désordre de la joie qui venait

de succéder au désordre de la douleur. Je jugeai qu'elle serait charmante dans tous les désordres possibles. Chez elle les talens avaient devancé les années, et elle ressemblait à ces arbres que nous avons vus dans la belle Italie, et qui portent à la fois des fruits et des fleurs. »

» J'ai, je crois, fait mes preuves, et je puis vous avouer sans rougir que je sentis mon cœur se serrer en les quittant, quand je songeai au rendez-vous que j'avais reçu pour le lendemain. Cette rencontre d'une demi-heure m'avait rendu plus sensible qu'il ne convenait à un lieutenant de cavalerie.

» Je passai la nuit à Luz, après avoir dépêché à Barrèges, un émissaire qui m'apporta mes armes, et m'amena un second. Nous montâmes à cheval, et nous prîmes au point du jour le chemin de la Carrière. L'étranger y était déjà; il était brave du moins, et en m'apercevant, il vint à moi: « Je vous vois un » sabre, me dit-il, j'ai le mien; reprenons » du terrain, et pas d'autres explications. » Nous courûmes l'un sur l'autre: à la première passe, je parai un coup qui menaçait ma tête, et en abattant mon arme au même instant, je lui coupai les rênes dans les mains; presque aussitôt un cri des témoins me fit jeter les yeux sur lui; il courait le plus grand danger;

son cheval se sentant libre, et d'ailleurs s'effarant du combat, galopait vers les rochers qui dominent le Gave. Il allait se précipiter, et le malheureux eût péri avant même de toucher le fond!... Me retourner, me lancer vers lui, entre lui et le bord du gouffre, et d'un coup de poitrail jeter son cheval dans une autre direction, fut pour moi l'affaire de quelques secondes. Ne vantez pas ma générosité; je n'eus pas le temps de la réflexion, et l'instinct seul fut le sentiment qui me fit voler à son secours. »

» Quand on eut retenu son cheval, il offrit de recommencer le combat, mais je lui dis : « Je n'ai plus le droit de vous arracher la » vie. » Et nous nous séparâmes. Je ne l'ai pas revu depuis; son aventure fit du bruit. Il s'éloigna sans doute des Pyrénées. »

« Il n'en fut pas de même de moi; mon bras était guéri; mais je visitais souvent Saint-Sauveur pour y soigner une autre blessure. Vous n'avez pas sans doute oublié cette belle institutrice dont la douleur m'avait si fort touché le premier jour de notre connaissance. Quelque étrange que ce mot doive vous paraître dans ma bouche, il faut bien que je le dise; Oui! j'étais amoureux, et amoureux jusques à la folie. Mais que je me trouvais loin de compte, et qu'une gouvernante est une place difficile à enlever, »

surtout pour un officier de hussards, qui, comme vous le savez, n'a pas les connaissances nécessaires pour former un siège dans les règles. Aussi j'étais maladroit, maussade ! Et sans un singulier stratagème, je ne m'en serais point tiré avec honneur. »

« Tout-à-coup je cessai de lui parler d'amour, et je feignis de tourner tous mes soins du côté de son élève. On eut l'air de rire d'abord de mon infidélité, et de prendre avec moi des manières très-dégagées. Je faisais cependant des observations précieuses ; un teint pâle, des yeux gonflés, m'apprenaient que les veilles de la nuit payaient le courage du jour, et je redoublais. Un soir enfin elle me dit : « Je vous » avais crû honnête homme ! — Avez-vous au- » jourd'hui une toute autre opinion ? — On ne » change pas d'amour en un jour ; ou vous » me trompiez, ou vous trompez M.<sup>lle</sup> de \*\*\*, » séduit sans doute par la fortune... — Arrêtez ! » m'écriai-je, ne m'imputez pas des plans que » j'ai voulu punir. — Eh ! bien soit, conti- » nua-t-elle, c'est moi que vous avez trompée ; » mais s'il vous reste quelque *amitié* pour moi, » ( Il fallait, Messieurs, entendre avec quel » ton, ce mot d'*amitié* fut prononcé ), s'il » vous reste quelque *amitié* pour moi, ( et elle » hésitait sur chaque parole ! ) n'abusez pas

» de la jeune ~~se~~ d'une personne dont je réponds  
 » et dont le dépôt est sacré! — Ah! lui dis-  
 » je, qu'il vous serait facile de la mettre à l'abri  
 » de mes entreprises! » Là-dessus je devins pres-  
 sant. Le cœur était si gros, il avait besoin de  
 s'épancher; d'ailleurs, en se sacrifiant, elle  
 sauvait son élève; les femmes sont plus géné-  
 reuses que nous! et..... »

Ici, une explosion de plaisanteries retentit  
 sous la voûte de la piscine, et je dois épargner aux  
 gouvernantes qui me liront celles que l'on fit  
 à leur sujet et sur leurs générosités. Passons,  
 en conséquence, au récit du capitaine. Il nous  
 raconta son aventure avec un ton de sentiment  
 qui fit plus d'une fois sourire ses camarades,  
 véritables athées en amour.

#### LE CAPITAINE.

» Messieurs, vous êtes venus dans ces mon-  
 tagnes par des routes vulgaires; moi, j'y suis  
 tombé du ciel..... Vous riez! C'est à la lettre.  
 Oui; du ciel, et en la compagnie d'un ange  
 encore! Voici le fait :

» J'étais à Tarbes avec mon régiment; j'avais  
 vingt-deux ans; je sortais de l'école militaire,  
 et tout fier de mon épée et de mes épaulettes  
 de sous-lieutenant, je ne doutais de rien, ex-  
 cepté de la vertu des femmes.»

» Il vint à Tarbes une artiste , un aéronaute , M.<sup>lle</sup> Jenny D.... , dont vous avez sans doute entendu parler. Son ascension fut annoncée à quelques jours de là. »

» Elle était belle ; et son intrépidité contrastait si fort avec sa jeunesse , la grâce de ses formes et la délicatesse de ses traits , qu'un enthousiasme subit m'enflamma pour elle , et que je résolus de l'avoir à tout prix. On disait , d'ailleurs , que l'habitude de s'élever dans les régions épurées ne l'avait pas détachée de la terre , et qu'elle y tenait par ses goûts et par ses faiblesses. On faisait là-dessus beaucoup de fades plaisanteries , et au bout de trois ou quatre jours elle était sur la liste des conquêtes de tout notre état-major. »

» Jugez donc de ma surprise lorsque je vis que Jenny D.... m'opposait une résistance sérieuse , qui ne fit qu'augmenter mon amour. Je vous en prie , Messieurs , ne souriez donc pas de cette manière. Songez que je n'avais que vingt-deux ans , et que c'était ma première campagne. »

» Cependant , le jour fixé pour son ascension arriva. Elle devait repartir le lendemain pour Pau , où elle était attendue. J'étais désespéré. »

» Elle avait annoncé qu'elle recevrait un compagnon de voyage dans sa nacelle. Au moment de son départ , je perce la foule ; je



me présente. Jenny me refuse. Mais de toutes parts on se récrie ; notre couple intéressait les spectateurs. Avant ce coup de sabre que m'allongea sur la joue un hussard autrichien , je n'étais pas mal du tout ; et Jenny était si belle ! J'obtins ce que je désirais si ardemment , de hasarder ma vie avec la sienne. Cette union en valait une autre pour un cœur comme le mien. « Ah ! lui dis-je , voyez ces montagnes ! il est » là plus d'un asile pour les amours ! Si un » vent propice nous y portait ! » Elle sourit presque avec tendresse , et me répondit : « Vous » allez bientôt le savoir. » Au même instant elle lâcha son ballon d'essai , qui monta d'abord , presque perpendiculairement , à plus de cent toises , et qu'un courant d'air entraîna bientôt vers les Pyrénées. « Partons , m'écriai-je , ne » perdons pas un instant. »

» Nous nous élevâmes avec majesté au milieu des acclamations d'un peuple immense , qui nous suivirent jusques dans les nues. J'y faisais bien peu d'attention. Belle comme un peintre célèbre a représenté l'Aurore , Jenny debout jetait , comme elle , des fleurs sur ceux que nous quittions. Elle était vêtue d'une simple robe blanche ; une ceinture de la couleur des cieux , sa patrie adoptive , dessinait sa taille légère. Une tranquille intrépidité reposait dans ses yeux , et son

cœur battait aussi doucement que lorsqu'elle me recevait dans son salon. Le mien palpait avec force, et ce n'était pas de peur. Je me voyais, je me sentais seul avec elle dans une nacelle étroite qui la rapprochait de moi forcément, et je la contemplais avec délices. Elle s'était assise en face de moi, lorsque je remarquai, non sans surprise, parmi divers objets nécessaires à son voyage, une paire de pistolets ornés de nacre et d'or. « Voilà, lui dis-je, » un meuble étrange !.... » Elle me répondit : « Je ne connaissais pas ce matin le compagnon » de voyage que je devais avoir. Souvent on se » croit brave loin du danger, et l'on se trouve » faible en sa présence. Cette arme m'aurait » débarrassée de celui dont la lâcheté aurait » compromis ma vie. Avec vous, j'en suis sûre, » ce n'est pas un pareil danger que j'ai à re- » douter. » Il me sembla qu'une expression d'amour avait donné à ces paroles un sens que je n'osais interpréter. Ne me demandez pas des détails sur ce singulier voyage, ni la peinture des différens aspects sous lesquels la terre nous offrit ses villes, ses rivières et ses forêts. Tous mes regards étaient réunis sur un seul objet, toutes nos pensées concentrées dans un seul désir. Les montagnes sont bien belles ; mais la nature n'a-t-elle pas réuni dans une jolie femme ses plus touchantes créations ! »

» Nous avançons cependant vers les Pyrénées, et leurs aiguilles de granit s'élevaient déjà vers nous. Dans toute autre position je ne me serais peut-être pas vu, sans crainte, suspendu entre le ciel et ces aspérités formidables où une chute nous aurait anéantis. Mais l'amour, mais le bonheur d'être avec elle, absorbait toutes mes autres facultés, et ne laissait dans mon cœur aucune place à d'autres sentimens. Il me parut qu'on en recevait les protestations avec plus de bonté; une émotion visible colorait les joues de ma charmante compagne. Je m'encourageai, je m'oubliai; et sans songer au danger d'une semblable lutte, dans une nacelle étroite et fragile, j'osai demander, j'osai poursuivre le prix, la récompense de mon amour.

« Malheureux! s'écria-t-elle; que faites-vous!.... »

» Arrêtez!..... vous allez périr!..... nous périssons!.... »

Au même instant je me sentis précipité vers la terre avec la rapidité de la foudre; je fermai les yeux pour ne point voir cette mort affreuse, et cette sensation fut terrible. Mais presque aussitôt un doux balancement de notre nacelle nous soutint dans les airs, que nous traversâmes mollement agités par les vents des montagnes. Jenny avait promis de descendre en parachute à la vue de Tarbes, dont toute la population couvrait les toits d'ardoise pour nous

suivre au loin : mais mon amour avait tout dérangé. Ma jeune compagne , distraite , avait prolongé le voyage ; et depuis long-temps on nous avait perdus de vue, lorsque mes entreprises amoureuses la décidèrent à couper la corde qui nous retenait à son ballon. J'eus le temps avant de redescendre sur la terre , de voir l'aréostat qui , devenu plus léger depuis notre séparation , volait vers l'Espagne, où sans doute il dut surprendre par sa chute , ce peuple superstitieux. »<sup>1</sup>

» A l'ouest d'Argelez débouche la vallée d'Azun , surnommée l'Eden des Pyrénées , et qui est devenu pour moi un véritable *Paradis perdu*. Nulle part , dans les montagnes , on ne trouve des eaux plus limpides , des pentes plus douces , une verdure plus fraîche , et un peuple plus aimable. Le Gave d'Arrens l'arrose dans

<sup>1</sup> Lors d'une descente en parachute de M.lle Garnerin , à Bordeaux , son ballon s'abattit dans les Landes , à une distance de plus de vingt lieues de poste ; et comme il fit des bonds gigantesques au milieu de ces plaines incultes , et qu'il parcourut ainsi plusieurs communes , notamment Saint-Michel , Sarpout et Pindères , toute la population accourut armée de fusils , de fourches et de faux. Le curé de Pindères prit ses habits sacerdotaux pour conjurer le monstre ; et , lorsque tout le gaz évaporé l'eut laissé sans vie , les paysans crurent que c'était le diable qui avait quitté sa peau. Le propriétaire du champ où le ballon s'arrêta , ayant trouvé dans cette peau un billet de M.lle Garnerin , qui recommandait son ballon à tout venant , il le rapporta à Bordeaux : mais il mourut dans l'année ; et il serait difficile de faire croire aux Landais que cette mort et la *peau du diable* n'ont aucun rapport entre elles.

toute son étendue ; et avant de se grossir des flots du torrent de Labat , il serpente dans la vallée ; et sa voix , du lit où il roule sans fureur , mais non sans vivacité , n'a point les éclats de ce Bastan terrible qui ravage et assourdit , et qui retentit même sous les voûtes de cette piscine. Dans un espace de deux lieues , dix villages proclament la fertilité de cette vallée et la population qu'elle nourrit. On est quelquefois étonné des nombreuses familles qu'une seule demeure renferme ; et une dame de nos plaines , dans un pèlerinage qu'elle fit à Pouey-Lahoun , ayant demandé à une jeune mère de sept enfans les causes de cette fécondité qui lui paraissait générale , on lui répondit : « Quand » la neige couvre nos champs et nos maisons , » que voudriez-vous que nous fissions pendant » nos longues nuits d'hiver ? Aussi les enfans leur arrivent-ils tous , comme les récoltes , en automne. »

» C'est là que nous descendîmes , et le hasard nous fit trouver le site le plus heureux et le plus estimé de cette vallée. Ce fut au-delà d'Arrens , dernier village d'Azun et de la France. Sur un monticule de granit , dont on a taillé le roc pour en faire le pavé du temple , s'élève la chapelle de Pouey-Lahoun , consacrée à la Vierge , et dont le luxe des dorures étonne

dans ces contrées toutes pastorales. Sur la gauche les sapins du pic du midi d'Azun, et sur la droite les glacis du pic de Gabisos l'ombragent, et réduisent la vallée aux proportions d'une gorge étroite qui conduit en Espagne. Nous y demeurâmes trois jours ; et comme Jenny n'avait plus de parachutes pour la protéger, c'est là que j'obtins la récompense de mes dangers et de mon entreprise : c'est là aussi que j'appris à juger des faux bruits, et à connaître la modestie de mes camarades de l'état-major. Car Jenny était pure : Jenny accorda à mon amour un prix digne de lui. Les souvenirs des heureux momens que je passai avec elle dans cet asile ignoré m'ont suivi dans les camps, sous la tente, dans les occasions les plus difficiles, et ont fait le charme de mes rêveries. Aujourd'hui encore, l'aspect d'un vallon des Pyrénées, d'un Gave ou d'une cabane de chaume, me rajeunit de vingt ans. »<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Le Capitaine, beaucoup plus occupé de Jenny D... que de la vallée d'Azun, n'a pu en donner qu'une esquisse légère. Je vais tâcher de suppléer à ses omissions. J'ai visité cette vallée pendant mon séjour à Cauterets, dont elle est séparée par le Monné et les montagnes groupées autour de ce pic.

On y parvient en suivant un chemin qui sort du village d'Argelez, et dont la rampe porte brusquement le voyageur à une grande élévation, d'où il domine déjà des merveilles ; car, assis sur le bord de la route qu'ombragent de beaux noyers, il voit se développer derrière lui le vallon d'Argelez et les têtes des sept

» Il fallut trop tôt rentrer dans le monde ; mais je ne quittai point Jenny. Un congé me

vallées qui y débouchent. De cet observatoire je vis, le matin, un brouillard immense couvrir toute la plaine. Seulement quelques monticules, tels que Balandrau, Castelloubon et ses ruines, s'élevaient comme des îles ; et Saint-Savin, que je voyais bien au-dessous de moi, semblait être bâti sur les rives d'un lac de plusieurs lieues d'étendue. Le soir, à mon retour, le soleil avait tout dissipé. Des torrens de cette belle lumière du midi de la France, avaient remplacé le lac de vapeurs. Le vallon et le village d'Argelez m'offrirent alors une vue dont il m'est impossible de rendre la magnificence. Plus loin, et après avoir dépassé le village d'Arras, au-dessous d'Arcizans, quelques minutes avant de parvenir à *Aucun*, se présente un site qui rivalise de beauté avec celui d'Arrens. Le torrent de Labat, descendu d'une gorge affreuse, d'abord furieux, semble s'apaiser à mesure que ses bords s'embellissent ; et avant de s'unir au Gave d'Arrens, il vient déposer ce qu'il lui reste de fureur au pied des villages de Sireix et de Bun, qu'il sépare, mais qui se ressemblent comme deux fils jumeaux du génie des montagnes, tous les deux entourés de champs et de prairies, tous les deux dominés par des pics redoutables que la hache de l'imprévoyant montagnard a presque dépouillés de leurs sapins, et où il a, en bravant les lois sévères qui protègent ces forêts tutélaires, préparé les lavanges qui doivent un jour écraser son toit. Entre ces villages et le spectateur roule dans une immense profondeur, et presque au niveau du vallon d'Argelez, le Gave d'Arrens, retenu de loin en loin par des digues de cailloux, pour mouvoir quelques manufactures dont on aperçoit le toit d'ardoise presque au-dessous de ses pieds. A une très-grande élévation au-dessus et au-delà du Gave, de vastes manteaux de verdure cachent l'aride nudité des montagnes, et abaissent leurs plis veloutés jusques au point où la pente devient verticale, et où l'audace du montagnard n'oserait conduire sa faux. Là, plus de verdure, plus de parure ; de la prairie au niveau du torrent rien qu'un précipice affreux, dont les ombres font paraître plus riants les plateaux qui le surmontent.

permet de la suivre à Pau, où elle devait faire une autre ascension. »

C'est à *Aucun* que la vallée s'ouvre et s'agrandit. Aucune main humaine n'a nivelé cette riche plaine. Mais l'œil y cherche vainement la plus légère inégalité, et les villages seuls d'*Aucun*, de *Mansous* et d'*Arrens* en coupent la beauté, que l'on trouverait peut-être un peu monotone, si les côteaux de Montjoye et de Pouey-Lahoun, et surtout les pics de Gabisos et du midi d'Azun ou d'Arrens, ne la rehaussaient. C'est en la traversant à l'ombre des noyers, des frênes et des vieux chênes qui couvrent la route, qu'on arrive à Arrens, et que l'on parvient à Pouey-Lahoun. Pour monter à la chapelle, il faut suivre un sentier qui serpente dans les flancs du monticule où le temple est élevé. A mi-côte, on fait une station devant une chapelle délabrée consacrée à Saint-Roch, dont on a transporté la statue dans la chapelle principale. Sur le plateau, ou plate-forme du temple, on s'arrête, moins pour calmer l'émotion causée par la rampe qu'on vient de gravir, que pour voir et admirer, en sens inverse, la vallée que l'on vient de traverser. La chapelle d'Héas, construite au milieu d'une nature sauvage, affreuse, bouleversée, a été bâtie pour implorer, contre les terribles révolutions des montagnes, celui qui seul a le secret de leurs causes et la puissance de les contenir. Le temple de *Pouey-Lahoun*, qui s'élève au fond d'une si belle vallée, semble avoir été bâti, au contraire, dans un jour de réjouissance et d'actions de grâces.

Le mot *Pouey*, dans la langue du pays, est un des noms multipliés que l'on donne aux montagnes. *Lahoun* signifie *fontaine*, *source* : cette chapelle serait donc sur le *mont de la source* ou de *la fontaine*. Et, en effet, au fond du temple, dont le granit taillé en pavé est plus élevé que dans les autres parties, on remarque encore un petit canal taillé également au ciseau, et qui recevait les eaux d'une source surgie en ce lieu même. Ce petit ruisseau serpentait dans l'église; il franchissait deux degrés circulaires, par où l'on descend dans la partie inférieure de la chapelle, et se perdait sous la chaire. Son doux murmure devait se mêler, sans les troubler, aux chants du prêtre, aux prières du pèlerin, ou à la parole de



» Un jour, c'était la veille de ce voyage aérien, elle me pria de porter au journal un article qui

l'orateur chrétien. Ces eaux certainement devaient faire là un effet pittoresque. J'ignore donc pourquoi on en a bouché la source ; d'autant plus que, par-là, on a fait disparaître aussi les traces d'un miracle, qu'*Arrens* aime encore à raconter. De même qu'à *Héas*, trois chèvres nourrirent *miraculeusement* (et si ce n'eût été *miraculeusement*, il n'y aurait rien d'extraordinaire) nourrirent *miraculeusement*, disons-nous, les ouvriers chargés de la construction de la chapelle ; à Pouey-Lahoun on manqua d'eau pour faire du mortier, et aussitôt une source parut au milieu des constructions commencées. Certainement la Providence pouvait mieux placer son bienfait ; et ce n'est pas dans la vallée d'Azun où ruissèlent de toutes parts les plus belles eaux, et lorsque le Gave d'*Arrens* roulait au pied du coteau qui soutient la chapelle, qu'un pareil miracle pouvait être nécessaire.

La chapelle de Pouey-Lahoun vient d'être fermée à la dévotion des montagnards, par suite d'une intrigue qu'on m'a racontée à Cauterets, mais dont je ne garantis point l'exactitude.

Cette chapelle fut vendue pendant la révolution comme bien national. Mais l'adjudicataire n'osa jamais s'en mettre en possession ; et d'ailleurs, bâtie sur un rocher de granit, elle ne donnait pas des récoltes terrestres, les seules que l'on pût alors recueillir. Il la vendit à une dame qui la légua à un de ses neveux, prêtre. Celui-ci l'a possédée jusques à aujourd'hui, et il profitait des offrandes nombreuses que les dévots y apportaient aux jours de solennité. On a cherché à obtenir de lui une concession gratuite de ce temple : il a constamment refusé. Il demandait seulement la somme que cette acquisition avait coûtée à sa tante, et, pour le punir de ses refus, *Pouey-Lahoun* a été interdite, sous le vain prétexte de quelques désordres qui s'y commettaient les jours de pèlerinage, et qui jusqu'ici n'ont pas pourtant fait fermer *Héas*, ni *Betharram*. Il faudra donc se rappeler en tout temps, en tous lieux, ce vers si vrai :

*Tantæ ne animis cælestibus iræ.*

remettait indéfiniment son ascension. Je lui en témoignai ma surprise. « Je ne suis plus la » même, me dit-elle; je crains.... il m'arriverait quelque malheur! — » Qu'avez-vous fait de votre courage, lui répondis-je? — « Ah! » s'écria-t-elle, en se jetant dans mes bras, si je n'exposais que moi!.... » Ces mots m'en dirent assez, et me comblèrent de joie et d'orgueil. »

— » Oui! oui! dit le chef d'escadron, nous devinons de reste. Ta Jenny ressentait l'influence de la vallée d'Azun, et ton ange descendu du ciel avec toi était *mère*. En vient-il souvent sur la terre dans cet état? »

Dieu sait tous les sarcasmes qu'on décocha contre le Capitaine, et auxquels il répondit en homme qui connaît le monde et ce que permet la malice militaire. Mais le temps s'écoulait; il restait une amende à payer; et tous les officiers se tournant vers le gros major, dont le ventre, agité par le rire fou que les plaisanteries faites au capitaine avait excité, soulevait et faisait écumer les eaux sulfureuses de la piscine, « A vous, Egyptien, lui dirent-ils. » — Egyptien, soit! répondit-il. Sortons des montagnes: c'est en Egypte que je vais vous transporter. »

## LE MAJOR.

« Je servais depuis quelque temps ; j'avais fait les campagnes d'Italie ; à vingt ans j'étais un vieux soldat. »

» Lorsque l'on commença à parler de l'expédition d'Angleterre , j'étais à Paris. Je reçus la nouvelle que mon régiment partait pour Toulon , et l'ordre de l'y suivre. Le jour de mon départ nous nous réunîmes , quelques militaires de différentes armes et moi , dans un café , où je fis connaissance avec un jeune volontaire nommé *Lubert* , dont les yeux pétillaient de vivacité , et dont le cœur renfermait un grand courage. C'était le fils d'un malheureux colon massacré par les nègres à Saint-Domingue. Sans fortune et sans famille , il était venu en France , et courait dans nos armées après l'avancement ou la mort. Nous nous liâmes d'une étroite amitié , et nous avons été fidèles l'un et l'autre à ces nœuds si promptement formés. Nous nous reverrons dans un meilleur monde ; et j'ai failli un jour couper les oreilles à un misérable sophiste qui voulait m'ôter ce consolant espoir. Quoiqu'il en soit , j'appris que le corps de *Lubert* devait également faire partie de l'expédition , et nous nous quittâmes en nous serrant la main comme de vieux amis , et en nous don-

nant rendez-vous , à quatre mois de là , dans un café de Londres. »

« Quatre mois après , jour par jour , je fus débarqué avec ma demi-brigade sur la plage du Marabou , non loin et à l'ouest d'Alexandrie. La résistance des Arabes ne put ralentir notre élan. L'ardeur qui nous transportait vers ces murs bâtis par Alexandre , le désordre ordinaire dans ces sortes d'actions , avaient mêlé quelques corps. Je monte à l'assaut , j'atteins le sommet de la muraille ; une pierre me frappe au front ; je tombais , une main me saisit , me retient , me hisse sur le parapet , où je ne tardai pas à reprendre connaissance , aux cris de victoire qui retentissaient autour de moi. Je jetai alors les yeux sur mon libérateur. C'était Lubert qui m'avait ainsi devancé dans le chemin de la gloire , et qui me dit : « Ceci n'est pas le » café de Londres où nous devions nous revoir ; » mais qu'importe ? Nous boirons ce soir des sor- » bets , en place du porter de la cité. »

» Un café turc nous réunit en effet plusieurs , quand la tranquillité fut rétablie dans la ville ; et je n'ai pas sans doute besoin de vous dire avec quelle curiosité nous examinions et nous étions examinés. Les visages , les costumes , le langage , ces mentons si barbus , et ces têtes si rases , tout excitait notre surprise. Mais vous pensez

bien que parvenus dans l'Orient, jeunes comme nous étions, échappés au veuvage de la mer, nous dûmes nous entretenir de ces femmes dont on nous avait vanté la beauté. Cependant peu d'entr'elles se montraient dans les rues, et vêtues comme les pénitens de Toulouse, elles étaient loin de réaliser les idées riantes que nous nous en étions faites. Enfin l'un de nous parla des Almés, de leurs graces, et de leurs sciences dans les choses de la volupté, et nous en demandâmes à grands cris. »

» Que refuserait-on à des vainqueurs, surtout dans cet Orient où tout a pris l'habitude de la servitude ? Les Almés parurent et méritèrent leur réputation ; l'une d'elles surtout réunit tous nos hommages. Sa danse avait plus de vivacité, sa grace n'avait rien de la nonchalance orientale, et plus de réserve se montrait dans ses manières, dans ses gestes et dans ses pas ; nous nous empressâmes autour d'elle ; mais elle ne parut agréer que Lubert, qui parut lui-même fort ému devant elle, et la suivit quand elle se retira »

» Cependant chacun rejoignit son drapeau pour assister à une cérémonie tout à la fois triste et glorieuse. Au bruit de l'artillerie, aux cris de *vive la République !* dont cette terre du despotisme tressaillit, nous enterrâmes nos camarades morts devant Alexandrie, aux pieds de la colonne de

Pompée , qui n'eut point à rougir de protéger leurs cendres. »

» Le lendemain seulement je revis Lubert. Il se présenta au camp , et me tirant à l'écart , il me fit les confidences suivantes :

» Apprenez une aventure étrange ; elle m'ac-  
 » cable de joie et d'embarras. Vous le savez, je  
 » suis colon. J'avais perdu mon père ; je m'en-  
 » fuyais de Saint-Domingue et je ramenaï en  
 » France une sœur dont j'étais l'unique protec-  
 » teur. Notre navire arriva sans accident sur les  
 » côtes de Provence ; mais là , à la vue de  
 » notre mère-patrie , il fut attaqué par un  
 » vaisseau supérieur que nous reconnûmes bien-  
 » tôt appartenir à quelque puissance barbares-  
 » que. Nous combattîmes avec fureur , mais  
 » avec désavantage , et l'ennemi nous couvrit  
 » de boulets. Pour comble de malheur , une  
 » voie d'eau ne tarda pas à se déclarer, et nous  
 » n'avions pas assez de monde pour nous en  
 » rendre maîtres et combattre. Dans cette extré-  
 » mité je me sentis comme inspiré. » Mes amis !  
 » m'écriai-je , est-ce ainsi que nous devons  
 » périr !..... A l'abordage ! » — On me répon-  
 » dit par des acclamations. C'était le temps où  
 » les équipages clouaient au mât leur pavillon  
 » et descendaient dans l'abyme aux cris de *vive*  
 » *la République* ! Le corsaire ne chercha pas à

» nous éviter , et bientôt les deux navires se  
 » joignirent et s'accrochèrent. Mais au moment  
 » où les Turcs envahissaient notre bord , nous  
 » nous élançâmes sur le leur. L'un de nous ,  
 » habile homme de mer , s'empara du gouver-  
 » nail et parvint à dégager le navire , tandis  
 » que nous nous débarrassions des pirates qui  
 » y étaient restés. Cependant le vent , vers la  
 » fin du combat , augmenta de force , et un  
 » grain , que je pourrais nommer tempête , nous  
 » sépara bientôt de nos ennemis , que nous ne  
 » revîmes plus. Nous entrâmes dans le port de  
 » Marseille , portant encore la bannière turque ,  
 » que nous n'avions pu remplacer par le dra-  
 » peau tricolore. »

» Hélas ! j'étais le seul que ce triomphe ne  
 » pouvait toucher ! Tout le monde m'attribuait  
 » la victoire ; on me louait , on m'exaltait ,  
 « et je pleurais..... Ma sœur avait été oubliée  
 « dans ce moment de désordre et de désespoir ,  
 « auquel nous devions notre salut , et je l'avais  
 « perdue. Restée sur notre vaisseau avec les  
 » Turcs , elle avait sans doute péri avec eux.. ..  
 « ..... Car ce n'est qu'hier que j'ai appris que  
 » notre vaisseau ne succomba point. Les Turcs ,  
 » quand le coup de vent nous eut séparés ,  
 » parvinrent à boucher la voie d'eau qu'ils  
 « avaient eux-mêmes occasionnée , et ils

» rentrèrent à Tunis. Je ne vous raconterai pas  
 » les aventures de ma sœur ; elles ont quelque  
 » ressemblance avec celles de la fiancée du Roi  
 » de Garbe. Elle était jeune ; elle était belle ;  
 » elle était créole. Son esclavage n'eut rien de  
 » rigoureux. Mais sa fierté française souffrait  
 » de se voir asservie aux amours d'un maître.  
 » Elle fut amenée en Egypte par une de ces  
 » caravanes qui tous les ans viennent vendre à  
 » Alexandrie des esclaves et de la poudre d'or.  
 » Plusieurs incidens avaient dans le désert in-  
 » terrrompu son voyage. Tour-à-tour prise et  
 » reprise par des tribus d'Arabes , je pense que  
 » sa modestie m'a épargné beaucoup de détails.  
 » Enfin , et quoiqu'il en soit, elle était depuis  
 » quelque temps renfermée dans le harem d'un  
 » bey au Caire , lorsque ce désir de liberté qui  
 » ne s'éteint jamais , se ralluma dans son cœur ,  
 » au milieu des dégoûts d'un amour qu'elle ne  
 » partageait point. Elle affronta tous les dan-  
 » gers et des supplices dont l'idée seule m'a  
 » fait frissonner. Elle fut libre. »

» Depuis son évasion , une troupe d'Almés  
 » l'a reçue , et vous avez vu dans quel état de  
 » dégradation j'ai retrouvé hier ma sœur. Elle  
 » a résolu de nous suivre. Mais obtiendrai-je  
 » la permission de l'amener avec moi à travers  
 » le désert ? Dois-je le désirer même ?..... On



» parle d'une flotille qui remontera le Nil jus-  
 » ques au Caire. On assure que votre bataillon  
 » doit y être embarqué. Si je plaçais ma sœur  
 » sous votre protection, la refuseriez-vous à  
 » mon amitié ? »

» Vous devinez, Messieurs, quelle fut ma  
 réponse. Nous partîmes. Que vous dirai-je ?  
 Ces aveux sont étranges chez un vieux barbon ;  
 mais j'étais jeune alors et je devins éperdu-  
 ment amoureux d'elle. Le soir, lorsque les  
 feux de l'Orient étaient tempérés par la brise  
 du Nil, assis sur le pont de notre djerme,  
 nous contemplions ensemble les rives de ce  
 fleuve célèbre, et notre œil suivait dans le  
 lointain la chaîne bleuâtre des montagnes du  
 Mokatan qui couronnent cette fertile plaine,  
 au delà des sables qui finiront par l'envahir.  
 Avec quel plaisir je me sentais auprès d'elle !  
 Avec quelle ardeur je lui peignais mes désirs !  
 Si quelquefois je hasardais quelques libertés,  
 Fatmé (c'était son nom) me disait avec dou-  
 ceur, mais avec un sentiment de dignité  
 blessée : « Je ne puis vous opposer des refus  
 » auxquels vous ne croiriez point ; mais je suis  
 » redevenue Française : votre réserve me plaît  
 » autant que l'amour turc m'a humiliée. Je  
 » vous en prie, restons Français ! »

» Cependant l'armée de terre était parvenue

à Chebreïs. Les Mamelucks la tâtonnèrent, et notre flotille prit part à cette action. Dans la chaleur du combat quelques Arabes nous abordèrent. Mais qu'ils payèrent cher leur audace ! Malades, administrateurs, femmes et savans, tout devint soldat. Fatmé se saisit d'un sabre qu'elle avait appris à manier pour simuler les combats dans ses jeux et dans ses danses. Je la vis abattre un Arabe à ses pieds et s'emparer de ses armes. Après la victoire, elle me montra ces dépouilles opimes. Un riche damas excita surtout notre curiosité. L'acier en était d'une finesse extrême et nous admirâmes les dessins qui en ornaient la lame dans toute sa longueur. Elle l'a toujours conservé depuis. »

» La bataille des Pyramides nous ouvrit les portes du Caire, et nous pûmes nous y reposer de nos fatigues et de nos combats. »

» C'est dans ces circonstances que je reçus l'ordre d'occuper avec quelques grenadiers, dont j'étais sergent, la maison d'Ottman-Bey, qui avait péri aux *Pyramides*, sur le front de nos carrés. Cette demeure était située à quelques lieues au-dessus du Caire, sur la rive droite du Nil. Elle brillait de tout le luxe asiatique. Nouvel Annibal, j'y trouvai tous les dangers et toutes les délices de Capoue.

Ottman-Bey était parti pour la bataille comme pour une victoire assurée. Il avait promis à ses femmes de nous tailler en pièces comme des citrouilles , et aucun ordre en conséquence n'avait été donné pour sauver son harem en cas de malheur. Je le trouvai dans le plus grand désordre ; les eunuques s'étaient enfuis à mon approche et n'avaient pas eu le temps , par bonheur, de massacrer ces charmantes odalisques , pour ne pas les laisser souiller par des chiens de chrétiens. Elles s'y résignèrent cependant de bonne grâce. Nous étions tous des grenadiers ; nous avions de belles moustaches , et vous savez le respect que l'on a pour la barbe dans ces pays éloignés. A quoi songeait donc Bonaparte et que craignait-il , quand il nous disait , dans une de ses proclamations : « Les » peuples chez lesquels nous allons traitent les » femmes différemment que nous ; mais , dans » tous les pays , celui qui viole est un monstre. »

« Il faut donc que je l'avoue à vous, messieurs les apôtres de la constance et les martyrs de la fidélité , j'oubliai complètement Fatmé , et mes grenadiers et moi nous nous plongeâmes dans les plaisirs. Dix misérables Bédouins auraient fait de nous ce qu'ils auraient voulu , et je ne puis concevoir encore comment nous ne fûmes pas enlevés par ces maraudeurs qui se glissaient

jusques dans le Caire ; car nous ne nous gardions pas , occupés que nous étions dans les caves d'Ottoman ; et croyez que messieurs les Mameluks savaient très-bien les garnir et les vider , malgré les préceptes du Coran. »

» Un jour je voulus parodier les fêtes turques. J'annonçai le désir de faire un choix parmi toutes les odalisques qui se réunirent à ma voix et disputèrent de graces et d'attraits ; tandis que mollement couché sur de riches coussins , je buvais dans des coupes d'or les vins de Chio et de Chypre , ces femmes charmantes m'enveloppèrent dans leurs jeux , en voltigeant autour de moi et en formant sur ma tête de rians berceaux , avec leurs schalls et leurs ceintures. L'une me ravit mon cigarre , et me présenta un riche narguillet ; l'autre s'empara de mon chapeau militaire , et m'affubla d'un turban ; je ne sais ce qu'allait faire la troisième , lorsque tout-à-coup une voix française s'écria : « arrachez-lui donc aussi ses épaulettes ! » --Mes épaulettes , mille bombes ! » m'écriai-je , en faisant un bond de trois pieds de haut , et en tirant mon sabre. « Mes épaulettes ! quel » est l'insolent ?... » Je ne le cherchai pas longtemps. Un jeune homme couvert de l'habit arabe , m'épargna la moitié du chemin. Il était armé. « Vous êtes Français , lui dis-je , votre

» langage me l'annonce , vous connaissez donc  
 » la gravité de l'outrage que vous venez de faire  
 » à un grenadier et ce qu'il exige..... » Nous  
 croisâmes le fer ; mais au moment où j'allais  
 lier le sien pour l'attaquer , je reconnus à sa  
 finesse , à ses dessins , à ses ornemens , le sabre  
 de Fatmé. Je lève les yeux ; c'était elle-même ;  
 elle souriait ; tout fut expliqué. Fatmé avait  
 appris ce qui se passait à notre poste ; elle  
 comprit dès-lors les dangers que nous courions ;  
 un peu par générosité , beaucoup par jalousie ,  
 elle voulut nous y ravir. Munie de l'ordre de  
 notre remplacement ( car que n'obtiennent  
 pas les jolies femmes ? ) et déguisée en  
 Arabe pour plus de sûreté , elle avait devancé  
 le nouveau détachement , afin de m'en prévenir ;  
 et survenue pendant la fête , elle s'y était glissée  
 inaperçue. A l'aspect de ma dégradation , en  
 voyant sur-tout le turban ceindre le front d'un  
 grenadier français , elle n'avait pas été maîtresse  
 de son premier mouvement. Mais sa colère fut  
 de peu de durée , et je fus presque piqué de sa  
 facilité à m'accorder mon pardon. »

---

Le Major cessait à peine de parler , lorsque  
 le baigneur entra dans la piscine et nous apprit  
 que notre heure était passée depuis long-temps ;

nous nous empressâmes de sortir et bientôt nous nous réunimes au déjeuner. Il fut aussi gai que je devais m'y attendre, et les bouteilles de Bordeaux et de Champagne, payées de bonne grâce par les délinquans, le Major, le Capitaine sentimental et le Chef d'escadron étourdi, furent promptement vidées, au milieu des observations sans nombre que les trois anecdotes ne manquèrent pas de faire soulever. Je crus devoir payer ma bien-venue parmi ces aimables convives, et je pliai ostensiblement ma serviette, comme si j'avais dû rester avec eux. Le Major m'observait du coin de l'œil, en buvant son dernier verre de Champagne, et il me dit : « Ceci est »  
 » comme le samedi pour vous ; car sans doute »  
 » vous ne voulez pas emporter votre serviette à »  
 » Bagnères ; à l'amende ! » Je ne demandai qu'une grâce : ce fut de m'acquitter sur-le-champ. Le vin fut remplacé par un vaste boll de punch, et pendant qu'il pétillait au milieu de nous, je leur dis le conte suivant, au lieu de l'anecdote de rigueur :

#### LA VIVANDIÈRE.

Sous Bonaparte, en Italie,

Nos soldats poursuivaient le cours de leurs travaux,

Et de leur jeune Chef secondant le génie,

Etonnaient les Césars au fond de leurs tombeaux.

Leur troupe à le suivre empressée,

Rapide comme sa pensée ,  
 Venait d'enlever des remparts  
 Qu'à ces fougueux enfans de Mars  
 Opposait le Germain timide ;  
 Mais , par le bronze terrassé ,  
 Ils avaient vu périr plus d'un frère intrépide ;  
 Et du sang Allemand se montrant trop avide ,  
 Le Français massacrait l'ennemi dispersé.

Et cependant au gré de leur furie ,  
 Fille d'un grenadier et femme d'un sapeur ,  
 De nos vaillans soldats , pour étancher l'ardeur ,  
 Catin allait vendant le vin et l'eau-de-vie ;  
 Et son cabaret ambulat ,  
 Qu'il n'est besoin que je dépeigne ,  
 Roulait près du drapeau qui lui servait d'enseigne  
 Et non loin du tambour qui battait en avant.  
 Tandis que des vainqueurs elle suivait les traces ,  
 Contre un affût brisé l'essieu crie et se rompt ;  
 Et vainement d'un pied léger et prompt ,  
 D'une chute elle veut s'éviter les disgraces.  
 Sa robe des débris n'a pu se décrocher.....  
 La belle tombe , il est vrai , sans souffrances ,  
 Mais montrant au grand jour des ruines immenses ,  
 Où vingt amours , au moins , auraient pu se nicher.

On se recrie , on rit... Malgré le bruit des armes ,  
 Sur elle on lance maints brocards ;  
 Mais son mari , du champ de Mars ,  
 Accourt tout en grondant pour finir ses alarmes ,  
 Et son casque a couvert les charmes  
 Que mesuraient tant de regards.

Lors un tambour lui dit : « Sapeur , sois moins revêche !  
 » De nos plaisirs envain tu te montres jaloux ;  
 » Ton bonnet à poil , entre nous ,  
 » N'a pas masqué la moitié de la brèche. »

Le mot courut de rang en rang ,  
Et grâce à lui de moins de sang  
Cette plaine se vit rougie ;  
Car plus d'un combattant charmé  
De cette joyeuse saillie ,  
Dit au Germain qui demandait la vie :  
« J'ai ri ; me voilà désarmé. »







## CHAPITRE XIX.

### Le Tourmalet.

Le chemin ou plutôt le sentier qui me conduisit de Barrèges à Bagnères par le Tourmalet, s'élançe de l'extrémité du village sur les hauteurs qui dominant la rive gauche du Bastan. Je traversai, en le suivant, le torrent de Lientz dont la gorge est étroite et désolée, et je parvins ainsi à l'embouchure de la vallée d'*Escoubous*, qu'arrose le torrent de même nom, tombé des rochers ou plutôt des murailles naturelles qui contiennent plusieurs lacs à une grande élévation au-dessus du niveau de la mer. Si ces digues venaient à se rompre, Barrèges disparaîtrait dans ce désastre; et ce séjour précieux, constamment rongé par le Bastan, souvent écrasé par les lavanges, dont la forêt d'Agré ne le protège pas toujours<sup>2</sup>, voit encore dans les lacs d'*Es-*

<sup>1</sup> Il existe une autre route sur la rive droite du Bastan. Elle se joint à celle que je suivis, au pied même du Tourmalet.

<sup>2</sup> On sait que les forêts de sapins retiennent les neiges et empêchent les *lavanges* (avalanches). L'imprévoyance des mon-

*coubous* un sujet permanent d'alarmes ; et la masse énorme de leurs eaux est suspendue sur sa tête comme l'épée de Damoclès.

Lorsqu'on a passé le torrent qui s'en échappe et qui va plus loin accroître la fureur du Bastan, on arrive bientôt au pied du Tourmalet, d'où l'œil s'étonne de l'élévation qui reste à franchir pour passer ce *port* intérieur. Cette belle montagne couverte de pâturages et de troupeaux, et sillonnée par le petit Gave d'*Oncet* et par plusieurs autres ruisseaux, semble pourtant abaisser sa croupe pour faciliter la communication de la joyeuse Bagnères avec Barrèges et ses désolations. Le sentier serpente avec grâce sur ses flancs, et le voyageur s'élève ainsi sans danger et presque sans fatigue, par des sinuosités qu'il aimerait à former, si l'art ne les lui avait tracées d'avance, sur le *col du Tourma-*

tagnards les porte souvent à détruire pour le besoin du moment ces arbres protecteurs, malgré les lois sévères qui punissent ces imprudens délits. A mon retour de Gavarnie pendant la nuit, nous trouvâmes dans le petit vallon de *Pragnères* trois montagnards, qui transportaient dans leurs demeures, pour l'y dépêcher, sans doute, un sapin qu'ils avaient abattu sur le mont voisin et dont l'absence peut-être devait plus tard causer leur ruine. Les assassins de Fualdés prirent moins de précautions pour transporter son cadavre à l'Aveyron, qu'eux pour cacher cette complicité avec les avalanches. C'est ainsi que se sont à la fin dépouillées, des montagnes que tous les anciens auteurs nous peignent comme couvertes de forêts.

let à 7,356 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Là dans cet air libre, dans cette région épurée, il aime à faire halte, et à jeter autour de lui un regard tranquille et satisfait. Derrière lui s'enfoncent dans les ténèbres les horreurs de Barrèges; sur la droite le *Pic-d'Espade* lance vers les cieux ses aiguilles de granit et ses rochers semblables à des créneaux; sur la gauche le *Pic-du-Midi* lui apparaît dans son auréole de nuages. Non loin de lui le *cap Adour* tout ruisselant d'un fleuve, lui présente ses sillons argentés et ses ruines schisteuses. Il voit ce fleuve calme et tranquille dès son origine, serpenter d'abord comme un ruisseau, puis courroucé par les pentes plus verticales, s'arrêter, se replier sur lui-même, comme un coursier que la barrière effraie ou indigne, et enfin rivalisant de bruit et de légèreté avec le Gave qui naît du *Pic-du-Midi*, former à *Tramesaïgues* ces belles cascades que les baigneurs de Bagnères viennent admirer ou pour mieux dire écouter de Gripp. Plus loin, son œil reconnaît à travers les vapeurs la tête de cette vallée de Campan, qui se montre à lui belle comme la pensée du poète ou comme l'image du peintre, riante comme les projets d'un jeune homme, mais vague et fugitive comme un rêve d'amour.

Pour jouir de tout ce spectacle, il faut quitter

le sentier ; il faut, comme je l'ai fait, s'isoler de son guide dont l'air froid et indifférent, gêne et glace l'enthousiasme ; il faut courir sur les hauteurs voisines, séjourner, en un mot, sur cette montagne dont la position géographique, du reste, est digne de remarque, puisqu'elle lie le *Pic-du-Midi* aux montagnes du premier ordre.

Je fus distrait de cette contemplation par une petite scène qui se passait à mes côtés. Un berger venu des plaines de Tarbes, laissait son troupeau se répandre au loin, sous la garde de deux chiens énormes, et causait amoureusement avec une jeune fille d'une taille élancée, dont le *capulet* relevé me permettait de voir la beauté, et dont les épaules soutenaient avec toute l'aisance d'un grenadier français le sac à bretelles des montagnards. Tout-à-coup un nuage s'éleva en légère vapeur entre eux et moi ; et lorsqu'il se fut condensé, ils disparurent à mes yeux dans ses voiles humides. N'était-ce pas là une représentation des amours de Jupiter et de Junon sur le mont Ida, et une preuve du soin qu'apporta Homère dans ses observations de la nature, et combien il lui fut fidèle jusques dans ses plus hardies fictions ?

Le Bastan est un des torrens principaux dont la réunion forme le Gave de Pau. Cette

rivière et l'Adour naissent donc à peu de distance l'un de l'autre, et un poète classique, s'emparant de ce rapprochement, pourrait peindre les Dieux qui président à leurs flots, appuyés, chacun sur son urne de marbre, et assis sur le mont qu'il préfère. Et pour leur conserver leur caractère et leurs mœurs, il pourrait leur faire *tenir à peu près ce langage* : <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Pour rendre ce dialogue intelligible, je crois nécessaire de donner les détails suivans aux lecteurs qui n'ont pas voyagé dans les montagnes du Bigorre et du Lavedan.

L'Adour prend sa source au *Cap-Adour*, que l'on aperçoit sur la droite, en descendant du Tourmalet vers Campan. C'est là du moins que surgit l'un des torrens principaux qui forment ce fleuve. Jusques à Bagnères l'Adour conserve le nom de Gave ; depuis Bagnères, c'est la rivière ou le fleuve de l'Adour, qui, après avoir baigné Tarbes, Vic-Bigorre, Aire, Saint Sever, Dax et Bayonne, et arrosé le Bigorre, la Chalosse et le pays de Labour, se jette dans le golphe de Gascogne. Ce fleuve s'embarasse pendant son cours dans plusieurs marais d'une grande étendue. Les plus considérables sont ceux de Saint-Sever et de Tartas. On ne lira pas peut-être sans intérêt le passage suivant relatif à l'embouchure de l'Adour et traduit de la notice d'Oihenart sur la Gascogne : « Il y a environ 200 ans ( l'ouvrage a été imprimé en 1656 ), que l'embouchure de l'Adour, où cette rivière » se dégorgeait dans l'Océan, à 3,000 pas de Bayonne, se trouva » obstruée par d'immenses dunes de sable, que les vents et les » tempêtes y avaient accumulées. Il s'ensuivit de graves incon- » véniens pour les habitans de Bayonne : la navigation fut inter- » rompue ; leurs champs furent submergés, et les eaux de l'Adour » inondèrent même une partie de la ville. Quelque temps après, » le fleuve s'ouvrit un passage nouveau vers le village de Mes- » sanges. C'est aujourd'hui le *Boucau-Vieux*, qui est distant de » Bayonne de six lieues de Gascogne. Ceux de Bayonne n'en

## LE GAVE DE PAU.

Des monts voisins des cieus saluant ta puissance,  
Je descends pour te voir, frère!....

## L'ADOUR.

Ce mot m'offense!

Je vous l'ai déjà dit, vous dépendez de moi,  
Et de l'Océan seul je reconnais la loi.

Car je suis fleuve enfin! Vous n'êtes point mon frère!

» reçurent qu'un léger soulagement; car l'éloignement de cette  
» embouchure rendait la navigation difficile, et au moyen de  
» la munificence royale et des subsides, on se décida à nettoyer  
» de main d'homme le premier lit; mais plusieurs années de  
» travail furent employées inutilement à cet ouvrage. Enfin de  
» notre temps le hasard ou la faveur divine combla les vœux  
» de cette contrée. Une grande tempête souleva et balaya les  
» sables qui obstruaient cette embouchure. Chaque année ce  
» peuple reconnaissant célèbre par de solennelles actions de  
» grâces la mémoire de ce grand bienfait. »

Le Gave de Pau a sa principale source au cirque de Gavarnie. On présume que les eaux qui alimentent la *grande cascade*, proviennent d'un lac voisin du *Mont-Perdu* qui se trouve situé en Espagne. Il serait trop long de rappeler ici tous les ravages commis par les différens torrens qui forment le Gave de Pau. Dans l'intervalle de deux voyages de M. de Saint-Amans, le Gave d'Héas, vomi par la jolie grotte de Gèdre défigura tellement ce petit vallon que notre savant ne le reconnut plus. Le Bastan rivalisa de fureur avec les autres Gaves, et réuni avec celui de Gavarnie ils détruisirent 1100 toises de la route de Pierrefitte à Barrèges, et forcèrent les baigneurs de cet établissement à faire transporter à bras d'homme quarante-cinq voitures par le Tourmalet, pour les mettre sur la route de la vallée de Campan. Au mois de décembre dernier, on a vu se reproduire les mêmes désastres, dont les journaux ont retenti. Le Bastan a ravagé la plaine

## LE GAVE.

Va ! rends grâce à ce *Pic* qui retient ma colère !  
 Si d'Espade entre nous les rochers entassés  
 N'opposaient une digue à mes flots courroucés,  
 J'irais dans tes vallons, pour laver mon injure,  
 Détruire de Campan l'orgueilleuse parure,  
 Et comblant de débris ton lit accoutumé,  
 Inonder le Bigorre en désert transformé !

## L'ADOUR.

Pourquoi de ces fureurs épouvanter nos rives ?  
 Vos clameurs ont troublé mille nymphes craintives,  
 Qui de leurs belles eaux m'apportent le tribut ;  
 L'homme a pesé nos droits ; ce qu'il fit, il le dut,  
 Vous êtes mon vassal !.....

## LE GAVE.

Non ! cette ignominie,  
 Je ne puis la subir ! Aux monts de Gavarnie  
 Vois devant ma splendeur l'étranger éperdu !  
 Enfant du Marboré.....

de Luz, dont toute la terre végétale a été emportée. La grande route a été rompue en plusieurs lieux, on regrette surtout un beau pont de marbre que l'on venait de construire aux portes d'Argelez et que le Gave d'Azun a démoli.

Le Gave de Pau conserve sa physionomie de Gave jusqu'à Peyrehorade, où il se jette dans l'Adour, après avoir baigné les villes de Luz, Argelez, Lourdes, Saint-Pé, Nâi, Pau et Orthez. Il traverse, embellit et ravage le Lavedan et le Béarn ; dans cette dernière contrée, son lit est à la fois fort large et peu profond et tous les voyageurs sont étonnés des terrains immenses qu'il ravit à la culture.

## L'ADOUR.

Dites du Mont-Perdu.

Vous, des fleuves français usurper la puissance!  
 Vous naissez en Espagne et n'êtes point de France!

## LE GAVE.

Arrête! c'en est trop!... Je ne suis point Français!  
 Je serais Espagnol! Moi, qui du Béarnais,  
 De ce roi, *dont le peuple a gardé la mémoire*,  
 Saluai le premier la naissance et la gloire,  
 Qui de mes flots amis baignai son jeune front,  
 Qui le reçus agneau, qui le rendis lion!  
 Par naissance et par choix la France est ma patrie.

## L'ADOUR.

Pourquoi donc la traiter partout en ennemie?  
 Du laboureur l'effroi, vos flots dévastateurs  
 Dévorent sans pitié le prix de ses sueurs,  
 Et roulant avec eux les débris des montagnes  
 Du Béarn qui vous craint déchirent les campagnes.  
 Tels furent ces Kalmoucs, ces vils enfans du Nord,  
 Qui laissant en tous lieux la misère et la mort,  
 Inscrivaient lâchement au guidon de leur lance  
 Avec le sang français : « *alliés de la France.* »

## LE GAVE.

Irai-je comme toi dans des marais fangeux,  
 Ensevelir mes flots et croupir avec eux!  
 Non! Gave je naquis et je sais rester Gave!  
 Tandis que du pêcheur et de la rame esclave,  
 Des forêts de Tartas sorti déshonoré,  
 Tu rampes vers la mer, par moi seul épuré.

## L'ADOUR.

Contemple dans Campan les charmes que je donne!



## LE GAVE.

Vois *Arrens*, *Argelez*! j'ai tressé leur couronne !  
 J'ai paré de mes mains l'*Estelle* et son vallon,  
 Et dans l'émail des prés enchassé le *Pont-Long*.

## L'ADOUR.

Vous vantez leurs beautés et leur fraîche verdure ;  
 Demain vous envirez cette riche parure.  
 C'est surtout sur vos bords que belle un seul instant,  
 La jeune fleur s'incline et se mire en tremblant.

A ces mots, on ferait rentrer le Dieu du Gave dans ses grottes profondes, mugir les flancs de la montagne et précipiter le cours du Bastan ; c'est une idée que je livre au premier poète qui voudra l'exploiter. En attendant me voilà descendu à Lartigue<sup>1</sup> ; j'ai vu les cascades

<sup>1</sup> Comme je faisais à pied cette course, tandis que mon guide conduisait mon cheval le long du sentier tracé en zig-zag, j'aperçus plusieurs aigles sur les rochers situés non loin des jolies cabanes de Lartigue. Ils me rappelèrent une aventure arrivée dans ces lieux-mêmes, à un homme dont l'éloquence et la vertu sont respectées de tous les partis. M. L..... se promenait un jour sur ces montagnes, quand il aperçut un aigle qui venait du côté de l'Espagne. Son vol paraissait pénible et il laissait pendre à ses pieds un fardeau dont le poids l'entraînait sensiblement vers la terre et que l'on reconnut ensuite pour un piège de fer que le noble oiseau avait eu la force d'arracher et d'emporter par-dessus la crête des monts qui séparent les deux royaumes. Cependant exténué à la fin de fatigue et de douleur, il s'abattit dans des broussailles où il demeura engagé, les ailes étendues. M. L..... et son guide s'approchèrent de lui avec précaution, et l'ayant saisi, chacun par une aile, ils l'emportèrent ainsi dans Bagnères.

de Tramesaïgues , belles encore aux yeux de celui qui vient du *val de Marcadau* et de la gorge de Gavarnie ; j'ai regretté à Gripp les truites du lac de Gaube ; j'ai traversé avec de nouvelles jouissances Sainte-Marie et Campan, et dans Bagnères, je me suis préparé à mon retour par Lourdes , le Béarn et les Landes. <sup>1</sup>

Je ne dirai pas toutes les tracasseries que cette prise occasionna à celui qui l'avait faite. On voulut, je ne sais trop par quel droit, lui disputer sa conquête ; mais il n'était pas homme à se laisser intimider, et il fit don de son aigle à une dame de sa connaissance. Depuis, quand les événemens politiques ont développé le beau caractère de M. L....., j'ai entendu une personne dire sérieusement que cette aventure avait été le présage de la lutte courageuse qu'il soutint contre l'aigle impérial.

<sup>1</sup> Je ne descendis pas du Tourmalet avec autant de rapidité que mon récit pourrait le laisser croire. Le versant de cette montagne qui regarde Gripp et Sainte-Marie , présente des rampes plus roides et plus multipliées que celui que l'on gravit venant de Barrèges. Mais il faut songer que Sainte-Marie est peut-être au niveau de Lourdes ; que depuis Lourdes jusqu'au pied du Tourmalet, le voyageur s'est constamment élevé bien au-dessus de ce niveau , et qu'il doit par conséquent ajouter au versant *ouest* de ce port toute la hauteur acquise depuis Lourdes jusques à Barrèges et plus, pour égaler le versant *est*. Or, Lourdes est à 1,266 pieds au-dessus du niveau de la mer ; Argelez à 1,446 pieds ; Luz à 2,340 ; et Barrèges à 3,972 , d'autres disent à 3,996. Et comme le Tourmalet est à 7,356, il s'ensuit que pour parvenir de Barrèges à son sommet, on n'a que 3,384 pieds à gravir , tandis que pour arriver dans la vallée de Campan, il faut descendre plus de 6,000 pieds, dans un espace de deux lieues de poste.



## CHAPITRE XX.

La *Quene du Diable*, histoire du temps  
des *Croisades*. *Lande Maurine*.

Mes lecteurs ont le droit de me demander, avant de quitter les Pyrénées, des détails sur les mœurs et la physionomie de ceux qui les habitent. Il me serait difficile de les satisfaire, et il y aurait plus que de la présomption de ma part à l'entreprendre. On a dû s'en apercevoir déjà : c'est presque en courant que j'ai exécuté mon voyage, et les mœurs d'un peuple ne s'étudient pas ainsi. Un beau site, la chute d'un Gave, la grace d'une vallée, la majesté d'une montagne frappent le premier regard, et j'avouerai même que je goûte assez ces jouissances rapides, ces successions non interrompues de tableaux variés, ces impressions fugitives qui donnent au souvenir que l'on en conserve tous les charmes de l'imagination. C'est ainsi ( et ceux qui ont visité les montagnes apprécieront, je pense, cette comparaison ) c'est ainsi, dis-je, qu'une ai-

guille des Pyrénées gagne dans l'idée du spectateur , dans la proportion de ce que les nuages lui dérobent ; et si la nue s'entr'ouvre , si le mont quitte son manteau de brouillards , plus d'illusions , et le géant s'abaisse pour subir nos regards et nos mesures. Dans l'aspect de ces sortes de beautés , il ne faut donc point tout contempler , tout vérifier , tout approfondir ; et dans un voyage de plaisir , la méditation n'est point mon allure.

Mais il n'en est pas ainsi , je le répète , des mœurs d'une nation. Il faut un séjour prolongé au milieu d'elle , pour en saisir les traits distinctifs et caractéristiques.

Je ne puis donc mieux faire que de renvoyer mes lecteurs aux ouvrages d'un homme qui a vécu long-temps avec les habitans des Pyrénées ; qui s'est assis à leur table ; qui souvent , après ces courses dont la science conservera toujours un souvenir reconnaissant , a secoué au foyer hospitalier des pasteurs des hautes vallées , la neige du port d'*Oo* , de la *Maladetta* et du *Mont-Perdu*. On a déjà prévu que je voulais parler de M. Ramond.

Et cependant ces traits distinctifs qu'il a si bien observés , s'effacent déjà et se fondent dans la physionomie générale des peuples de la France. La population des Pyrénées a changé ses mœurs.

Ces montagnes sont chaque été le but d'un pèlerinage bien dangereux pour elles. Tandis qu'elles nous envoient les eaux les plus limpides, et leur brise fraîche et pure, nous apportons dans leurs vallées l'or corrupteur et notre souffle empesté. Dans ce contact annuel de l'homme du monde avec l'homme de la nature, le premier n'a rien gagné, le second a tout perdu, vertu, fierté, indépendance. L'innocence s'est réfugiée dans les lieux inaccessibles; elle ressemble de nos jours à ces êtres fantastiques que nos ayeux vénéraient, mais auxquels nous ne croyons plus. Ce n'est point dans ce siècle que Florian aurait trouvé dans les montagnes le modèle de son intéressante Claudine. Beaucoup commencent comme elle; aucune comme elle ne finit. Cette nouvelle, du reste, ne repose-t-elle pas aussi sur cette observation: que les voyages des gens du monde dans les montagnes, sont pleins de dangers pour les mœurs des montagnards?

J'éprouve cependant ici le besoin de m'expliquer avec franchise, car quelques-unes de mes phrases précédentes pourraient laisser croire que je suis un de ces déclamateurs trop communs aujourd'hui qui calomnient les lumières, les uns parce qu'elles les offusquent, les autres parce que c'est le ton du jour, ou parce que cela rapporte beaucoup. Je suis loin de craindre

les suites de la civilisation , mais je voudrais qu'on préparât les nations à la recevoir ; qu'au lieu de lutter contre elle , on l'a dirigeât dans sa course ; qu'on traitât les peuples comme ces vases de porcelaine ou de cristal , qui soutiennent les feux les plus vifs , quand on les a chauffés graduellement , et qui se brisent dans le passage trop brusque d'une faible température à une température brûlante. Qu'espérer d'une nation qui ne prend de la civilisation que ses plus dangereuses conséquences ; qui garde son ignorance tout en recevant nos corruptions <sup>1</sup> , et qui en perdant son innocence n'a pas encore secoué une seule de ses idées superstitieuses ? On pourrait faire un recueil curieux de tous les contes qui se débitent dans les Pyrénées , où ils sont encore des articles de foi. Pour égayer cette page trop rembrunie , et en même temps pour

<sup>1</sup>Il est cependant un fait qu'on ne saurait assez répéter , en l'honneur des montagnards. Les lieux les plus déserts , ces *chaos* qui seraient si commodes pour un meurtre , ces torrens qui pourraient si facilement en cacher les traces et la victime , sont souvent l'objet de promenades solitaires de la part d'étrangers cousus d'or ; et pourtant aucun crime encore n'a taché la réputation de cette population dont la probité héréditaire a jusques ici résisté à toutes les tentations. Si le sang a coulé quelquefois dans les montagnes , c'est à d'autres causes qu'il faut en attribuer le malheur.

Cette remarque , que je m'estime heureux de pouvoir noter ici , doit faire pardonner bien des choses à ce peuple ; et nous serions d'ailleurs bien injustes de lui reprocher des vices que nous lui avons portés.

ne pas m'éloigner de ma route ( car mes lecteurs ne doivent pas oublier que je suis en ce moment sur le chemin de Bagnères à Pau, par Montgaillard et Lourdes ), je vais rappeler ce que l'on raconte très-sérieusement touchant l'un des marquis de Bénac, au village de même nom, dont j'aperçois d'ici les côteaux, voisins de la *Lande Maurine*, qu'a rendue célèbre une victoire contre les Sarrasins.

*Bos* possédait une femme jolie,  
Dont les traits embellissaient sa vie,  
Et qu'il aimait, comme on aimait jadis ;  
Et cependant devers la Palestine,  
Le cœur brûlé d'une flamme divine,  
Il se croisa, malgré ces nœuds chéris.

On aime moins dans ce siècle éphémère ;  
Du ciel aussi moins fervent est l'amour,  
Et pour Sion nos amoureux du jour  
Ne partent plus, tant l'homme dégénère !

*Bénac* partit, et du noble éperon  
Sa dame orna sa chaussure guerrière ;  
Puis de baisers elle couvrit son front,  
Et de son casque abattit la visière.  
C'était l'usage, et les dames depuis  
Ont adopté la mode singulière,  
A leur départ, de coiffer les maris.  
C'est là du moins ce que nous ont appris  
Ceux qui du temps ont fouillé la poussière.

Je ne saurais vous peindre les ennuis,  
Ni les adieux d'une épouse si belle,  
Qui, toute en pleurs, jurait d'être fidèle,  
Sans ajouter : « Comme on l'est à Paris. »

Elle brisa l'anneau du mariage :

« Prends cette part , et je garde ma foi ,  
 » Dit-elle , à qui me remettra ce gage.  
 » De nos sermens , mon ami , souviens-toi !  
 » Avant trois ans viens finir mon veuvage. » \*

Il le promit ; mais la mer et les vents ,  
 Mais du désert les sables dévorans  
 Ont reculé le terme du voyage ,  
 Et comme , hélas ! expiraient les trois ans ,  
 Lorqu'en tous lieux croissait sa renommée ,  
 Loin de l'Europe et de sa bien-aimée ,  
 Sous son cheval surpris , environné ,  
 Ptolémaïs le vit emprisonné.

Le soir , captif , il rêvait à la France ,  
 Et sur son sein il baisait l'anneau d'or ,  
 Car dans ces temps d'amour et de constance ,  
 Aux doux sermens nos preux croyaient encor.

Quand tout-à-coup une vive lumière  
 Vint éclairer les murs de sa prison ,  
 Et le Marquis aperçut le Démon ,  
 Dont une queue ombrageait le derrière.  
 « Chrétien , le terme à ta femme promis ,  
 » Lui dit Satan , expire ce soir même.....  
 » Demain Madame , en sa douleur extrême ,  
 » Dans ces climats te presumant occis ,  
 » Par d'autres nœuds termine ses ennuis.  
 » Un grand festin va fêter du veuvage  
 » La fin prochaine ; et si ta foi m'engage  
 » Ton cœur , ton bras en ces lieux redouté ,  
 » Sur cette queue à l'instant transporté ,  
 » Encore à temps tu surprendras à table ,  
 » Dans ses projets ton épouse coupable. »

La tradition parle d'un délai de sept ans que la Marquise aurait accordé à son mari. Ce terme m'a paru *invraisemblable* , et , de mon autorité privée , je le réduis à trois années , que sans doute les *dames de Benac* trouveront trop longues encore.



— « J'ai consacré , répondit le Marquis ,  
 » Mon cœur à Dieu , mon bras à mon pays ;  
 » De ce prix là mon épouse est indigne.  
 » *Vade retro* , Satan , ou je me signe !.....  
 » Un mot pourtant..... Je puis t'abandonner  
 » En arrivant les restes du dîner ,  
 » Pour fuir les maux dont le destin m'abreuve. »

Notre Démon n'était pas à l'épreuve  
 D'un bon repas..... Le marché fut conclu ,  
 Et sur sa queue , à l'instant suspendu ,  
*Bos de Bénac* , dans sa course rapide ,  
 Le même soir retrouva sa perfide.

A son retour on ne s'attendait pas ;  
 On le pleurait , en sablant le Champagne ;  
 Belle d'atours , ravissante d'appas ,  
 De notre preux l'infidèle compagne  
 Vantait beaucoup le mari trépassé  
 A son voisin qui l'avait remplacé.

Mais tout-à-coup , secouant son armure ,  
 Le mort parut , et tout fut en émoi :  
 « Tenez , dit-il , en quittant sa monture ,  
 » Puisse le Ciel pardonner votre injure !  
 » Je vous remets le gage de ma foi ! »  
 Et l'anneau tombe aux pieds de la parjure.  
 Plus d'hyménée ! En un couvent voisin  
 Chacun d'entre eux alla chercher un gîte.  
 « Mais , direz-vous , que fit l'Esprit malin ?  
 Il était vieux , il se rendit Ermite ,  
 Après avoir , fidèle à leur accord ,  
 Sur le dessert pris les frais de transport.

A travers les détails merveilleux que les superstitieux habitans des montagnes ont ajoutés

à cette histoire , il est facile de démêler la vérité et de juger que Bos de Bénac fut moins heureux qu'Ulysse. Au reste , pendant que le Marquis laissait sa compagne en France , Louis le Jeune amenait la sienne , la belle Eléonore ou Aliénor de Guienne , en Palestine. De sorte qu'en rapprochant ces deux anecdotes , on ne sait lequel des deux fut le plus imprudent. Il est vrai que la Marquise de Bénac n'avait pas , pour tromper son mari , les *graves motifs* qui décidèrent *Alienor* , et que l'on va connaître : « De là » vinrent , dit Sainte-Foix dans ses essais sur » Paris , ces guerres qui ravagèrent la France » pendant 300 ans ; il périt plus de trois millions » de Français , parce qu'un Archevêque ( Guil- » laume , archevêque de Rouen..... ) s'était » fâché contre les longues chevelures , parce » qu'un Roi avait raccourci la sienne et s'était » fait raser la barbe , et parce que sa femme » l'avait trouvé ridicule avec des cheveux courts » et un menton rasé. »

Puisque j'ai parlé de Bénac , mes lecteurs me pardonneront de rappeler ici une autre tradition sur la même contrée : En 721 , les Sarrasins maîtres de l'Espagne ne purent voir sans envie les riches campagnes du Languedoc et de la Gascogne. Ils s'emparèrent de Narbonne , dont le beau ciel l'a toujours exposée aux pre-

miers coups des étrangers ; ils assiégèrent aussi Toulouse. Mais à cette époque régnait en Aquitaine le Duc Eudes , trop calomnié par les historiens , qui , jugeant toujours par le succès , ont qualifié de rébellion sa résistance en faveur de la légitimité contre les usurpations de Charles Martel ; <sup>1</sup> il vint à Toulouse et repoussa les Sarrasins.

Ils reparurent bientôt sous le commandement de Munuza , et Eudes pressé d'un côté par lui, et de l'autre par la nécessité de s'opposer à l'agrandissement du Maire du palais , fit alliance avec les Musulmans. Il donna même en mariage à Munuza , leur chef , sa fille Lampégie , dont l'histoire , malgré sa gravité , nous a vanté les charmes avec une espèce d'enthousiasme.

Ce mariage ne fut pas heureux. L'Emir Abdalrahman-Ebn-Abdoullah vainquit Munuza qui cherchait à se rendre indépendant , et qui dans son désespoir se précipita du haut d'un rocher. Sa veuve, la belle Lampégie, fut plus malheureuse encore. Elle fut emmenée en captivité, et quelque temps après on l'envoya orner le harem du Calife Accham , à Damas.

Alors l'Emir fit une irruption dans l'Aquitaine. Ses Maures , du haut des Pyrénées , semblables

<sup>1</sup> « Malheur à un Prince ennemi d'une faction qui lui survit »  
(Montesquieu.)

à ces nuages noirs qui tous les étés descendent des montagnes pour écraser de grêle nos plaines et nos côteaux , inondèrent toute la Gascogne. Bordeaux tomba en leur pouvoir. Eudes fut vaincu au-delà de la Dordogne. C'en était fait de la religion chrétienne en France et sans doute en Europe , et aucun génie ne pourrait calculer tout ce qui pouvait s'ensuivre pour la civilisation du Monde entier , quand le danger réconcilia un moment Eudes avec Charles Martel, et l'Emir d'Espagne succomba dans les plaines de Poitiers sous leurs coups réunis avec 300,000 des siens.

Les débris de ces troupes furent refoulés dans le Bigorre et s'y maintinrent pendant quelque temps ; mais un prêtre , du nom de Missolin , appela aux armes toute la population des montagnes , au double cri de la Religion et de la Patrie , et ils en vinrent aux mains.

Il est entre *Ossun* , *Juillan* , *Louey* et *Bénac* , sur la route même de Tarbes à Lourdes , un plateau que le sang impur de ces infidèles semble avoir rendu stérile. Quelquefois , lorsqu'on essaie d'entr'ouvrir cette terre pour la rendre à la culture, des crânes humains d'une étonnante épaisseur se brisent , ou des débris d'armes résonnent sous le fer du laboureur. C'est là que l'illustre Prêtre anéantit la puissance des Maures

dans le Bigorre , et le champ de bataille en a conservé jusques à nos jours le nom de *Lande Maurine*.

Cette tradition a été accueillie et consacrée par de graves auteurs , notamment par l'abbé *Expilly* dans son *dictionnaire des Gaules* , et par *M. Davezac-Macaya*, dont les *essais historiques sur le Bigorre* m'ont fourni la plupart de ces détails.

Missolin fut placé au rang des saints , à une époque où la Patrie reconnaissante n'avait point de panthéon pour ses grands hommes ; et lorsque dans le siècle suivant , d'autres barbares , les affreux Normands , ravagèrent l'Aquitaine , les habitans du Bigorre se réunirent encore au souvenir de Missolin , dont le courage et le génie parurent combattre avec eux ; car les étrangers furent vaincus , et Tarbes célébrait naguères , par une procession en l'honneur de Saint-Missolin , cette heureuse délivrance.





## CHAPITRE XXI.

### Vallée de Betharram et Plaine du Mont-Long.

La route de Bagnères à Pau, traverse Lourdes où elle coupe celle de Barrèges à Tarbes, et le voyageur qui veut descendre vers la ville d'Henri IV, laisse à sa gauche cette ancienne prison d'état, et suit dans ses sinuosités le Gave béarnais, qui élargit déjà ses bords et enfle ses flots, en longeant la dernière ligne des montagnes. Mais ici ce n'est plus la nudité des monts primitifs. De vastes forêts s'élèvent sur des pentes moins brusques, et une heureuse verdure annonce la transition des sites austères et abruptes du Lavedan aux beautés des plaines du Béarn.

Je ne dirai rien du lac de Lourdes, situé à quelque distance de la route sur la droite. En partant pour les Pyrénées je n'avais point

fait vœu de tout admirer, de tout vanter, et je n'ai pas un assez grand fonds d'enthousiasme pour en dépenser à chaque instant devant toutes les eaux et tous les rochers où les autres voyageurs s'inclinent.

On traverse quelque temps après la ville de Saint-Pé, dont un grand nombre de maisons portent les signes d'une haute antiquité, et l'on s'avance vers Betharram.

Depuis Saint-Pé, le caractère Béarnais se développait à mes yeux, dans les jeux des enfans, dans les danses des jeunes gens, dans la gaiété franche qui animait les traits et les yeux des jeunes filles. Au delà de Saint-Pé plusieurs enfans poursuivaient à coups de frondes un chien qui se dérobaît à eux en gravissant la montagne voisine; leur adresse et leur force m'étonnèrent. Les cailloux lancés par leurs mains enfantines s'élevaient à une très-grande hauteur et plus d'une fois ils frappèrent les saillies du rocher où le chien avait la prudence de se réfugier à chaque salve.

Plus loin, dans une prairie voisine de la route, la jeunesse béarnaise luttait de légèreté. Deux mouchoirs placés sur le gazon laissaient entr'eux une distance que nos lourds paysans de plaine n'auraient pu franchir en trois bonds. C'était plaisir de les voir s'élançer avec la rapi-

dité de l'izard, et dépasser, en retombant, le but qu'on leur avait fixé.

J'aperçus enfin *Betharram* et son calvaire. La route tourne alors pour traverser le Gave, sur un pont de pierre noircie par le lierre et le temps. On le croirait une dépendance du monastère, car il se dirige vers l'entrée et dépose le voyageur devant un péristyle que surmonte une statue en marbre blanc dont la main levée semble bénir les passans et faire des vœux pour leur voyage. Mais la route se replie brusquement sur la droite à l'extrémité du pont, et courant parallèlement au Gave, elle longe les murs de l'édifice et arrive sur la place où s'élève l'église et où naît le sentier qui monte au calvaire.

En ce moment et en face du temple je ne fus pas peu surpris de voir un char d'une forme extraordinaire, fermé avec soin, recouvert de draps noirs et orné des signes les plus funestes. Appuyée contre le brancard, une jeune personne de dix ou douze ans, en grand deuil, pleurait avec amertume, tout en surveillant un enfant qui jouait au milieu de cet appareil de mort. Sur le côté, devant la première chapelle bâtie sur le sentier de la montagne, une dame courbée plus par la douleur que par l'âge, commençait sa première station vers le calvaire, tandis que



sur la porte de l'église un jeune homme, qui portait son deuil avec grâce, et chez qui je remarquai une extrême recherche dans cette triste parure, s'entretenait avec un prêtre et lui présentait son offrande. Au village de l'*Estelle* qui avoisine *Betharram*, et où je laissai mon cheval pour revenir visiter ces lieux consacrés par la piété Béarnaise, j'appris ce que tout cela signifiait.

Ce char renfermait les restes d'une jeune mère de famille qu'une maladie de langueur et des chagrins domestiques venaient d'enlever au monde. Conduite à Saint-Sauveur, elle n'avait pu s'y remettre, et un jour le médecin de l'établissement se présenta chez elle, lui dit que les bains de Saint-Sauveur avaient trop d'activité pour ses nerfs, que Bagnères convenait mieux à sa faiblesse..... Enfin il l'invita à partir au plus vite..... C'était un arrêt de mort, et tel est l'usage des médecins-inspecteurs qui tiennent à cœur de ne laisser mourir personne chez eux, et renvoient à Bagnères les preuves de l'insuffisance de leurs eaux et de leur science.

La jeune dame mourut en effet à Bagnères, et ses derniers vœux furent d'être rendue à la terre qui l'avait vue naître.

A *Betharram*, la bonne des enfans ouvrit

l'avis qu'on suivit, de faire dire une messe pour elle dans l'église de la Vierge, en laquelle cette jeune mère de famille avait eu beaucoup de dévotion. Il n'est pas rare de voir dans ces contrées de pareils cortèges. Ici cet aspect était en harmonie avec les lieux d'alentour. Comment s'étonner des douleurs humaines en face d'un calvaire, devant la représentation des plus sublimes douleurs?

Le calvaire de *Betharram* a été placé sur une belle montagne, couverte d'ombrages, et présentant dans les détours de ses stations, tous les charmes des plus heureux bosquets et des jardins les plus célèbres. De distance en distance et à chaque angle du sentier qui monte vers le sommet, où s'élèvent trois croix colossales, on a construit une chapelle grillée et ornée de peintures qui représentent les différentes scènes de la passion; mais ces tableaux sont grotesques et sans goût. Il n'en est pas cependant de même des cinq statues en marbre blanc de la Vierge et des quatre évangélistes, que l'on remarque à la façade de l'église; elles sont d'un bon style; l'intérieur du temple est aussi fort riche, et ces lieux m'ont paru dignes d'être visités non moins par le curieux des beaux sites que par les hommes religieux.

On quitte les montagnes à *Betharram*, et la route, après le village de l'*Estelle* coupant

la plaine, se dirige vers le château de *Coaraze*, où se commença l'éducation d'un grand homme. Nommer *Coaraze*, c'est rappeler Henri IV, et ce vieux château se présente comme une heureuse pensée au voyageur, dont le cœur bat avec plaisir, à l'aspect de ces lieux où le noble enfant apprit à être un homme avant de savoir ce qu'était un Roi.

J'y passai en un jour de fête. Avant d'arriver au pont qui y conduit, je retins les pas de mon cheval pour écouter un cœur de *séminaristes* qui, à l'ombre de quelques chênes séculaires, sous le plus beau ciel, dans la plus riante campagne, chantaient avec des voix admirables les louanges du Créateur de tous ces biens. Au-delà du pont, en face du vieux château, plusieurs groupes dansaient sur la verte pelouse que la légèreté béarnaise foulait à peine..... Mais tout-à-coup cette scène changea d'aspect. J'entendis derrière moi des chants sinistres. Les séminaristes avaient reconnu le char que je venais de laisser à *Betharram*, et qui voyageant en poste allait bientôt me dépasser. Leurs belles voix entonnèrent l'hymne des morts. « Voici » s'écrièrent-ils, le jour de la colère; ce jour promis par David et par la sybille! » Au même instant les danses cessèrent au château, et ce peuple religieux et mobile se jetant à genoux

à la vue de cette triste livrée, ils adressèrent tous des vœux au ciel pour l'infortunée qui passait. Mais plus d'une jeune fille, pendant cet acte de dévotion et de respect pour les morts, laissa sa main captive ou sa taille enlacée; et le ménétrier ayant, comme par distraction, pincé une ou deux cordes, tandis que le cortège s'éloignait, à ces sons tous les yeux baissés se relevèrent et s'animèrent, et les danses avaient recommencé, que les tristes voyageurs n'avaient pas disparu..... Ne les blamez point! C'est là un tableau de la vie dans tous les lieux et dans tous les temps.

Et d'ailleurs le moyen de rester triste dans ce beau pays, avec ce soleil si beau, au milieu de ce beau peuple! Tout a été dit sur cette province; et désespérant d'ailleurs de faire passer dans l'ame de mes lecteurs des sensations que les meilleures descriptions ne donneraient point, parce qu'il est des choses qu'il faut voir, je ne puis qu'inviter les curieux et surtout les malades qui visitent les Pyrénées, à ne pas oublier ce brillant jardin de la Gascogne, et ce peuple à la fois fier et gracieux, *basque* par les formes et *français* par l'esprit.

Quand le voyageur a dépassé le château de *Coaraze*, il laisse sur la gauche, au delà du Gave, la ville de *Nai*, dont il aperçoit les

toits et l'église. Cette ville semble avoir été poursuivie par la fatalité.

Il existait autrefois au même lieu un bourg qui disparut dans un désastre que ni l'histoire ni les traditions n'ont pu nous faire connaître. Au commencement du douzième siècle les clercs de *sainte Christine*, achetèrent ce territoire pour 360 sols et un cheval. Les religieux de Gabas, qui dépendaient de *sainte Christine*, y bâtirent une église autour de laquelle se groupèrent bientôt plusieurs maisons qui devinrent une petite ville.

Henri d'Albret y établit des fabriques ; mais trois météores enflammés tombèrent sur la ville de *Nai*, et de cinq ou six cents maisons qui la composaient, une seule échappa à l'incendie.

*Nai* s'était cependant relevée de ses ruines, quand les guerres de religion vinrent encore la désoler. Lors de l'invasion de Terride en Béarn, si promptement réprimée par le régicide involontaire Montgommery, Sainte-Colombe marcha de *Pontac* sur *Nai*. Des bouchers lui en livrèrent les portes. Rabastens ne fut pas traité par Montluc avec plus de cruauté. On hacha ( et c'est à la lettre ), on hacha les Religionnaires. On vit de misérables valets traîner dans les rues, avec un licol, un vieillard de 70 ans, nommé Antoine *Bonfilh*, et puis ils

le jetèrent dans le Gave avec nombre d'autres. *Nai* fut saccagé et ses pertes furent immenses.

Comme on le voit, peu de villes éprouvèrent autant de malheurs; et celle-ci n'a, pour s'en consoler, que la gloire d'avoir donné naissance au ministre Dabadie, qui l'a rendue célèbre.

De *Coaraze* à *Pau*, la route traverse la vaste plaine connue sous le nom de *Pont-Long*, et que bordent d'un côté le Gave, et de l'autre d'immenses Landes communales. Pour en peindre la beauté, je ne puis mieux faire que de la comparer à la plaine qui sépare Tarbes de Bagnères, et qui, par sa grace et sa fraîcheur, rappelle la vallée de Campan, dont elle est le prolongement. Plus de villages encore ornent le *Pont-Long*. Leurs toits d'ardoise rappellent ceux de la route de Tarbes; et construits en pierre, ils paraissent plus riches que les murs de cailloux ou de terre qui, trop souvent, gâtent les constructions du Bigorre. On ne quitte un village que pour entrer dans le suivant; et l'on monte ainsi, sans s'en apercevoir, à la capitale du Béarn, à la ville d'Henri IV, qui domine cette belle plaine, dont les riches coteaux de *Gan* et de *Jurançon*, et les détours du Gave, coupent la monotonie.



## CHAPITRE XXII.

### Conte de Fées.

Il y avait autrefois un Roi et une Reine qui n'avaient point d'enfans. C'eût été pourtant dommage de laisser leurs Etats à un étranger ; car ils formaient le plus joli petit royaume qui se trouvât sous le Ciel. Aussi étaient-ils fort enviés ; et les Princes voisins en avaient pris chacun la part qui leur convenait le mieux , ce qui n'avait pas manqué de leur donner beaucoup de goût pour le reste , comme cela arrive d'ordinaire.

Le peuple qui l'habitait n'était pas cependant facile à gouverner , et il avait conservé pour ses libertés un amour sauvage qui devenait quelquefois embarrassant pour ses Princes. On va en juger par deux exemples :

La famille de leurs premiers Souverains étant venue à s'éteindre , ils envoyèrent chercher dans une contrée voisine un Prince auquel ils firent prêter le serment de conserver et de respecter leurs droits et franchises. Mais le serment fut violé presque aussitôt , et le Souve-

rain paya de sa vie son parjure. Son exemple fut perdu, comme tant d'autres, pour son successeur qui commit la même faute, et reçut le même châtement. Cependant le peuple ne savait comment s'y prendre pour éviter que de semblables choses ne se renouvelassent à l'avenir, quand il se souvint heureusement d'une vieille fée qui protégeait leur pays, et qui, du sommet d'une montagne où elle s'était retirée, présidait à leurs destinées. Elle ne ressemblait en rien aux fées dont on a tant parlé : au lieu des papillons, des écureuils, et des autres animaux semblables dont celles-ci avaient coutume de se servir, deux vaches lourdes traînaient son char, et trois pieux remplaçaient dans ses mains la baguette devinatoire. Cet appareil n'était pas séduisant : mais la Fée était bienfaisante ; et cela valait mieux.

Ils allèrent la consulter, et elle leur dit :  
 « Traversez les monts, et je vous ferai connaître  
 » à un signe celui qui doit régner sur vous. »

Ils obéirent, et ils trouvèrent deux enfans endormis dans le même berceau. L'un tenait ses mains fermées, l'autre les présentait ouvertes. Alors ils reconnurent les promesses de leur Fée ; et se jetant à genoux devant ce berceau, ils proclamèrent pour leur Roi celui dont les mains ouvertes leur annonçaient largesse et générosité.



Cet enfant confirma par la suite toutes leurs espérances , et il obtint de la reconnaissance de ses sujets le titre que les Rois devraient ambitionner le plus : Il fut surnommé *Le Bon*.

Comme on vient de le voir , le caractère de cette nation était un mélange de liberté farouche et de naïveté : joignez - y beaucoup de gaieté. Revêtez ce cœur des formes les plus mâles. Donnez aux hommes la force du taureau qu'ils se plaisent à affronter , et l'agilité du chamois qu'ils poursuivent sur les montagnes ; aux femmes la beauté ,

Et la grace plus belle encor que la beauté ;

Et vous aurez une légère esquisse du peuple que je tâche de vous faire connaître.

Leur Reine était digne de les gouverner. Leur sang coulait dans ses veines ; leur caractère était le sien ; elle était belle , spirituelle , gracieuse ; et on l'avait surnommée la *Mignone des Rois*.

Son mari était bien différent. Sa faiblesse était extrême , et son irrésolution telle qu'il ne sut littéralement à quel saint se vouer , quand il prit congé de ce monde , tant il avait changé de patrons pendant le temps qu'il y était resté, Aussi fit-on sur lui cette singulière épitaphe :

..... « Le Prince ici gissant  
» Vécut sans gloire et mourut en p..... »

Il était brave cependant. J'en rapporterai une preuve sur mille. Un Prince de ses voisins et de ses parens le manda un jour chez lui, avec le dessein de lui arracher la vie, comme cela se pratique souvent entre cousins. Notre roi fut prévenu de ce projet; mais il ne laissa pas de s'y présenter, après avoir dit à son capitaine des gardes : « Si l'on me tue, prends ma chemise, trempe-la dans mon sang, et porte-la à la Reine; elle saura me venger. »

Il paraît que ce Prince ne se souvenait de sa femme que dans ces occasions difficiles, ce qui était fort glorieux pour elle; mais qu'il l'oubliait entièrement dans des momens plus doux. Il avait pour le beau sexe un goût si vif, que plusieurs générations ont à peine suffi pour en refroidir l'excès dans ses descendans.

Tout cela rendit long-temps stérile son union avec la *Mignone des Rois*, et il fallut, pour y remédier, recourir à une puissance surnaturelle. J'ai déjà parlé de cette vieille fée qui protégeait le pays; la Reine était sa filleule, et grâce à sa marraine, qui lui donna d'une eau bienfaisante et mystérieuse, elle devint enceinte, et accoucha d'un fils, dont la naissance la combla de joie.

Mais il existait alors, il existe encore et il existera toujours un noir enchanteur, ou pour mieux

dire un démon, pour qui le bonheur des peuples est un tourment, et que je ne puis vous dépeindre, car il a pris tour-à-tour toutes les formes, et prêtre à Memphis, bramane aux bords du Gange, aruspice à Rome, moine espagnol ou ligueur français, il échappe à toutes les descriptions, et a mérité le surnom du *Protée de l'histoire*. A l'époque dont je parle, il s'était emparé de l'esprit d'un noble d'Espagne, qui, blessé à Pampelune, venait de quitter le monde; et l'on compterait plutôt les grains de sable que la mer accumule sur les côtes du golphe de Gascogne, que les forfaits que ce démon a trouvé le moyen de commettre, depuis, par ce malheureux instrument.

Il savait qu'il devait naître de la Reine un fils dont le pouvoir combattrait le sien, et c'était pour lui un monstre qu'il fallait étouffer au berceau.

Il se déguisa donc en vieille femme, et sous cette forme qu'il affectionne beaucoup, il alla trouver la nourrice du jeune Prince, lui dit combien elle devait veiller sur ce dernier; quel grand crime elle commettrait, si elle laissait périr, faute de soins, une créature aussi précieuse. Elle lui persuada ensuite que le froid, l'humidité, que sais-je? l'air même pourraient lui nuire extrêmement. Bref, il fit tant que la nour-

rice ensevelit son nourrisson dans un amas immense de langes , de linges , de pièces de laine ; puis elle ferma toutes les ouvertures , fit matalasser toutes les portes , et le noble enfant périt étouffé par la chaleur.

Son frère , qui lui succéda peu de temps après , ne fut pas plus heureux. On craignit tant pour lui l'excès des soins dont le premier avait été la victime , qu'on tomba dans l'excès contraire. Un jour sa nourrice le lançait d'une fenêtre du palais à son amant , qui le recevait du balcon voisin. Le mauvais génie était aux aguets. Il toucha le bras de l'officier , qui en fut paralysé , et le jeune Prince tomba sur le pavé et s'écrasa.

Notre pauvre Reine était bien malheureuse ! Mais elle ne se découragea point ; et comme elle suivait son mari à l'armée , elle devint enceinte pour la troisième fois. Un jour qu'elle passait devant les troupes , elles lui firent le salut militaire , et aussitôt ses flancs tressaillirent ; car le bruit des armes venait de réveiller dans son sein un enfant qui devait dans la suite dormir souvent au milieu de leur fracas.

C'est vous dire que le mauvais génie fut cette fois éconduit. J'avais oublié , ou pour mettre tout artifice de narrateur à part , j'avais remis jusques ici à vous parler d'un enchanteur , dont

le secours, comme on le voit, nous est devenu bien nécessaire.

C'était le père de la Reine. Mais celui-ci ne s'occupait que de magie blanche, et ce petit commerce avec les démons n'engageait à rien et n'empêchait pas de faire son salut, ce qui était fort agréable, puisqu'on jouissait dans ce monde d'un pouvoir assez étendu, sans consentir d'hypothèque sur la portion de Paradis qui nous est réservée dans l'autre vie. J'ignore comment les théologiens du temps expliquaient ces choses-là. Mais qu'importe ?

Cependant la magie blanche était loin d'atteindre à la hauteur des autres enchantemens ; et comme ceux qui la pratiquaient n'avaient point la malice des démons, ils n'en avaient point tous les droits non plus ; car dans ce meilleur des mondes possibles, vous savez que la puissance du bien a toujours été restreinte, et celle du mal infinie.

Les pouvoirs du père de la Reine étaient donc circonscrits dans un bien petit territoire, et voilà pourquoi les deux jeunes Princes dont nous avons déjà parlé avaient péri loin de la protection de leur aïeul.

Dès qu'il apprit la nouvelle grossesse de sa fille, il s'empressa de la rappeler auprès de lui, et, sous sa garde, les couches furent des plus heureuses.

D'après ses ordres , et aux premiers cris du nouveau-né , la Reine , mêlant les joies maternelles et déguisant sa douleur par des chants usités dans son pays , toutes les fées accoururent pour douer l'enfant , suivant l'antique usage.

Il est inutile de rappeler ici toutes leurs cérémonies ; on en trouvera le détail en mille lieux.

Elles empruntèrent au père et à la mère du jeune Prince , et même à son savant aïeul , ce qu'elles y virent de mieux , et il reçut en partage le caractère et la fermeté de ce dernier , l'esprit et la gentillesse de la Reine , et le courage de celui qui lui avait donné le jour.

Les fées surent même tirer profit des vices de ce dernier , et sa faiblesse , qu'elles retrempèrent , devint dans son fils une noble et généreuse bonté.

Mais il était difficile , avec un père comme le sien , qu'il ne se mêlât pas un peu d'alliage à tant de vertus ; et la plus savante des fées , la marraine de l'accouchée , qui avait pour elle quitté ses montagnes et sa vallée chérie , ayant ouvert le livre d'or qu'elle portait à sa ceinture , son front se rembrunit , son teint se décomposa , et la pauvre mère demanda avec anxiété ce dont il s'agissait.

« Mignone , lui dit la fée , ton enfant est  
» destiné à beaucoup de traverses , et je frémis

» des périls qui l'attendent. Tu vas les connaître.  
 » Fais-en ton profit pour lui. »

Au même instant elle frappa trois fois le parquet avec l'un de ses pieux ; puis elle traça un cercle autour d'elle, et fit trois sauts en tournant dans cet<sup>te</sup> enceinte, ce qui étonna beaucoup les spectateurs, car la vieille marraine était plus savante que leste. En même temps, elle étendit le bras vers la muraille, et la Reine y aperçut aussitôt une glace dont les dimensions dépassaient de beaucoup les plus grands miroirs de Venise que l'on connût alors. La surface en parut en premier lieu trouble et couverte de vapeurs qui s'y agitaient dans tous les sens ; mais peu à peu tout s'éclaircit, et le miroir magique présenta aux yeux une suite non interrompue de sièges, de combats et de scènes de destruction. L'amour maternel, aidé de la féerie, fit reconnaître par la Reine son brave fils à ses armoiries, à sa bannière, à sa jupe d'écarlate, à son panache, aux coups qu'il portait ; mais l'aspect de tant de périls ne l'émut qu'un instant, et elle dit en souriant à sa marraine :

« Je le vois, mon fils doit commander en  
 » trois batailles, en trente-cinq rencontres d'ar-  
 » mes, en cent quarante combats et trois cents  
 » sièges de places. Mais tout cela n'a rien de  
 » nouveau pour ma maison, et..... »

Elle allait continuer, quand son œil, suivant le geste que lui fit sa marraine, se reporta sur le miroir, et cette fois *elle eut grand' peur*.

Elle aperçut d'abord une jeune villageoise ; son visage était gracieux, sa démarche touchante. Un bouquet d'*herbe d'amour*<sup>1</sup> remplaçait sur son sein des fleurs plus ambitieuses et s'alliait à son regard innocent, à son aimable simplicité. Près d'une fontaine, que la Reine reconnut pour celle d'un de ses jardins chéris, elle ne tarda

<sup>1</sup> Mes lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici la romance de M. Lespiault, qui, seule, peut rendre intelligible ce passage de mon conte. Il n'a jamais été rien dit de mieux sur les amours de Henri IV et de Fleurette.

#### FLEURETTE OU L'HERBE D'AMOUR (BRIZA),

Sur la rive où la Baïse  
Arrose un jardin chéri,  
Fleurette, d'amour éprise,  
Songeait au beau prince Henri.  
« Le même instant nous vit naître,  
» Ah ! fêtons cet heureux jour ;  
» Cueillons pour mon noble maître  
» Un bouquet d'*herbe d'amour*. »

Franchissant l'épais bocage,  
Henri s'élançait joyeux ;  
Trois lustres étaient son âge,  
L'amour brillait dans ses yeux.  
« Le ciel entend ma prière,  
» Je puis enfin à mon tour  
» T'offrir, belle bouquetière,  
» Quelques brins d'*herbe d'amour*. »



point à voir son fils accourir, et les jeux de ce joli groupe lui apprirent que le Prince ne tiendrait pas toujours dans ses mains le sceptre, le glaive et le bouclier. A cette beauté en succédèrent d'autres moins naïves; les unes montraient sur leur front l'ambition; les autres dans leurs yeux l'amour; plusieurs, hélas! de la perfidie.

La pauvre Reine, qui avait su si bien démêler

Au sein du vert labyrinthe,  
Fleurit un tendre gazon;  
Et cette riante enceinte  
Leur prodigue sa moisson.

« Toujours, dit-il, ma tendresse  
» Te suivra dans ce séjour;  
» J'y voudrais cueillir sans cesse  
» La gentille *herbe d'amour*.

» Mais Condé m'appelle aux armes;  
» Guise insulte nos remparts;  
» J'entends le cri des alarmes;  
» Il faut combattre, et je pars.  
» Des lauriers de la victoire  
» Je vais ennoblir ma Cour,  
» Et des palmes de la gloire  
» Enlacer l'*herbe d'amour*. »

Alors le ligueur barbare  
Vit briller au premier rang  
Le jeune Roi de Navarre  
Et le fier panache blanc.  
Il revient, et son amante  
Espère et craint tour-à-tour.....  
Une fleur plus éclatante  
Remplaçait l'*herbe d'amour*.

les périls guerriers auxquels son fils était réservé, avait depuis long-temps perdu le compte de ses intrigues amoureuses, lorsque, pour comble d'embarras, elle vit apparaître tout un escadron de belles ennemies, armé d'œillades, de sourires, d'agaceries, et resplendissant d'attraits et d'atours. Une reine les commandait; son teint, brûlé par le soleil d'Italie, la fit reconnaître.

De la Marguerite altière,  
Le front d'or et de saphir,  
Rayonnait sur la bannière,  
Qu'agite un léger zépher.  
Tremblante, sur son passage,  
La triste Fleurette accourt.....  
Hélas! ce Prince volage  
Ne vit point l'*herbe d'amour*.

« O ciel! dit l'infortunée,  
» L'infidèle, je le vois,  
» Va joindre sa destinée  
» Au sang impur des *Valois*.  
» Je mourais de son absence;  
» Je péris par son retour.  
» Adieu, trop douce espérance!  
» Adieu, simple fleur d'amour! »

Bientôt la tombe rustique  
Se ferme sur tant d'attraits;  
Le saule mélancolique  
S'y marie au noir cyprès.  
Sur le gazon qui décore  
Ce triste et dernier séjour,  
Frissonne et frémit encore  
La timide *herbe d'amour*.

C'était une magicienne redoutable , dont les maléfices donnaient la mort. <sup>1</sup>

Notre pauvre accouchée , se rappelant son mari , était déjà toute éplorée , lorsque l'horreur devint à son comble.

Tout-à-coup , non dans le miroir mais dans la salle , apparut un monstre affreux dont l'aspect épouvantable mit en fuite toutes les fées qui disparurent en s'écriant : « O ciel ! qui de nous » l'a mandé dans ce palais ! » Il tenait d'une main une coupe , et de l'autre un poignard ; et sur l'une on lisait : « *Pour la mère ;* » sur l'autre : « *Pour le fils.* »

C'en était fait d'eux sans doute , quand le

<sup>1</sup> Voici ce que dit Bayle de l'amour de ce Prince pour les femmes : « L'on peut dire que si l'amour des femmes lui eût permis » de faire agir toutes ses belles qualités , selon toute l'étendue de » leurs forces , il aurait ou surpassé ou égalé les héros que l'on » admire le plus. » Bayle aurait dû s'arrêter ici ; mais il continue : « Si la première fois qu'il débaucha la fille ou la femme de son » prochain , il en eût été puni de la même manière que Pierre » Abeillard , il serait devenu capable de conquérir toute l'Europe , » et il aurait pu effacer la gloire des *Alexandre* et des *César*. Ce » serait en vain qu'on m'objecterait qu'un semblable châtement lui » eût ôté le courage , etc. , etc. » Ce qui étonne le plus dans cette question soulevée par notre philosophe , c'est le ton sérieux avec lequel il la discute. Au reste , pour juger les princes , il ne faut pas les isoler de leur siècle , et exiger d'eux des vertus dont leurs contemporains n'avaient pas même l'idée. Comparez les *amours bien naturels* d'Henri IV avec les *noces monstrueuses* d'Henri III , et vous trouverez trop rigoureuse la punition que Bayle regrette qu'on n'ait pas infligée au *Béarnais*.

chef de cette noble maison accourut. « De  
 » quel droit , dit-il au génie du mal , viens-tu  
 » troubler mes états ? Fuis hors de mes terres !  
 » il te reste un domaine assez grand pour tes  
 » fureurs ! fuis , te dis-je !..... » Le monstre  
 était déjà loin.

Alors le bon enchanteur rassura sa fille. Il  
 lui jeta au col une chaîne d'or pour récompenser  
 ses douleurs et son courage , et prenant son fils  
 dans ses bras , il lut sur son front élevé sa  
 glorieuse destinée : « Ceci m'appartient , s'écria-  
 » t-il ; ma brebis vient d'enfanter un lion. »

Là-dessus il déposa l'enfant dans une écaille  
 de tortue , et après lui avoir donné une goutte  
 de vin , et lui avoir , en signe de la mâle édu-  
 cation qu'il lui destinait , frotté les lèvres avec  
 cette plante dont le suc a été surnommé le  
 lait des héros , il l'emporta.

Trente ans après , ce même enfant étouffait  
 les factions , chassait l'étranger et donnait la  
 paix au Monde.

---

Telles étaient les rêveries où je me livrais  
 en visitant le château de Pau , la chambre où  
 naquit Henri IV , la salle où l'on montre encore  
 l'écaille qui lui servit de berceau , et le cabinet

de la Reine Jeanne. Que j'aimais à reconnaître la Reine et la Mère dans ce soin de placer son appartement dans cette partie du château d'où elle pouvait apercevoir presque tout son royaume et ce village de Billères où le futur Roi de France était nourri comme un paysan béarnais ! On n'a pas peut-être fait ressortir assez ce système trouvé par une Reine du 16.<sup>e</sup> siècle, avant que J. J. Rousseau l'eût revêtu à la fin du 18.<sup>e</sup> de tous les prestiges de son éloquence. Henri reçut d'abord cette éducation qui donne aux montagnards la force, l'agilité et la confiance ; les plus illustres savans lui donnèrent ensuite tous leurs soins, et il luttait en même temps dans des combats simulés, avec les guerriers les plus célèbres de son temps. Ce jeune homme, à l'époque même où son cœur essayait l'amour dans les jardins de Nérac avec Fleurette, lançait avec force la balle du Basque, maniait avec adresse la fronde du Béarnais, perçait de part en part une cotte de mailles ou une rondache, et commençait peut-être à traduire les commentaires de César. Elevé en homme et non en prince, il connut un trésor qui n'a point encore été révélé aux autres Rois ; il eut pour ami son ministre Sully. Mais aussi Sully avait été formé par Henri IV lui-même.

Je ne crois pas inutile, ni hors de propos, de donner ici une courte description du château de Pau, ou du moins de la partie de cet édifice qu'il m'a été permis de visiter.

Ses différentes dépendances forment, par leur réunion, une cour oblongue et irrégulière, à l'entrée de laquelle, et sur la droite, se trouve un puits d'une immense profondeur, car ses eaux sont de niveau avec le Gave, que le château et la ville dominant d'une très-grande hauteur. Sur la gauche, s'élève une tour en brique, que l'on dit avoir été construite par *Gaston Phœbus*, et avoir servi naguère de prison.

Le concierge conduit ensuite le voyageur vers une porte qui s'ouvre du château dans la cour, à quelque distance de la tour dont je viens de parler, et devant lui s'offre alors un vaste escalier en pierre qui conduit aux appartemens supérieurs. Les plafonds de cet escalier conservent encore intacts différentes sculptures, dont le style varie à chaque détour. Sur la droite de la porte, on fait une station pour contempler les traits de celui dont le souvenir donne tant de charmes à cette ancienne demeure. Une statue de marbre blanc, de grandeur naturelle, les reproduit avec d'autant plus de fidélité, que l'on assure qu'elle fut faite peu de temps après la bataille d'Ivry.

Quand on a franchi l'escalier, on tourne vers la partie méridionale du château, et dans une pièce rajeunie par quelques constructions modernes, qu'un meilleur goût aurait peut-être proscrites de ces lieux où elles sont une disparate, on s'incline devant une écaille de tortue de quatre pieds de long, suspendue aux bâtons de quatre bannières blanches, dont les soies flottent et s'agitent au-dessus d'un casque doré et de son panache, et surmontent et ombragent cette écaille. C'est le berceau d'Henri IV, sauvé par une religieuse supercherie des fureurs de la révolution. Ce berceau devait être livré aux flammes; mais un habitant de Pau, dont je regrette d'avoir oublié le nom, possédait une écaille semblable, qui fut substituée à celle où l'illustre enfant avait reposé. On ignora longtemps cette heureuse fraude; et, en l'an X, la ville de Pau croyait encore avoir perdu sans retour ce monument dont elle a le droit d'être fière, comme on peut s'en convaincre par la lecture de la statistique du département des Basses-Pyrénées, que l'on doit au général *Serviez*. Depuis, le berceau a été rendu à la vénération publique. On y a joint deux fourchettes en fer, qui conservent encore quelques traces de dorure, et qui servirent autrefois aux souverains du Béarn.

De cette pièce on parvient à la chambre où Jeanne d'Albret, au milieu des douleurs de l'enfantement, chanta, en donnant le jour à Henri IV, cette chanson béarnaise, dont une chaîne d'or devait être le prix :

- « Nouste-Dame deü cap deü poun ,
- » Adjudat-me à d'aquest'hore ;
- » Pregats aü Deü deü Ceü ,
- » Quem bouille bié delioura leü
- » Du maynat qu'am hassi lou doun.
- » Tout dingu'aü haüt dous mouns l'implore.
- » Nouste-Dame deü cap deü poun ,
- » Adjudat-me à d'aquest'hore ! »

Enfin, l'on pénètre dans ce cabinet de la Reine Jeanne, où furent conçus tant de nobles projets pour le bonheur de ce petit vicomté de Béarn, qui se déployait comme un riant jardin sous les fenêtres du château. De là l'œil parcourt avec la rapidité de la pensée une étendue considérable de pays, que le Gave de Pau embellit et ravage tour-à-tour. Il faut que ses fureurs soient bien grandes et qu'elles fussent réputées insurmontables, puisque dans ce cabinet, d'où la reine Jeanne pouvait contempler et compter ses ravages, aucun plan ne fut arrêté pour les réparer. Mais aussi que d'autres fureurs elle eut à réprimer ! et que d'améliorations lui fit négliger le soin de contenir un torrent bien



autrement terrible que le Gave béarnais , le fanatisme !

Ici s'arrêtent les pas de l'étranger , et les autres appartemens du château ne sont pas ouverts à sa curiosité. Destinés au logement du gouverneur , ils sont , je le présume , dans un état plus satisfaisant que ceux qu'il m'a été permis de voir. Ceux-ci , il faut le dire , affligent par l'aspect de leur délabrement un pèlerin qui voudrait retrouver dans les lieux qu'il visite le respect et la vénération qu'il a dans son cœur. Je ne pus m'empêcher de faire part à mon guide de ces réflexions. Il m'apprit que des fonds considérables avaient été alloués dans cet objet ; mais il n'y paraît point encore.





## CHAPITRE XXIII.

### Départ de Pau.

Je quittai enfin la capitale du Béarn, et avec elle les derniers charmes des contrées que je venais de visiter, car bientôt la route d'Aire me porta d'abord à travers de vastes landes, et plus loin sur les crêtes de divers côteaux toujours plus tristes et plus arides. De leur sommet je jetai un regard d'adieu vers les Pyrénées. Comme l'étranger doit les trouver belles lorsqu'il fait ce voyage en sens contraire, et que, sorti des landes de Bordeaux et de Roquefort, il aperçoit leur cime azurée au-dessus des riches plaines du Béarn !

Ces landes (j'entends parler de celles qui sont voisines de Pau), accusent la paresse des Béarnais, car leur aspect seul prouve combien elles seraient fertiles, si l'on avait le courage de les défricher. Mais ce peuple est encore à demi pasteur; vif et léger, il aime mieux fouler ces plaines d'un pied que le plaisir agite, que d'y

répandre ses sueurs. En ce moment la fin du jour dissipait les derniers groupes d'une fête votive dans le village le plus voisin de Garlin. La route et le sol des danses étaient jonchés des débris qu'une grêle terrible avait, la veille, enlevés aux châtaigniers et aux *hautins*. Le ménétrier, appuyé contre une croix colossale qui dominait cette joyeuse scène, y avait retenu, par ses sons, quelques danseurs plus obstinés. Ce furent pour moi les dernières lueurs de la gaité et de l'insouciance béarnaises.

Me voici dans la ville d'Aire, où fut publié le code *Théodosien*. C'est d'ici que je ferai mes adieux à mes lecteurs ; car je n'aurai pas la cruauté, après les avoir promenés dans Campan, Argelez, Luz, Azun et le Pont-long, de les amener avec moi au sein de ces vastes plaines de sable, où j'ai terminé mon voyage. Il vaut mieux nous occuper encore du Béarn et du Bigorre, et, avant de nous quitter, jeter ensemble un coup-d'œil sur leur histoire.





## CHAPITRE XXIV.

### Sommaire de l'Histoire du Béarn et du Bigorre.

Avant la conquête des Gaules par Jules César, l'histoire des provinces de France tombe dans le domaine des doutes, des conjectures et des discussions.

Nous devons à ce grand capitaine, sur nos contrées, des notions d'autant plus exactes, qu'il avait senti la nécessité de sonder ce terrain avant de s'y engager, et qu'il en avait fait une longue étude.

Selon lui, les Gaules étaient divisées en trois grandes parties : la *Belgique*, la *Celtique* et l'*Aquitaine*.

Cette dernière partie, d'après Plin-l'Ancien, se nommait, dans des temps antérieurs, *Aré-morique* : elle s'étendait des Pyrénées à la Garonne. Dans des temps postérieurs, ce fut la *Novempopulanie*, lorsque l'*Aquitaine* fut éten-

due jusques à la Loire. Plus tard encore, elle reçut le nom de *Vasconie*, et enfin de *Gascogne*, par suite de l'invasion des Vascons et de leur confédération avec les naturels du pays.

L'*Aquitaine* de Jules César contenait plus de vingt peuples, qui formaient des républiques indépendantes, où l'on ne reconnaissait que deux ordres de citoyens : les prêtres et les nobles. Quant au peuple, on sait que dans une histoire de l'ancienne France on a rarement occasion de parler de ses droits, mais toujours de ses malheurs.

M. Faget de Baure a remarqué avec raison que l'état des Gaules avant Jules César paraissait semblable à celui de la France sous le règne de Louis-le-Jeune. « Le régime féodal avait » séparé le royaume en plusieurs provinces in- » dépendantes. Le peuple était esclave ; la » noblesse ne connaissait que la guerre, etc. »

Les *Bigorrais*, sous le nom de *Bigerri* ou *Begerri*, selon Pline ; de *Begerritani*, selon Ausone, et de *Bigerrones* ou *Bigerriones*, selon César ; et les *Béarnais*, sous une dénomination qui nous est restée inconnue, faisaient partie des peuples *Aquitains*.

César fit d'abord la guerre aux *Celtes* et aux *Belges*. Dans le cours de sa troisième campagne, il envoya Crassus contre les *Aquitains*, qui déjà

s'étaient fait connaître des Romains par deux victoires, l'une sur L. Valerius Preconinus, et l'autre sur L. Manilius.

Crassus fut plus heureux que ses devanciers, quoiqu'il trouvât les *Aquitains* plus aguerris par les leçons d'anciens officiers de Sertorius, venus d'Espagne. Il vainquit d'abord les *Aquitains* sur le territoire des *Sotiates*, dont il prit la ville après un siège régulier. Il détruisit ensuite leur confédération auprès d'*Aire*, et il soumit tous ces peuples, parmi lesquels on remarque les habitans du *Bigorre*. L'ignorance où nous sommes du véritable nom des *Béarnais* sous Jules César, ne nous permet point de décider s'ils subirent alors le joug des Romains, ou si, comme quelques peuples plus reculés, ils ne furent définitivement assujétis que lorsque César vint en *Aquitaine*, sur la fin de sa huitième campagne.

Sous Auguste, les Gaules furent divisées en vingt-six diocèses ou provinces, dont il se réserva les quatorze plus importans. De ce nombre fut l'*Aquitaine*, qui, augmentée de quatorze peuplades aux dépens de la *Celtique*, s'étendit jusques à la Loire. Les autres provinces furent laissées d'une manière illusoire, comme on doit le penser, sous l'administration du Sénat.

L'*Aquitaine* essaya de secouer le joug des

Romains sous le règne de leur premier empereur. M. V. Messala les soumit encore. Parmi ces peuples qui firent briller une lueur de leur ancien amour pour l'indépendance, figurent les *Bigorrais*. C'est même chez eux, au pied des Pyrénées, sur les rives de l'Adour, que la lutte fut la plus sanglante. Les traditions et des présomptions historiques permettent de croire que l'empereur Auguste visita alors le Bigorre.

Quoiqu'il en soit, la civilisation des Romains vint à la suite de leurs armées, et l'*Aquitaine* était florissante quand les barbares l'inondèrent.

Le christianisme s'établit dans le *Bigorre* et le *Béarn* vers le quatrième siècle. *Julien* fut le premier évêque du *Béarn*; *Antomarius* du *Bigorre*.

Adrien divisa l'*Aquitaine* en trois parties; l'une d'elles, l'ancienne *Aquitaine* de J. César, était composée de *neuf peuplades*, et elle en reçut le nom de *Novempopulanie*. Sa capitale était *Eluse*, dont le petit village de la *Cieutad*, près d'*Eause*, occupe aujourd'hui la place. Le *Bigorre* et le *Béarn* faisaient partie de la *Novempopulanie*.

Cette contrée qui, sous Constantin, était composée de douze peuples, au lieu de neuf, n'en conserva pas moins son nom primitif. Elle obéissait alors au Vicaire des Gaules, qui rési-

dait à Vienne , et qui était sous la dépendance du Préfet du prétoire dont la résidence était fixée à Trêves.

Après la défaite des *Vandales* , des *Alains* et des *Suèves* , par Stilicon , ces barbares voulurent envahir l'Espagne ; mais repoussés par les naturels du pays , ils retombèrent des hauteurs des Pyrénées sur les riches campagnes de la *Novempopulanie* et ravagèrent surtout le *Bigorre* et le *Béarn*. Puis vinrent les *Goths* , sous les ordres d'*Alaric* , qui laissa ses conquêtes à son beau-frère *Ataulphe*. Celui-ci ne sut point les conserver. Le patrice Constance le força à se réfugier en Espagne , où il périt. *Sigerick* , son successeur , ne régna que peu de jours. Il fut remplacé par *Wallia* , à qui Honorius céda la seconde *Aquitaine* avec *Toulouse* et quelques cités de la *Novempopulanie*. Cette dernière contrée du reste ne tarda pas à passer toute entière sous la puissance des *Goths occidentaux* , que les historiens désignèrent par le seul mot de *Visigoths*.

Le *Bigorre* et le *Béarn* furent ou compris dans cette cession , ou usurpés , peu de temps après , par les *Visigoths*. Sous *Euric* , l'un de leurs rois , on voit figurer *Oloron* et *Béarn* parmi les villes de cette monarchie. Euric , arien , persécuta les catholiques et chassa les Evêques. Ceux-ci s'en souvinrent sous le règne d'*Alaric* ,



son successeur , et ce prince , digne d'un meilleur sort , dut à leurs trahisons la perte de son royaume et de la vie. Clovis le tua à la bataille de *Vouillé* , à dix mille de Poitiers , et s'empara de ses états.

Les bornes de ce chapitre ne permettent pas de s'aventurer dans le dédale sanglant des guerres et des crimes des descendans de Clovis. Pendant leur cours et les divers partages et démembrements de la monarchie , le *Bigorre* et le *Béarn* durent plus d'une fois regretter l'administration du dernier roi des *Visigoths*. Chilperich , roi de Soissons , avait donné pour *don du matin* , à *Galsuinte* , son épouse , la jouissance de différentes cités , parmi lesquelles figuraient le *Béarn* et le *Bigorre*. *Galsuinte* mourut assassinée. *Sigebert* et *Brunehaut* s'unirent à *Gontran* pour venger la mort de leur sœur. Mais *Chilperic* racheta son crime , en cédant à *Brunehaut* les dépouilles de *Galsuinte* , c'est-à-dire l'apanage qu'elle avait reçu pour don du matin. On connaît assez les princes de cette première race , pour penser que cet abandon termina la querelle , et apaisa Sigebert et Brunehaut.

Plus tard , la souveraineté du *Bigorre* et du *Béarn* passa à *Childebert* roi d'Austrasie , qui établit le Saxon *Childeric* duc de *Bordeaux* , du *Béarn* et du *Bigorre*.

*Thierry* après *Childebert* eut ces contrées avec la Bourgogne.

Cependant les Vascons , peuples originaires d'Espagne , cherchaient depuis quelque temps à s'établir dans la *Novempopulanie*. En 586 , ils s'étaient rendus maîtres des vallées du *Labour* , de la *basse Navarre* et de la *Soule*. Ils cherchèrent à s'étendre dans l'*Aquitaine* et formèrent avec les peuples du *Béarn* et du *Bigorre* une confédération qui prit le nom des *Vascons*.

*Thierry* leur fit la guerre. Il faut croire que ses succès contre eux ne furent pas bien importants , puisqu'ils obtinrent de lui par un traité la conservation de leurs conquêtes. Seulement ils reconnurent la souveraineté du Roi de Bourgogne , qui leur donna pour duc *Genialis*.

A *Genialis* succéda , sous Clotaire , le duc *Aignan* , et à *Aignan* , *Amand*.

*Charibert* , roi d'*Aquitaine* , avait épousé *Gisèle* , fille d'*Amand*. Il en avait eu trois fils : *Chilperic* , *Boggis* et *Bertrand*. Il mourut ; *Chilperic* le suivit de trop près , pour que mille bruits n'en courussent point à la honte de son oncle Dagobert , qui réunit le royaume d'*Aquitaine* à ses autres états. Mais il restait deux fils de *Charibert* et de *Gisèle*. Le Duc *Amand* et ses *Vascons* se soulevèrent en faveur de *Boggis* et de *Bertrand* , et forcèrent Dagobert à remettre

leurs états à ses neveux , qui héritèrent aussi à la mort de leur ayeul *Amand* , de son duché de *Gascogne*.

*Bertrand* mourut le premier et laissa un fils nommé *Hubert*.

*Boggis* mourut en 688 , et laissa deux enfans : *Eudes* et *Imitarius*.

*Hubert* , fils de *Bertrand* , céda ses droits à *Eudes* Il se consacra à Dieu et mourut en odeur de sainteté.

Cependant les rois de France n'avaient conservé qu'une couronne sans puissance sous la tyrannie des Maires du palais. Mais le sang de Clovis qui avait tant dégénéré dans les veines des rois fainéans avait reçu une nouvelle énergie chez les descendans de *Charibert* de son mélange avec le sang des princes *Vascons*. *Eudes* non seulement étendit ses états depuis les Pyrénées jusques à la Loire et de l'Océan jusques au Rhône , mais il soutint encore avec une généreuse constance la légitimité des rois, ses parens , contre les usurpations de Charles Martel. Non ! il n'était point un prince méprisable , quoiqu'en aient dit les auteurs contemporains , flatteurs des princes victorieux et contempteurs des princes déchus , celui qui lors de l'invasion des Maures déposa sa haine à l'aspect du danger qui menaçait sa patrie.

et se réconcilia avec son ennemi personnel , pour repousser l'ennemi commun. <sup>1</sup>

Après *Eudes* , ses successeurs *Hunaud* , *Waifre* , soutinrent , sinon avec succès , du moins avec honneur , la lutte engagée en faveur des derniers rois de la première race. *Hunaud* , qui s'était retiré dans un couvent , reprit les armes après la mort de *Waifre* son fils. Vaincu par *Charlemagne* , il imita Annibal et périt au siège de Pavie , où sa haine contre les *Carlovingiens* l'avait conduit pour leur susciter des ennemis.

*Loup* , duc des Vascons , eut la gloire de faire fléchir un moment dans le *val de Roncevaux* la fortune de Charlemagne.

Enfin cette noble famille parvint à conserver dans l'*Aquitaine* , près des montagnes , les tristes restes de la monarchie de Clovis à ses plus dignes descendans. Centulfe-Loup reçut l'investiture du vicomté du *Béarn* , et *Donat-Loup* , celle du comté du *Bigorre*.

Dès lors , il devient nécessaire de s'occuper séparément de ces deux contrées.

L'histoire des comtes de Bigorre est fort obscure. Le peu qu'on en sait n'est guère que le détail des fondations pieuses qui abondaient aux

<sup>1</sup> Voyez pour cette partie de notre histoire , les traditions rapportées à la page 205.

dixième et onzième siècles. Nous ne pouvons que noter de loin en loin quelques faits plus saillans pour nous servir de jalons dans notre marche.

*Ignigne*, qui succéda à *Donat-Loup*, fut appelé au trône de Navarre à cause de sa valeur. Il céda le comté de Bigorre à son frère *Daton-Donat*.

Sous *Loup-Donat* les Normands ravagèrent l'Aquitaine ; ils ruinèrent Bazas, Sos, Aire, Lectoure, le pays de Labour, le Béarn et le Bigorre. Tarbes tomba aussi en leur pouvoir. Mais, comme nous avons eu l'occasion de le rapporter en d'autres lieux, les habitans du Bigorre se réunirent contre ces barbares, en invoquant Saint Missolin, le vainqueur des Maures, et ils firent un grand massacre des Normands.

En 1038 le comté de Bigorre, que nous verrons souvent tomber en quenouille, passa dans la maison de *Carcassonne*, par la mort de la comtesse *Gersende* et de *Bernard Roger* de *Carcassonne*, son époux. *Bernard*, l'aîné de leurs fils, eut le comté de Bigorre.

Cette contrée passa ensuite de la maison de *Carcassonne* dans celle du Béarn au moyen d'une intrigue que je ne dois point omettre, parce qu'elle est caractéristique de ce siècle.

*Raymond II*, comte de Bigorre, n'avait point d'enfans. Sa succession revenait de droit à

la princesse Béatrix sa sœur, et cette dot n'était pas à dédaigner. Elle tenta l'ambition du vicomte Centulle IV, qui régnait alors sur le Béarn. Mais ce prince était marié avec la comtesse *Gisla*; il en avait même déjà un fils. On n'invoqua point en sa faveur la *raison d'état* trop philosophique pour le onzième siècle. Mais déjà au onzième siècle on savait qu'*il est avec le ciel des accommodemens*. Disons pourtant à la gloire de notre Église de France que l'évêque de *Lescar* opposa aux désirs de son souverain une noble résistance. Il fut exilé. On se montra moins scrupuleux au delà des monts. Grégoire VII écrivit à Centulle : « Mon fils ! nous avons » appris par des personnes dignes de foi que » vous possédez les vertus qui recommandent » un prince chrétien. On nous a dit que vous » aimez la justice et la paix, et que vous êtes le » protecteur des pauvres..... » cependant nous vous connaissons une particularité bien repréhensible, puisque vous » avez pour épouse votre proche parente. Prenez » garde de perdre par cette occasion de péché » le mérite de toutes vos vertus, etc. etc. » Et le vicomte d'obéir ! Voilà pourtant comment on fondait la puissance de la cour de Rome ! Le mariage fut cassé ; Centulle devint l'époux de Béatrix, et quelque temps après comte de

Bigorre par la mort de *Raymond II* sans postérité. Cette riche dot lui coûta les frais d'un monastère qu'il bâtit à Morlas pour purifier la naissance du fils qu'il avait eu de *Gisla*.

Centulle descendait de ce *Centulfe Loup* qui avait reçu l'investiture du vicomté de Béarn. L'histoire fournit peu de détails sur les vicomtes qui remplirent l'intervalle entre ces deux princes. Un seul événement brille dans cette obscurité, comme un incendie ; c'est l'invasion des normands.

Sous le règne de Centulle l'émancipation du Béarn fut proclamée, et ses princes commencèrent à être comptés parmi les souverains de l'Europe. Cette question long-temps discutée, cette souveraineté long-temps contestée, exigeraient ici des détails que nous regrettons de ne pouvoir faire entrer dans le cadre étroit que nous nous sommes imposé. Il en est de même de la législation du Béarn et du Bigorre, qui fut améliorée dans des siècles où l'Angleterre elle-même n'avait pas encore de lois écrites.

Centulle fut assassiné en 1088 dans la vallée de *Tena*, comme il marchait au secours du Roi d'Aragon contre les Maures.

Le fils de *Gisla*, *Gaston*, lui succéda dans le Béarn. Sa veuve *Béatrix* resta jusques à sa mort comtesse de Bigorre. A cette époque *Ber-*

*nard II* son fils aîné devint comte de ce même pays. C'est lui qui fit rédiger par écrit en 1097 les *fors et coutumes* de Bigorre , où l'on remarque que le *consentement du peuple* ( *communi consensu totius cleri et populi* ) fut demandé et obtenu pour la validité de cette charte constitutionnelle. Presque à la même époque le frère de Bernard II , *Gaston* , donnait la même authenticité aux *fors et coutumes* du Béarn. Il est telle des dispositions de ces chartes qui ne serait pas déplacée dans nos lois modernes.

Le comté de Bigorre passa en 1127 dans la maison de Marsan , par le mariage de *Béatrix II* , fille unique de Centulle II , avec le vicomte *Pierre* , qui fonda la ville de Mont-de-Marsan.

Sous ce prince , les templiers s'établirent dans le Bigorre au village de Bordères que *Pierre de Marsan* leur concéda , et qu'ils érigèrent quelque temps après en commanderie.

Cependant le divorce de Louis le jeune avec Éléonore avait porté la *Guienne* dans la maison d'Angleterre. *Richard* , fils d'Henri Plantagenet , était duc de Guienne ; et *Centulle* , fils de *Pierre* de Marsan et son successeur , eut plus d'une querelle avec le Prince anglais.

Quelque temps après , le comté de Bigorre passa dans la maison de *Comminges* par la mort de *Centulle III* et l'avènement au comté de sa



filles *Stéphanie*, veuve de *Pierre* vicomte de Dax et femme de *Bernard* comte de *Comminges*.

Leur fille *Petronille* avait fiancé *Gaston* de *Moncade* vicomte de Béarn. Elle épousa le comte *Nugue-Sanchez* d'Aragon. Mais ils se séparèrent quelque temps après d'un commun accord, et la comtesse épousa en 1216 *Guy de Montfort*, second fils de ce trop célèbre *Simon de Montfort*, héros sans doute plus ambitieux que fanatique de l'affreuse croisade contre les Albigeois.

Le comte *Guy* chassa entièrement ces sectaires du Bigorre. Il périt par le glaive au siège de *Castelnaudari* dans le cours de la malheureuse guerre que son père avait allumée.

Sa veuve *Petronille* est une des princesses qui eurent le plus de maris. Nous avons vu qu'elle avait fiancé *Gaston de Moncade*. Il y a même des auteurs qui assurent que le mariage fut célébré mais non consommé. Quoiqu'il en soit, elle épousa ensuite le comte de *Cerdagne*. Ils divorcèrent par consentement mutuel; ce qui n'empêcha pas les *Évêques de Bigorre, de Comminges, de Conserans, d'Oloron et d'Aire* et les abbés de *St. Pé de Généres* et de *Saint-Savin* d'assister au troisième mariage de cette bigame avec *Guy de Montfort*. Mais aussi ce dernier était un fanatique!.. Elle épousa en quatrièmes nocces le comte

*Aymard de Rançon*, et en cinquièmes noces *Bozon de Matas*, seigneur de Cognac en Angoumois.

Tous ces mariages devaient entraîner des discussions pour le partage de sa succession. Elle y donna lieu encore par son testament surchargé de conditions et de substitutions. Tout cela causa après sa mort des querelles, des prétentions, un séquestre et un procès, qui durèrent pendant deux siècles.

*Petronille* avait eu du comte *Guy*, deux filles : *Alix* et *Petronille*; de *Bozon*, une autre fille nommée *Amate*, qui devint l'épouse de *Gaston VII*, vicomte de Béarn.

Par son testament *Petronille* institua son petit-fils *Esquivat*, fils d'*Alix*, et lui substitua *Amate* épouse de *Gaston*. Celui-ci querella le testament les armes à la main, et prétendit que le mariage de la comtesse avec *Guy de Montfort* était nul, puisque le comte de Cerdagne vivait encore à cette époque. Mais en 1256 les parties s'en remirent à l'arbitrage de *Roger* comte de *Foix*, qui condamna *Esquivat* à céder à *Gaston* la terre et vicomté de Marsan, la ville de Maubourguet et la rivière basse. Il obtint à ce prix la conservation du Bigorre.

Mais cette guerre avait entraîné le comte *Esquivat* dans de fausses démarches, qui com-

promirent sa tranquillité et eurent de funestes suites. Pressé par *Gaston*, il avait fait hommage de son comté au Roi d'Angleterre, afin de l'avoir pour protecteur.

*Henri III* obtint également de l'église du Puy en Velay la cession de ses droits chimériques à la suzeraineté du Bigorre; car le chapitre du Puy, abusant de la fondation d'une rente de 60 sous morlans (485 fr.), faite en sa faveur par la piété de *Bernard I*, lors d'un pèlerinage qu'il y fit, tâchait d'y trouver la preuve de cette suzeraineté.

Et comme *Esquivat* ne reçut pas de grands secours de ce premier protecteur, il voulut s'en donner un second, et s'adressa à *Montfort*, comte de *Leycester*, qui lui surprit une donation de ses états; de sorte qu'à la suite de la paix avec *Gaston*, il fallut guerroyer avec *Montfort* sur l'exécution de cet acte; et même une trêve ayant été signée entre eux, en 1260, *Lourdes* fut laissé dans les mains du comte de *Leycester*, et les droits de ce Prince sur le Bigorre furent cédés, après sa mort, à *Thibaud II*, roi de *Navarre*.

*Esquivat* mourut en 1283, après avoir légué le Bigorre à *Laure de Chabannes*, sa sœur.

Mais alors se présentèrent une foule de prétendans sur le comté.

- 1.° *Laure de Chabannes.*
- 2.° *Constance*, fille de Gaston, vicomte de Béarn. (*Pétronille de Comminges* l'avait, dans son testament, substituée à *Esquivat* et à son frère *Jourdain*, mort avant lui. Les Etats reconnurent ses droits et la traitèrent en souveraine.)
- 3.° *Guillaume de Teisson*, fils de *Pétronille de Montfort*. (Il demandait le partage pur et simple de la succession de son aïeule, *Pétronille de Comminges*.)
- 4.° *Mathe*, sœur de *Constance* et comtesse d'*Armagnac*. (Elle invoquait une coutume de Gascogne, en vertu de laquelle une partie du Bigorre lui aurait appartenu.)
- 5.° *Mathilde de Courtenay*, fille d'*Alix de Montfort*. (Elle prétendait que le comté de Bigorre avait été constitué en dot à sa mère.)
- 6.° *Jeanne de Navarre*, épouse de *Philippe-le-Bel*. (Elle réclamait l'exécution de la donation faite par *Esquivat* au comte de *Leycester*.)
- 7.° L'Eglise du Puy. (Elle se disait souveraine du Bigorre, et attaquait, comme nulle, la cession faite à Henri III.)
- 8.° *Le Roi d'Angleterre*. (Il disputait cette suzeraineté.)
- 9.° *Le Roi de France*. (Il était le seul fondé et le seul qui gardât le silence et l'impassibilité d'un juge au milieu de ces débats.)

Ils donnèrent au Roi d'Angleterre un prétexte pour jeter sur le comté un séquestre qui dura cent trente-trois ans. La maison de Béarn obtint de la lassitude de ses concurrents autant que de l'équité du Parlement et du Roi, la reconnaissance de ses droits.

Nous épargnerons à nos lecteurs les dégoûts de cette longue procédure. Il vaut mieux leur signaler les principaux événemens qui se passèrent en Bigorre pendant ce séquestre.

1305, destruction des Templiers. Leurs dépouilles en Bigorre furent données aux hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Conduits à Auch, le commandeur de Bordères, Bernard de Montaigut, et ses chevaliers, y périrent du dernier supplice.

1315, guerres en Guienne contre les Anglais.

1319, guerre dans le Lavedan entre ceux de *Barrèges* et ceux de *Broto*, en Aragon, au sujet de leurs limites respectives. La paix se fait à Gavarnie.

1341, querelle sanglante entre les habitans du *Lavedan* et les montagnards de la vallée d'*Aspe*. Les accessoires que les contemporains ont donné à ce fait, en font un tableau des mœurs de ce siècle, que les lecteurs me pardonneront de leur faire connaître.

Les *Aspais* avaient envahi en armes le Lave-

dan ; les deux peuples se rencontrèrent non loin de Pierrefitte et d'un gouffre effrayant que la nature avait creusé près du champ de bataille. L'abbé de Saint-Savin monta sur un sureau ; il possédait un livre qu'il disait tenir de Salomon par l'intermédiaire du diable. Ses conjurations furent terribles ; car les bras des *Aspais* ayant été frappés de stupeur , ils se laissèrent massacrer comme des moutons dans la boucherie , et leurs cadavres disparurent dans le gouffre voisin , où leurs cruels ennemis les entassèrent. Dieu punit et le sortilège et le massacre ; la terre du Lavedan ne produisit plus de fruits ; les animaux cessèrent de se multiplier , et les femmes elles-mêmes devinrent stériles. Six ans s'écoulèrent , et le fléau durait encore. Force fut pour les *Lavedanais* de se repentir , et le pape Clément VI se laissa fléchir par leurs prières. A ses ordres , les Evêques de Tarbes et de Lescar prononcèrent l'absolution ; on envoya des députés au tombeau de *Saint-Jacques-de-Galice* , et le Lavedan reprit sa fécondité première.

C'est aussi durant ce séquestre que la France éprouva les désastres du règne du Roi Jean , et subit la paix de Bretigny. Les Etats de Bigorre furent donc obligés de se soumettre au *Prince noir* , qui les protégea mal contre les pillages des grandes compagnies , et dont les exactions ,

après les guerres entre *Pierre-le-Cruel* et *Henri de Transtamare*, les portèrent à la révolte et à se donner à la France. Le *Duc d'Anjou* accourut aussitôt avec *Duguesclin*, et les Anglais ne conservèrent que *Lourdes* et quelques châteaux.

Une autre révolte vint encore gêner de plus en plus les affaires des Anglais dans ces contrées.

Une guerre s'était élevée pour la seconde fois entre la vallée française de *Barrèges* et celle espagnole de *Broto*. Le baron des *Angles*, sénéchal d'Angleterre, la termina au détriment des montagnards français. Ceux-ci s'indignèrent ; ils crièrent : *France!* et leur chef *Coffite*, de *Luz*, s'étant joint à *Jean de Bourbon*, comte de *Clermont*, ils chassèrent les Anglais du château de *Sainte-Marie*, de *Castelnau d'Azun* et de tous les autres forts, à l'exception de *Lourdes*. Cette dernière place ne succomba qu'en 1418, qu'elle fut prise par *Jean de Foix Grailly*.

Tous ces événemens nous ont conduits au règne de Charles VII, sous lequel, en 1425, un arrêt du Parlement et des lettres-patentes levèrent enfin, en faveur des vicomtes du Béarn, le séquestre jeté sur le Bigorre.

L'histoire de cette contrée se confond dès-lors avec celle du Béarn, que nous avons laissée à l'assassinat de Centulle IV.

Son fils *Gaston IV*, issu de sa première femme *Gisla*, lui succéda. C'est à lui que les *Béarnais* doivent leur constitution, comme les *Bigorrais* durent la leur à son frère *Bernard*. *Gaston* partagea les erreurs chevaleresques de son siècle, car il s'illustra en Palestine, dans la croisade de *Godefroy de Bouillon*; mais il s'éleva bien au-dessus de ce même siècle en affranchissant, à son retour, diverses communes du *Béarn*. Il mourut les armes à la main, en combattant les Maures en Espagne.

*Centulle V* imita l'exemple de son père, et mourut glorieusement comme lui. Il ne laissa point de postérité.

*Guiscard*, sa sœur, était veuve du vicomte de *Gabaret*; leur fils *Pierre* régna en 1147 et mourut en 1149, laissant deux enfans mineurs: *Gaston* et *Marie*, dont *Raymond*, comte de *Barcelone*, fut le tuteur. Mais *Gaston* mourut jeune encore et sans enfans, avant de s'être immiscé dans l'administration du *Béarn*. Il restait *Marie*, qu'*Alphonse*, fils de *Raymond* et roi d'*Aragon*, tint en chartre privée, et à qui, ainsi qu'à *Guillaume de Moncade* qu'il lui donna pour époux, il parvint à surprendre un hommage pour le *Béarn*. A cette nouvelle, les *Béarnais* furent indignés; ils déclarèrent le trône vacant, et choisirent en *Bigorre* un autre souverain.



Mais celui-ci viola leur constitution, et ils le tuèrent; ils en firent venir un second des montagnes de l'Auvergne, et le tuèrent encore pour les mêmes motifs. Alors ils ouvrirent les yeux, et se souvinrent de leurs Princes légitimes; mais leur fierté ne revint pas sur leur premier arrêt contre *Marie* et *Moncade*; leurs députés s'adressèrent aux deux enfans jumeaux issus de *Moncade* et de *Marie*, qui dormaient tous les deux dans le même berceau, et l'histoire s'est plu à se distraire de ses récits ordinaires de troubles, de guerres et de crimes, en nous peignant ces Béarnais qui se prosternèrent devant ces deux Princes, et proclamèrent vicomte de Béarn celui qui tenait ses mains ouvertes. « O Providence! s'écrie à ce sujet un écrivain, cet enfant fut » *Gaston-le-Bon.* »

C'est lui qui, selon les uns, épousa, ou selon les autres ne fit que fiancer, en 1196, la comtesse *Pétronille de Bigorre*. Il fut impliqué dans la guerre contre les *Albigéois* et resta longtemps excommunié. Il mourut en 1215.

*Guillaume-Raymond*, son frère et son successeur, fut le législateur de ses peuples; il fit rédiger les fors et coutumes de chaque ville et de chaque vallée, et jusques dans son testament il fit des ordonnances pour la prospérité du Béarn.

Son fils *Guillaume* a laissé peu de traces dans l'histoire de son pays ; il périt au siège de Maïorque , et laissa ses états à Gaston VII.

Nous avons déjà fait connaissance avec ce dernier Prince. Nous savons sa querelle avec *Esquivat* et les prétentions de sa famille au comté de *Bigorre*. Il doit nous suffire de noter ici les principaux événemens de son règne.

*Gaston* alla , avec sa mère , présenter ses services au Roi d'Angleterre , qui fuyait de *Taillebourg* et de *Saintes*. Cependant il fut peu fidèle aux drapeaux anglais ; car , quelque temps après , on le voit battu par le comte de *Leycester* , puis fait prisonnier , conduit en Angleterre , délivré par le crédit de la Reine sa nièce. A son retour , il conclut une alliance avec le sire d'*Albret* et le seigneur de *Gramont* , proclame l'indépendance de la Gascogne , s'empare du *Périgord* , affame Bordeaux , défend La Réole ; mais l'argent des Anglais fut plus puissant que leurs armes , et la confédération des Gascons fut dissoute.

En 1272 , nouvelle guerre entre *Gaston* et les Anglais. *Edouard* vient en Gascogne ; *Gaston* se présente à lui ; le Roi le fait arrêter. Il promet alors de se soumettre ; mais aussitôt qu'il est libre , il proteste contre cette violence. Il en vint jusques à jeter le gand au Roi d'Angleterre

devant le Parlement de Paris, en accusant ce Prince de trahison et de félonie. Enfin, *Philippe* termina l'affaire à l'amiable. L'histoire n'a point dit quelle fut sa décision.

*Gaston* mourut en 1290; il laissa le Béarn à la comtesse de Foix, *Marguerite*, sa fille. C'est ainsi que ce vicomté passa dans la maison de Foix.

*Roger-Bernard III*, comte de Foix et époux de *Marguerite*, se distingua dans la guerre que soutint *Philippe-le-Bel* contre les Anglais.

Nous ne citerons ici le nom de *Gaston VIII*, son fils, que pour ne point omettre un anneau de la chaîne des vicomtes de Béarn.

*Gaston IX* resta fidèle à la France, même dans ses revers, pendant les longues guerres de *Philippe-de-Valois* avec l'Angleterre. Il défendit Tournay, et comme le sire d'*Albret* avait pris le parti des Anglais, *Gaston* assiégea, prit et saccagea Tartas.

En 1344, une trêve força son courage au repos; mais il s'en indigna bientôt, et courut en Espagne chercher des combats et une mort glorieuse. Il périt au siège d'Algésire.

Nous voici parvenus au règne de *Gaston-Phœbus*, dont les faits compliqués ne peuvent être resserrés dans ce chapitre.

Il défendit pour le Roi Jean ses possessions,

qui demeurèrent intacts. Le traité de Bretigny ayant donné la Gascogne à l'Angleterre, Gaston n'en refusa pas moins l'hommage pour le Béarn au Prince noir, qui l'exigeait cependant impérieusement.

En 1362, le sire d'Albret et le comte d'Armagnac lui firent la guerre ; mais il les battit près de Mont-de-Marsan, et les fit prisonniers. Le comte d'Armagnac n'obtint la liberté que moyennant la promesse d'une rançon considérable. Lors d'un voyage du Prince de Galles à Tarbes, il devait encore 250,000 livres, et il pria le Prince anglais de demander à Gaston l'abandon en tout ou en partie de cette somme. Sur son refus, le Comte s'adressa à la Princesse de Galles, « laquelle, de bon cœur, raconte » Froissard, requit au comte de Foix qu'il lui » voulut donner un don. » « Madame, lui dit » le Comte, je suis un petit homme et un petit » bachelier ; si ne puis faire grands dons ; mais » le don que vous demandez, s'il ne vaut plus » de soixante mille livres, je vous le donne. » C'est ainsi que le comte d'Armagnac obtint, de la complaisance d'une noble dame et de la galanterie d'un noble chevalier, une réduction, dont il se montra peu reconnaissant, comme on le verra par la suite.

Sur ces entrefaites, la Guienne se révolta

contre l'administration anglaise , en 1368 ; mais Gaston ne prit aucune part à cette guerre. Cependant le duc d'Anjou étant venu mettre le siège devant Lourdes, que tenait pour les Anglais *Arnaud de Béarn*, le comte de Foix jeta dans le voisinage et sur les frontières de ce côté quelques corps d'observation. Pourquoi ne se borna-t-il point à ces mesures de prudence ? Et pourquoi ne s'épargna-t-il pas un crime dont sa belle réputation reçut une tache ineffaçable ? Le duc d'Anjou échoua dans son entreprise sur Lourdes. Alors un détestable émissaire fut par lui envoyé à Orthez ; il eut des conférences avec le Comte ; il fit des promesses. Enfin voici, d'après Froissard, ce qu'il en advint :

« ..... Le Conte de Foix manda par ses  
 » lettres et par certains messagiers à *Lourde* à  
 » son cousin messire Arnault de Berne qu'il  
 » veinst parler à lui à *Ortais*. Quand le chevalier  
 » vit les lettres du Conte de Foix, et vit le mes-  
 » sage qui estait notable, eut plusieurs ymagi-  
 » nations et ne sçavait lequel faire d'y venir ou  
 » de laisser. Tout considéré, il dit qu'il y vien-  
 » drait, car il n'oserait nullement courroucer le  
 » Conte de Foix. Et quand il deust partir, il  
 » vint à *Jehan de Berne* son frère, et lui dist  
 » présens les compagnions de la garnison :  
 « Monseigneur le Conte de Foix me mande, je

» ne sçais pas pourquoy ; mais puisqu'il veult  
 » que je aille parler à luy , je iray. Or me  
 » doubtay-je grandement que je ne soye requis  
 » de rendre la forteresse de Lourde ; car le Duc  
 » d'Anjou en celle saison costoyait son pays de  
 » Berne et point n'y estait entré , et si , tend  
 » le Conte de Foix et a tendu longuement à  
 » avoir le chastel de Mauvoisin pour estre sire  
 » de Lane , de Bourg , et des frontières de  
 » Comminges et de Bigorre ; si ne sçay pas s'ilz  
 » ont traicté entre luy et le Duc d'Anjou ; mais  
 » je vous dy que tant que je vive , le chastel de  
 » Lourde je ne rendray , fors à Monseigneur  
 » naturel le Roy d'Angleterre. Si veuil Jehan ,  
 » beau-frère , ou cas que je vous establiz que  
 » vous me jurez sur vostre foy et par vostre  
 » gentillesse que le chastel en la forme et ma-  
 » nière que je le tiens vous le tiendrez ne pour  
 » mort ne pour vie jamais n'en deffauldrez. »  
 » Jehan de Berne le jura ainsi.

» A donc se despartit de Lourde le chevalier  
 » messire Pierre Arnault et vint à Ortais et se  
 » dessendit à l'hostel de la Lune. Quand il  
 » sentit que point et temps fût , il vint au  
 » chastel d'Ortais devant le Conte , qui le receut  
 » joyusement et le fist seoir à sa table , et luy  
 » monstra tous les beaux semblants d'amours  
 » qu'il peut , et après disner il luy dist :

« Pierre , j'ai à vous parler de plusieurs choses ,  
 » si ne veuil pas que vous partez sans mon  
 » congé. » Le chevalier respondit : « Monsei-  
 » gneur, volontiers ; je ne partiray point si  
 » l'aurez premier ordonné. »

» Advint que le tiers jour après ce qu'il fût  
 » venu, le Conte de Foix prist la parole à luy  
 » présent le vicomte de Gousserant, son frère,  
 » et le seigneur d'Anchin en Bigorre, et autres  
 » seigneurs, chevaliers et escuyers, et luy dist  
 » en hault, tant que tous l'ouyrent : « Je vous  
 » ay mandé, Pierre, et vous estes venu ; sachez  
 » que Monseigneur d'Anjou me veult grant  
 » mal pour la garnison de Lourde que vous tenez,  
 » et bien près en a esté ma terre toute courue,  
 » si ce n'eussent esté aucuns bons amys, que  
 » j'ay euz en sa chevauchée, et est sa parolle  
 » et l'oppinnion de plusieurs de sa compagnie  
 » qu'ilz me hayent, disans que je vous soutiens  
 » pour tant que vous estes en Berne, et je n'ay  
 » que faire d'avoir la malveullance de si hault  
 » Prince comme Monseigneur d'Anjou. Si vous  
 » faictz commandement en tant que vous pou-  
 » vez meffaire envers moy et par la foy et  
 » lignage que vous me devez, que le chastel de  
 » Lourde vous me rendez. »

» Quand le Chevalier ouyt cette parolle, il  
 » fût tout esbahi, et pensa ung petit pour

» sçavoir quelle chose il respondrait ; car il  
 » veoit bien que le Conte de Foix parlait à  
 » certes. Touttefois , tout pensé et considéré ,  
 » il dist : « Monseigneur , vrayement je vous  
 » doy foy et hommage ; car je suis ung pauvre  
 » chevalier de vostre sang et de vostre terre ;  
 » mais le chastel de Lourde ne vous rendray-je  
 » jà ; vous m'avez mandé , si pouvez faire de  
 » moy ce qu'il vous plaira. Je le tiens du Roy  
 » d'Angleterre qui m'y a mis et estably , et à  
 » personne qui soit je ne le rendray , fors  
 » à luy. »

» Quant le Conte de Foix ouyt ceste res-  
 » ponse , si luy mua le sang de felonnye et de  
 » courroux et dist en tirant hors une dague : »  
 » Ho , ho , trayste , as-tu dit que non : par ceste  
 » teste tu ne l'as pas dit pour riens. » Et adonc  
 » ferit-il de sa dague sur le chevalier par telle  
 » façon qu'il le navra moult villainement en cinq  
 » lieux , ne il n'y avait là baron ne chevalier  
 » qui osast aller au devant. Le chevalier disait  
 » bien : » Ha ! ha ! Monseigneur , vous ne  
 » faites pas gentillesse , vous m'avez mandé et  
 » me occiez ; » et toutes fois il eut coups d'une  
 » dague. Si commanda le conte qu'il fust mis  
 » en la fosse , et y fust mys et y mourût , *car*  
 » *il fût pourement curé de ses playes.* »



Du reste ce crime fut inutile et le château de Lourdes ne fut point rendu.

En 1375, il y eut trêve entre la France et l'Angleterre, et aussitôt le comte d'Armagnac recommença ses courses. Mais Gaston l'en châtia aussitôt et le fit prendre dans Cazères, ce qui lui coûta une seconde rançon.

En 1377, il osa appeler Gaston en duel, et manqua au rendez-vous. Gaston le poursuivit jusques sous les murs de Toulouse. Mais enfin l'amour fut le pacificateur de cette longue querelle. Le comte d'Armagnac avait une fille d'une rare beauté, et Gaston un fils digne de lui. On célébra les fiançailles du jeune Prince avec la *gaye armagnoise*, c'était son surnom. Hélas! pourquoi ce mariage fut-il différé? on aurait évité une catastrophe sur laquelle l'histoire a jeté un voile de deuil.

*Gaston Phœbus* était l'époux d'*Agnès* sœur de *Charles* roi de Navarre. Son fils voulut voir sa mère séparée du comte et vivant à la cour du Roi son frère. On connaît toute la noirceur de l'ame de ce prince que les historiens ont flétri du surnom de *Mauvais*. Il accueillit son neveu avec une feinte tendresse, et quand il prit congé de lui, abusant de la jeunesse de ce prince et de son désir bien naturel d'opérer une réconciliation entre les auteurs de ses jours, il lui

donna une poudre dont la vertu devait , selon lui , en la mêlant aux mets que prendrait le comte de Foix , lui rendre tout son amour pour Agnès. Le jeune Prince obéit , et c'était du poison..... On s'en aperçut à temps , et le malheureux fut jeté dans la tour du château. Son père désirait sa mort ; les états l'apaisèrent. Mais le jeune Prince refusait toute nourriture et voulait mourir pour expier son crime involontaire. Son père descendit dans la prison pour le prier de vivre. Que se passa-t-il entre eux ? Le Comte tenait un couteau dans ses mains , le fils dans son désespoir se précipita-t-il sur cette arme ? ou plutôt le père..... arrêtons-nous ! Respectons un mystère que l'histoire a craint de sonder. Le jeune Prince mourut , « et dix ans après, un » chevalier refusait à Froissard de lui raconter » cet accident , *tant la matière était piteuse.* »

Le 12 Août 1390 , le comte de Foix tomba mort , comme il allait se mettre à table. Il ne laissa point d'enfans , et *Mathieu* vicomte de Castelbon lui succéda en 1393. Il mourut en 1399 , sans postérité , et *Élizabeth* de Foix sa sœur , femme d'*Archambaud de Grailly* , captal de Buch , le remplaça. Elle eut cinq enfans ; l'aîné , Jean , régna sur le Béarn. C'est lui qui obtint la restitution du Bigorre et qui enleva Lourdes aux Anglais. Il mourut à Mazères en 1436.

Gaston XI lui succéda , dans le cours de la même année qui vit les Anglais chassés de Paris par Charles VII. Gaston aida beaucoup le Roi de France. Il était auprès de lui , quand le siège de Tartas fut levé. Il emporta d'assaut Saint-Sever. Il força Dax à capituler. Il mourut à Roncevaux en 1472.

*François Phœbus* , son petit-fils , régna après lui. On lui attribue plusieurs constructions dans le château de Pau , et on lit encore sur une des portes cette inscription : *Phœbus me fi.* Ce fut le premier Roi de Navarre de la maison de Béarn. Son règne du reste n'offre rien de remarquable.

*Catherine* , sa sœur , recueillit son immense succession. Quelque temps après son avènement au trône , elle prit l'avis des états sur son mariage auquel aspiraient plusieurs Princes puissans. Les Grands et le Clergé se prononcèrent pour Jean d'Albret. La majorité des communes fut d'un avis contraire. Cependant le mariage se fit , en 1491.

Avant cette époque et dès 1484 , Jean de Foix , vicomte de Narbonne et oncle de la Reine , avait troublé le Béarn par ses prétentions sur ce vicomté. Il voulait y établir à son profit une espèce de loi salique , et il employa tour-à-tour les armes , l'intrigue et le poison. Il échoua pourtant et se vit obligé d'implorer un pardon qu'on

lui accorda généreusement. Quant aux instrumens dont il s'était servi , on les brisa suivant l'usage , et plusieurs de ses complices furent mis à mort.

Cependant les factions rivales des Grammont et des Beaumont divisaient la Navarre et la préparaient à devenir la conquête de l'étranger. Jean se prononça pour les Beaumont, et son excessive faiblesse fit du Connétable leur chef un véritable Maire du Palais. Quand il voulut le punir, il n'était plus temps. Beaumont condamné à mort se sauva auprès de Ferdinand et lui livra plusieurs places fortes de la Navarre. D'un autre côté *Jean* se brouilla avec *Jules II*, au sujet de l'évêché de Pampelune et de son alliance avec Louis XII. Il fut excommunié et son royaume donné au premier occupant ; celui-ci était aux portes et en avait même déjà reçu les clefs du connétable de Beaumont. Le duc d'Albe envahit la Navarre presque sans coup férir. La faiblesse du Roi ne put jamais la recouvrer : « dom Jean ! » lui disait quelquefois la Reine , si nous fusions nés , vous Catherine et moi dom Jean , nous n'aurions jamais perdu la Navarre. »

Ils moururent tous les deux dans la même année.

*Henri d'Albret*, leur fils, hérita des possessions de France en réalité et de la Navarre fictivement.

Il avait reçu une éducation au dessus de son siècle , qui commençait cependant à s'éclairer , et tout son règne s'en ressentit. Nous regrettons de ne pouvoir énumérer ici les actes multipliés de sa prudence et de sa sagesse.

C'est pendant une tentative infructueuse qu'il fit sur la Navarre qu'un malheureux coup de canon blessa et ne tua point le gentilhomme Espagnol *Ignace de Loyola* , que sa blessure fit retirer du monde et qui fut le fondateur de l'ordre des jésuites.

*Henri d'Albret* suivit François I.<sup>er</sup> en Italie et fut fait prisonnier avec lui à Pavie. Mais il s'évada de sa prison , pendant une nuit obscure , en descendant au moyen d'une échelle de cordes , de la tour où il avait été renfermé. Pour tromper l'ennemi et gagner du temps , son page François de Rochefort , jeune homme , de noble maison et d'un courage au dessus de son âge , s'était couché à la place du Roi. Au point du jour , le Gouverneur de la tour survint avec ses gardes. Il portait déjà la main aux rideaux , suivant son usage , pour s'assurer de la présence de son prisonnier , lorsqu'un autre serviteur , à qui l'on avait donné le rôle de battre l'habit de son maître , pria l'officier à voix basse de ne point réveiller le Prince , qui , assura-t-il , n'avait point fermé l'œil de toute la nuit et ne

venait que de s'endormir. Le gouverneur ne soupçonna aucune fraude. Il s'inclina, la tête devant cette couche, par respect pour le Roi, nue, et il sortit. Henri parvint à gagner la France.

Il épousa, en 1527, la sœur de celui dont il venait de partager les revers, *Marguerite de Valois*, dont il ne faut point juger la vertu par ses contes où règnent l'esprit, la gaieté et cette haine pour les déportemens du clergé qui plus tard la porta à favoriser la réforme.

Elle mourut vers l'année 1548. Tous les poëtes, tous les savans de son temps composèrent à son sujet une infinité d'épithètes, dont la réunion forma un gros volume. On a distingué celle-ci que fit *Valentine d'Assinois*, l'une de ses femmes :

« Musarum decima et charitum quarta,  
» Inclyta regum et soror et conjux,  
» Margaritis illa jacet. »

Henri mourut le 25 Mai 1555 après avoir marié Jeanne d'Albret au duc de Vendôme et avoir eu le bonheur d'assister à la naissance d'Henri IV.

Les troubles, les guerres, les crimes et les massacres qui ensanglantèrent la Gascogne sous Jeanne d'Albret, et durant les trente premières années d'Henri IV, appartiennent à l'histoire de France. Il serait impossible d'ailleurs de les

faire entrer dans les bornes de ce chapitre. Nous signalerons cependant à nos lecteurs l'invasion du Béarn par Terride et l'habile campagne de Montgomery qui la réprima et parvint à dissiper les catholiques et à faire prisonniers Terride leur chef et tout son État-major.

L'histoire du Béarn finit à Henri IV, car après son avènement au trône de France, le Béarn et le Bigorre furent réunis au domaine, malgré l'opposition de ce prince qui, par amour pour ses anciens peuples, aurait voulu en former un domaine particulier.

FIN.





TABLEAU des principaux établissemens thermaux des Pyrénées.

NATURE DES EAUX DE BAGNÈRES DE LUCHON.		MALADIES pour lesquelles CES EAUX SONT SALUTAIRES.	
DES SOURCES.	NOMS	Buvettes.	1
		Douches.	On peut prendre la douche dans tous les cabinets. Il y en a un expressément réservé pour les douches de la Grotte supérieure. Un autre cabinet est destiné aux bains de vapeurs.
		Baignoires.	34
	Température des eaux.		
	0		
	52		
	39		
	50		
	22		
	27		
	17		
	52		
	36		
	26		
	10		
	6		

« Les eaux de Bagnères-de-Luchon, qui paraissent les plus minéralisées, exhalent une forte odeur d'œufs couvis.

» Elles verdissent fortement le sirop de violette. Les pièces d'argent qu'on y plonge sont noircies sur-le-champ. Les acides sulfurique et muriatique n'y occasionnent d'abord aucun changement ; après quelques minutes, la liqueur devient légèrement louche, et cette couleur augmente peu à peu ; mais, dans l'espace d'une heure, elles n'ont point présenté les apparences d'un précipité..... Ces eaux sont donc minéralisées par le gaz hydrogène sulfuré, comme on va s'en convaincre en voyant les effets qu'ily ont occasionné les deux réactifs suivans : l'acide sulfurique y a sur-le-champ formé des stries blanches ; et dix minutes après, toute l'eau employée pour cette expérience est devenue d'une couleur blanche tirant sur le bleu ; dans l'espace d'une heure, l'odeur hépatique a été presque entièrement détruite. Les effets de l'acide nitreux n'ont pas été aussi prompts. Dans l'espace de deux minutes, l'eau était troublée dans toute son étendue ; mais la couleur était beaucoup plus légère que celle occasionnée par l'acide sulfurique, etc., etc. »

(Extrait de l'analyse faite par M. Sauc. Notice sur la ville de Bagnères-de-Luchon, etc., par M. de Trincand-Latour, p. 29).

Maladies de la peau, dartres, lait répandu, rhumatismes, maladies des yeux, blessures, gale rentrée, rougeole, maladies des articulations, maladies des glandes salivaires, humeurs froides, catarre pulmonaire, asthénie, phthisie pulmonaire, obstructions, etc., etc.

TABLEAU des principaux établissemens thermaux des Pyrénées.

NOMS DES SOURCES.	Température des eaux.	Baignoires.	Douches.	Buvettes.	NATURE DES EAUX DE BAGNÈRES DE BICORRE.	MALADIES pour lesquelles CES EAUX SONT SALUTAIRES.
La Reine.....	38	3	5	1	<p>* Les eaux de Bagnères sont très-limpides, claires, sans odeur, frottant la peau, ayant un goût terreux, et donnant au marbre blanc, sur lequel elles coulent, une couleur d'un brun foncé due plutôt à la terre argileuse entraînée par ces eaux qu'à l'ocre, comme on le prétend, quoiqu'on ne puisse pas nier l'existence d'une petite quantité.</p> <p>• Leur pesanteur spécifique, comparée à l'eau distillée, est dans le rapport de 10,013 à 10,003. Elles varient suivant les sources:</p> <p>• Elles n'éprouvent aucune altération à l'air, elles verdissent le sirop de violette; traitées par l'ammoniac, elles donnent un précipité blanc floconneux; par la potasse caustique, <i>idem</i>; par l'eau de chaux, un précipité blancâtre; par l'acide oxalique, un précipité grisâtre; par l'alkool gallique et l'hydrocyanate de chaux, un léger précipité bleuâtre. La couleur a pris beaucoup plus d'intensité par l'addition de quelques gouttes d'acide hydrochlorique.</p> <p>• Les acides sulfurique, chlorureux, sulfureux, nitrique, acétique, n'y produisent aucun changement et n'en troublent nullement la transparence. Par le proto-chlorate de barium, un précipité blancâtre; par le nitrate d'argent, un précipité cailléboté. D'après l'effet des réactifs employés, 15 kilogram. d'eau évaporée ont donné un résidu sec du poids de 33 grammes, qui, traité par les divers procédés en usage, a donné les résultats suivans: 1.° du proto-sulfate de calcium, 19 grammes et demi; 2.° du deuto-hydrochlorate de sodium, 6 décigrammes; 3.° du deuto-sulfate de sodium, 4 grammes et demi; 4.° du proto hydrochlorate de magnésium, 13 décigrammes; 5.° du proto carbonate de calcium, 4 grammes et demi; 6.° du proto carbonate de magnésium, 1 gramme; 7.° oxide de fer carbonate, 2 gramm.; gaz acide carbonique, quantité inappréciable.</p> <p>(<i>Ann. topogr. et hist. des Hautes-Pyrénées, page 157.</i>)</p>	<p>Les eaux de Bagnères sont un traitement transitoire des impressions vives des eaux de Bagnères, de Caunterels et de Saint-Sauveur à la cessation des remèdes. On les conseille aussi en sens inverse pour préparer le malade aux eaux plus actives de Bagnères, de Caunterels et de Saint-Sauveur.</p>
Salies.....	38	3	5	1		
Grand-Pré.....	29	4	4	1		
Arqué.....	24	4	4	1		
Carrère-Lannes.....	24	4	4	1		
Santé.....	25	6	6	1		
Versailles.....	25	4	4	1		
Petit-Prieur.....	24	2	2	2		
Foulon.....	25	2	2	2		
Roc de Lannes.....	30	2	2	2		
Fontaine nouvelle	35	2	2	1		
Mora.....	25	2	2	1		
Cazeaux.....	40	5	5	3		
Théas.....	25	3	3	2		
Lasserre.....	28	3	3	1		
Artigue-Longue-						
Pinac.....	16	5	5	1		
Lagutière.....	38	8	8	1		
Fontaine d'An-						
goulême.....	11	1	1	1		

**TABEAU des principaux établissemens thermaux des Pyrénées.**

NOMS DES SOURCES.	Température des eaux.	Ces bains sont insuffisans pour le grand nombre de malades qui y affluent de tous les pays du monde, quoique la piscine soit d'une grande ressource pour multiplier les guérisons, car on y entasse autant de malades qu'il est possible.	NATURE DES EAUX DE <b>BARÈGES.</b>	MALADIES pour lesquelles CES EAUX SONT SALUTAIRES.
Le grand bain.....	40		<p>* Cette eau est claire, limpide; sa saveur est désagréable au goût, piquante, légèrement astringente et sensiblement alcaline. Elle a une odeur d'œufs couvis prononcée; sa pesanteur spécifique est en rapport à l'eau distillée comme 100,000 à 100,042; traitée par les réactifs, elle a donné les résultats suivans : le sirop de violette la verdit fortement; la teinture du tournesol n'y éprouve aucune altération; l'ammoniaque liquide, l'oxalate d'ammoniac, la potasse caustique, l'hydrocyanate de chaux, l'alkool gallique n'y éprouvent aucun changement; l'acide sulfurique donne à l'eau une couleur laiteuse, et au bout d'un certain temps, sur-tout lorsque on opère sur une certaine quantité, laisse apercevoir un léger précipité blanchâtre; l'acide sulfureux, arsénique, nitrique, acétique, hydrochlorique s'y comportent à peu près de même; le nitrate d'argent, un précipité noirâtre cailléboté; le nitrate de mercure, un précipité grisâtre; le nitrate de bismuth et l'acétate de plomb, un précipité brun; le protochlorate de barium, un léger précipité blanchâtre, soluble dans l'acide nitrique; l'eau de chaux, un léger précipité floconneux. Soumise à l'appareil pneumatique-chimique, elle nous a fourni le cinquième du volume de gaz hydrogène sulfuré (acide hydro-sulfurique). Cette eau, après avoir été bouillie, donne par l'addition de quelques gouttes d'acide hydrochlorique, une odeur manifeste d'œufs couvis. Cinquante kilogrammes d'eau évaporée dans un vase de porcelaine donnent un résidu sec, du poids de trois gros, d'une couleur grisâtre, n'attirant presque point l'humidité de l'air, d'un goût sensiblement alcalin et exhaltant une odeur lixivielle. Pendant l'évaporation, il s'est dégagé beaucoup de bulles, précipitation de quelques légers flocons. La liqueur, réduite à environ huit onces, s'est prise sous forme de gelée, est devenue très-laitieuse, et était onctueuse au toucher. Le résidu traité par les divers procédés, nous avons obtenu les résultats suivans : 1.° le cinquième du volume d'acide hydro-sulfurique; 2.° deuto carbonate de sodium, 91 grains; 3.° deuto sulfate de sodium, 27 grains; 4.° deuto hydro-chlorate de sodium, 23; 5.° deuto hydro-sulfate de sodium, 6; 6.° substance grasse, 19; 7.° silice, 40.</p> <p>* Dans l'estimation de ces diverses substances, elles sont portées à l'état de siccité et non à l'état de cristallisation. * (<i>Lin.</i>)</p>	<p>L'efficacité des eaux de Barèges n'est point contestée, mais elles ne conviennent pas à tous les maux, et ne peuvent être supportées par les constitutions débiles. Elles sont sur-tout salutaires pour les blessures, les gouttes, les rhumatismes, les affections scrofuleuses, les affections siphilitiques, les maladies de la peau, les ankiloses, etc.</p>
Le second bain.....	Un peu moins chaude.			
Le troisième bain.	Un peu moins chaude.			
Le bain rond.....	Affaiblie par le mélange de quelques sources froides, qui la rendent seulement tiède.			

**TABLEAU des principaux établissemens thermaux des Pyrénées.**

NOMS DES SOURCES.	Température des eaux.	Baignoires.	Douches.	Buvelles.	NATURE DES EAUX		MALADIES pour lesquelles CES EAUX SONT SALUTAIRES.
					DE	CAUTERETS.	
César.....	39	2	1	2	EAUX DE CÉSAR.		Obstructions, paralysies, rhumatismes, affections de poitrine, maux d'estomac, blessures, comme à Barèges.
Pause.....	36	16	1	1	EAUX DE LA RAILLÈRE.		
Espagnols.....	39	2	1	1	<p>« Ces eaux sont claires, limpides, d'une saveur désagréable au goût, piquant légèrement et exhalant une odeur sulfureuse prononcée. Leur pesanteur spécifique est à peu près la même qu'à Barèges; traitées par les réactifs et ayant évaporé 30 kilogr d'eau, nous avons eu un résidu sec du poids de 2 gros 30 grains, qui, traité par divers procédés, nous a donné pour résultat : 1.° la moitié du volume d'acide hydro-sulfurique; 2.° deuto carbonate de sodium, 80 grains; 3.° deuto sulfate de sodium, 20; 4.° deuto hydrochlorate de sodium, 16; 5.° deuto hydro-sulfate de sodium, 6; 6.° substance grasse, 19; 7.° silice, 33. »</p>		
Bruzand.....	33	6	1	1			
La Raillère.....	31	20		1			
Le Pré.....	40	11	2	1			
Mahourat ou Petit-Saint-Saveur.....	35	10		1	<p>« Cette eau est douce au toucher et au goût, ne présentant rien de piquant ni d'austère au goster. Elle est beaucoup plus légère que celles de César et de Pause. Elle est sensiblement verdie par le sirop de violette; la teinture du tournesol, l'alcool gallique, l'hydrocyanate de chaux, l'acide sulfurique, arsénique, nitrique, oxalique, l'acide hydrochlorique n'en troublent nullement la transparence; le nitrate d'argent, un précipité léger caillotté; le proto-chlorate de barium, un léger précipité blanc insoluble dans l'acide nitrique; l'eau de chaux, un léger précipité blanc, floconneux; le nitrate de bismuth et l'acétate de plomb, de légers précipités colorés. Soumise à l'appareil pneumatoc-chimique, elle a fourni la moitié du volume d'acide hydro-sulfurique; 30 kilogr. d'eau évaporée dans une capsule de verre ont donné un résidu sec du poids de 2 gros 8 grains. Ce résidu a une saveur douce, alcaline, attire sensiblement l'humidité de l'air, qui, traité par divers procédés, nous a fourni le résultat suivant : 1.° moitié du volume d'acide hydro-sulfurique; 2.° deuto hydrochlorate de sodium, 40 grains; 3.° deuto carbonate de sodium, 36 grains; 4.° deuto sulfate de sodium, 27 grains; 5.° substance grasse, 21 grains; 6.° silice, 30. »</p> <p align="right"><i>(Tin.)</i></p>		
Le Bois.....	40	6					

TABLEAU des principaux établissemens thermaux des Pyrénées.

NOMS DES SOURCES.	Température des eaux.	Baignoires.	Douches.	Buvelles.	NATURE DES EAUX DES EAUX-BONNES.	MALADIES pour lesquelles CES EAUX SONT SALUTAIRES.
Eaux-Bonnes.....	23 25 0 2	16		1	<p>« Ces eaux sont claires, limpides ; elles ont une saveur douce, rien d'austère au goût ; passent facilement, et exhalent une odeur sulfureuse. Traitées par les réactifs, elles produisent les effets suivans : verdissent le sirop de violette ; l'alcool gallique, l'hydrocyanate de chaux n'y produisent aucun changement sensible ; un précipité légèrement jaunâtre par l'acide nitrique et acétique, un précipité brun par l'acétate de plomb et nitrate de bismuth, un précipité blanchâtre par l'hydrochlorate de baryte, un précipité brun caillé par le nitrate d'argent, l'eau de chaux ; la potasse caustique, l'oxalate d'ammoniaque n'en troublent nullement la transparence. L'action combinée de ces réactifs donne pour résultat : la présence d'une substance alcaline, de l'acide sulfurique ; chlorique et hydro-sulfurique. Seize kilogrammes d'eaux évaporées ont fourni un résidu sec du poids de 60 grains, qui, traités par les procédés ordinaires, ont donné pour résultat : 1.° de l'acide hydro-sulfurique, le sixième du volume ; 2.° de l'hydrochlorate de soude, 29 grains ; 3.° du sulfate de soude, 17 ; 4.° une substance grasse, 6 ; 5.° silice, 8 grains. -- On trouve en outre dans le réservoir de ces eaux une assez grande quantité d'un corps blanc, de forme oblongue, lisse, mou, ressemblant pour la forme à un cocon de vers à soie, de deux pouces de longueur. Ces corps sont le produit des reptiles qui se trouvent en assez grand nombre dans ce réservoir. »</p> <p align="center">EAUX-CHAUDES.</p>	<p align="center">Phtisies pulmonaires, dou- leurs rhumatismales, affections paralytiques, lait répandu, chlorose, vapeurs, etc.</p>
Eaux-Chaudes.....	24 29			1	<p>« Elles sont de la même nature que les Eaux-Bonnes ; et les 16 kilogrammes évaporés n'ont produit qu'un résidu sec, du poids de 35 grains, qui, analysé, a produit pour résultat : 1.° acide hydro-sulfurique, le huitième du volume ; 2.° hydrochlorate de soude, 22 grains ; 3.° sulfate de soude, 6 grains ; 4.° substance grasse, 3 ; 5.° silice, 4. »</p> <p align="center">( <i>Min.</i> )</p>	

**TABIEAU des principaux établissemens thermaux des Pyrénées.**

NOMS DES SOURCES.	Température des eaux. 0	Baignoires.	Douches.	Buvelles.	NATURE DES EAUX DE <i>SAINTE-SAUVEUR.</i>	MALADIES pour lesquelles CES EAUX SONT SALUTAIRES.
La Douche.....	28	1	1		<p>* La pesanteur spécifique est, en rapport à l'eau distillée, comme 100,000 à 100,043. Traitée par les réactifs, elle nous a donné les résultats suivans : elle noircit l'argent ; la teinture de tournesol n'y éprouve aucun changement ; l'ammoniaque liquide, l'acide sulfurique, oxalique, arsénique s'y comportent de même ; l'acide sulfureux louché un peu l'eau ; les acides chlorure, nitrique et acétique donnent à l'eau une couleur dorée, et laissent apercevoir au bout de quelque temps un léger précipité de même couleur ; l'eau de chaux, un léger nuage floconneux blanc ; proto-chlorate de barium, un léger précipité gris, sale, insoluble dans l'acide nitrique ; le nitrate de mercure, un léger précipité jaunâtre ; le nitrate de bismuth, l'acetate de plomb, un précipité brun ; l'alkool gallique, l'hydrocyanate de potasse n'y éprouvent aucun changement. Soumise à l'appareil pneumatique-chimique, elle nous a fourni le sixième du volume d'acide hydro-sulfurique. Trente kilogrammes d'eau évaporée dans une capsule de porcelaine ont donné un résidu sec du poids de 2 gros 68 grains. Vers le milieu de l'évaporation, il s'est formé une assez grande quantité de flocons blanchâtres qui flottaient dans tout le liquide. La liqueur réduite à environ 10 onces, s'est prise sous forme de gelée, et a exsillé jusqu'à la dessiccation parfaite une odeur infecte de colle-forte. Ce résidu avait pris une couleur roussâtre ; il avait une saveur douce, salée, attirait l'humidité de l'air et produisait une effervescence avec l'acide nitrique. Ce résidu, traité par divers procédés, nous avons obtenu les résultats suivans : 1.° le sixième du volume d'acide hydro-sulfurique ; 2.° deuto hydrochlorate de sodium, 125 grains ; 3.° deuto carbonate de sodium, 26 1/2 ; 4.° deuto sulfate de sodium, 18 1/2 ; 5.° substance grasse, 29 ; 6.° silice, 13.</p> <p>« Ce n'est qu'à la présence de la substance grasse qu'est due l'onctuosité de ces eaux : ainsi ces eaux ne peuvent pas être employées en boisson. »</p> <p align="right">(Ltn.)</p>	<p>Affections nerveuses, inflammations chroniques, etc.</p>
Brezegna.....	27					
Terrasse.....	26 1/2	13		1		
La Chapelle.....	26					

---

---

## TABLE.

---

	Pages.
CHAPITRE I. <sup>er</sup> = <i>Départ</i> . . . . .	1.
CHAPITRE II. = <i>Préface</i> . . . . .	4.
CHAPITRE III. = <i>Saint-Jean-Pouge, Montbert, le Brouilh</i> . . . . .	8.
CHAPITRE IV. = <i>Les Châteaux</i> . . . . .	11.
CHAPITRE V. = <i>Mazères et autres lieux</i> . . . . .	15.
CHAPITRE VI. = <i>Mirande</i> . . . . .	19.
CHAPITRE VII. = <i>Miéland</i> . . . . .	25.
CHAPITRE VIII. = <i>Villecomtal et Rabastens</i> . . . . .	30.
CHAPITRE IX. = <i>Tarbes</i> . . . . .	38.
CHAPITRE X. = <i>Route de Tarbes à Bagnères</i> . . . . .	43.
CHAPITRE XI. = <i>Séjour de Bagnères</i> . . . . .	46.
CHAPITRE XII. = <i>Départ de Bagnères, Lourdes et son château</i> . . . . .	69.
CHAPITRE XIII. = <i>Argelez et Pierrefitte</i> . . . . .	74.
CHAPITRE XIV. = <i>Gorge de Cauterets, Cauterets, table-d'hôte, pont d'Espagne, lac de Gaube, établissemens thermaux</i> . . . . .	83.
CHAPITRE XV. = <i>Gorge et plaine de Luz</i> . . . . .	118.
CHAPITRE XVI. = <i>Voyage à Gavarnie</i> . . . . .	122.
CHAPITRE XVII. = <i>Saint-Sauveur</i> . . . . .	145.
CHAPITRE XVIII. = <i>Barrèges, la Piscine, la Gouvernante, l'Aéronaute, l'Almé, la Vivandière</i> . . . . .	148.
CHAPITRE XIX. = <i>Le Tourmalet</i> . . . . .	187.

	Pages.
CHAPITRE XX. = <i>La queue du diable, histoire du temps des croisades. La Lande Maurine.</i> . . . . .	197.
CHAPITRE XXI. = <i>Vallée de Betharram, et plaine du Pont-Long.</i> . . . . .	208.
CHAPITRE XXII. = <i>Conte de Fées.</i> . . . .	217.
CHAPITRE XXIII. = <i>Départ de Pau.</i> . . . .	236.
CHAPITRE XXIV. = <i>Sommaire de l'histoire du Béarn et du Bigorre.</i> . . . . .	238.
TABLEAUX <i>des principaux établissemens thermaux des Pyrénées.</i> . . . . .	275



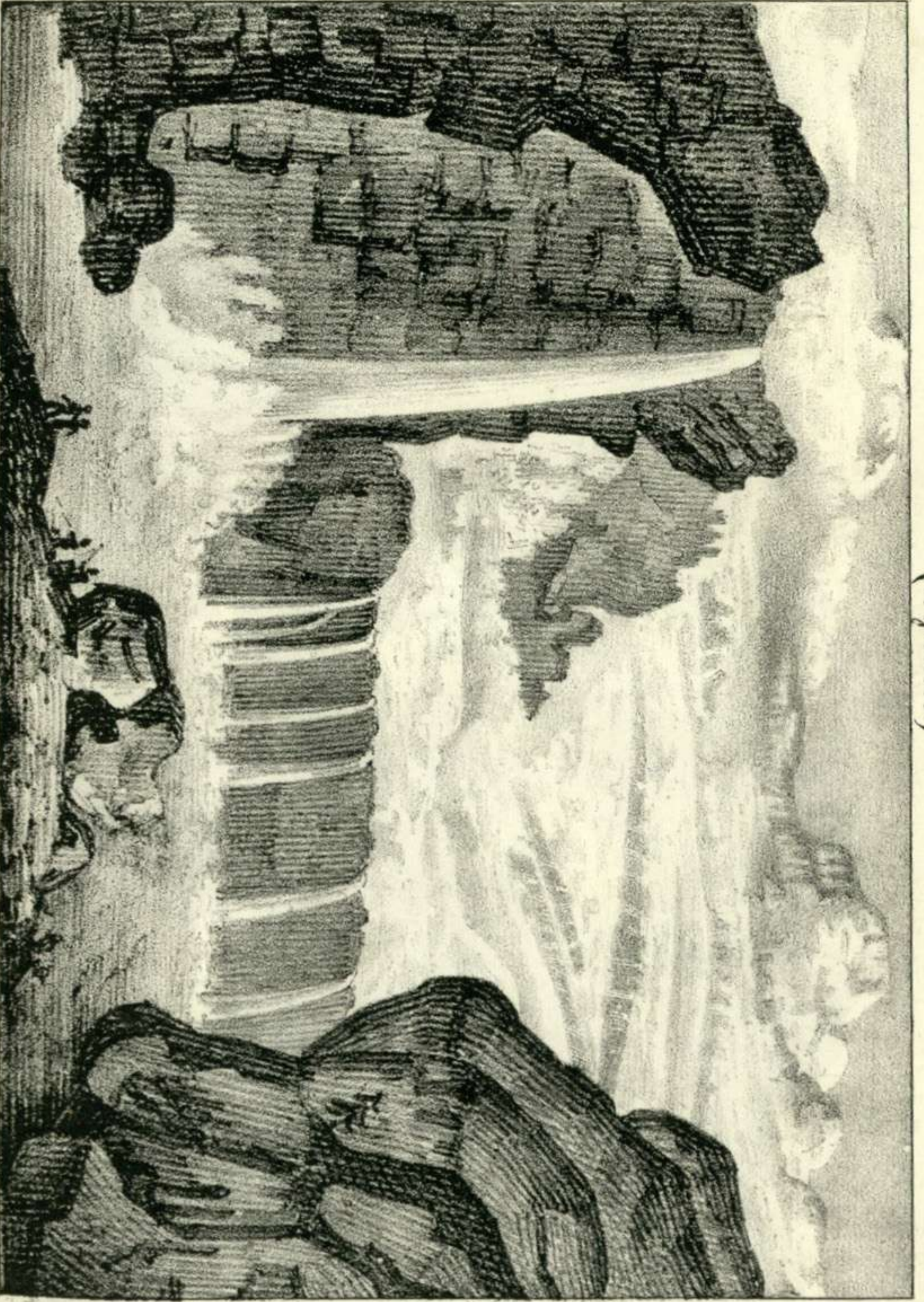


## ERRATA.

- Page 26, 21.<sup>e</sup> ligne : LISEZ, Créées, au lieu de : Créés.*
- Page 27, 15.<sup>e</sup> ligne : Neste, au lieu de : Nesle.*
- Page 40, second vers : Ces heureux fainéans, au lieu de : Ces nobles fainéans.*
- Page 91, 14.<sup>e</sup> ligne : Café Montensier, au lieu de : Café Montpensier.*
- Page 99, 27.<sup>e</sup> ligne : 64,047 ans, au lieu de 74,047.*
- Page 105, 1.<sup>re</sup> ligne : Supprimez, moins étonnans.*
- Page 142, 10.<sup>e</sup> ligne : Saturne ne forme pas, au lieu de : La nature.*
- Page 142, 20.<sup>e</sup> ligne : 360,000 toises, au lieu de : 3,600 toises.*
- Page 147, 10.<sup>e</sup> ligne : Pour se visiter, au lieu de : Pour le visiter.*
- Page 168, 3.<sup>e</sup> ligne : Les glaciers du pic de Gabisos, au lieu de : Les glacis.*
- Page 194, dernière ligne : Contemple, au lieu de : Contemplez.*
- Page 272, 2.<sup>e</sup> ligne : Il s'inclina, la tête nue, devant cette couche, par respect pour le Roi, et il sortit. etc. Transposition du mot nue.*



(Pyrenées.)



Lith. de Liège.



(Prévuées.)

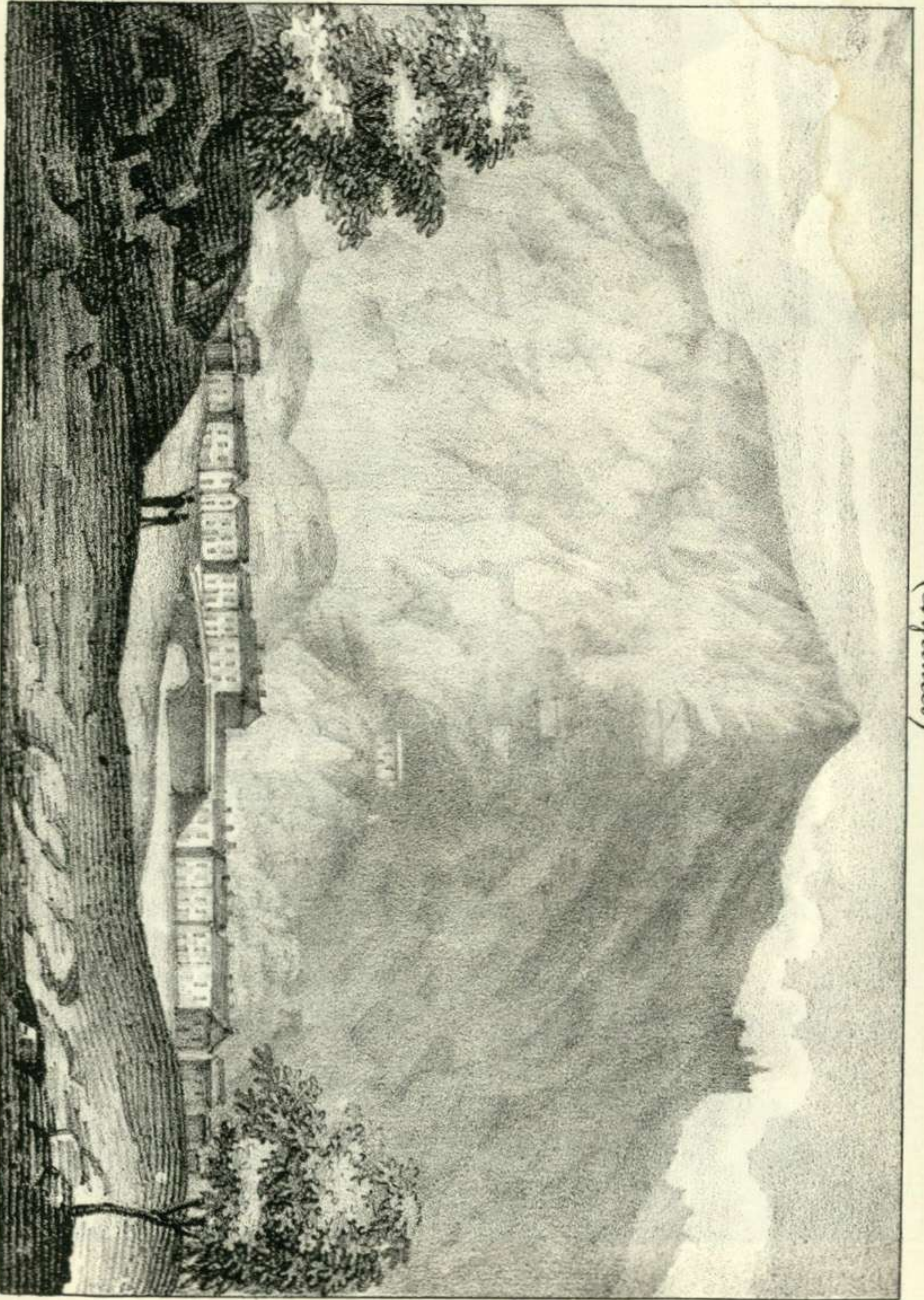


1844 de Léves

Village de St. Maurice, dans la vallée de Compaix.



(Pyrenées)



Libr. de Liège

Village de Sauterets.





(Pyrénées)



Lith. de Lévy.

Village de Seneville.



30' Longitude Occidentale du Méridien 2° de Paris. 30'



Dessiné et Gravé par Ambroise Tardieu (1823)

Se vend chez J.M. Dossun imprimeur à Bagnères.

EM  
IAS  
12.05

233

12

heb 05/5985

